



Recueil des 12 nouvelles lauréates du
38e Prix du Jeune Écrivain

◀ À paraître en mars 2023

PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN 2023

BUCHET • CHASTEL

Table des matières

Toutes les couleurs du monde	2
J'ai cru à l'accalmie	22
Le Dernier voyant	36
Portrait d'Aude au soleil couchant	54
Ville rêve	65
Apprivoiser le fugitif	76
Insectarium	92
La Formule du korrigan	100
Tu ne mentiras point	116
La Veuve noire	130
Little Edenwood	147
Les Parapheurs	157

Toutes les couleurs du monde
Iry Misanatsoa Andrianiana

Dans son ancienne vie, elle n'aurait sûrement jamais pu comprendre cette importance obsessionnelle que les humains accordaient aux souvenirs. Elle avait eu à se rappeler certaines choses bien sûr, telles que la voix de son maître ou les odeurs qui accompagnaient ses émois ; quand devait-elle lui témoigner de l'affection, jouer avec lui, ou plutôt, se tenir à l'écart : les petits détails pratiques qui traçaient ses repères au quotidien. Et même si elle avait consommé la beauté de certains instants à satiété, elle ne s'était jamais sentie obligée d'en renifler les relents qui, selon elle, étaient assez forts pour couvrir l'odeur des joies nouvelles.

Pourtant, quand un beau jour, elle se réveilla dans un lit d'hôpital, avec le corps et l'apparence d'une jeune fille humaine, cette obligation s'imposa à elle comme une évidence.

L'obligation de se souvenir.

La plupart des personnes qui se trouvaient à son chevet à son réveil, la harcelèrent tous, plus ou moins, des mêmes questions.

« Que s'est-il passé ? »

« Tu te souviens de quelque chose ? »

D'autres, plus désespérés, demandèrent : « Tu te souviens de moi ? »

C'était peut-être à l'air incrédule qu'elle avait affiché, que tout le monde assumait d'emblée qu'elle avait perdu la mémoire. Mais — bien qu'elle n'eût effectivement aucune idée de ce qui était en train de se passer — le long silence qui avait suivi son réveil, relevait en réalité d'un problème plus direct : les mots — qu'elle comprenait tout à coup avec un naturel déroutant — ne lui venaient pas aussi aisément lorsqu'il s'agissait de les prononcer. Elle comprit tout de suite qu'il ne suffisait plus de puiser les sons au fond de sa gorge avec à propos, pour signifier ses pensées.

D'ailleurs, ses pensées, plus vivaces que jamais, ne semblaient pas tout à fait lui appartenir. Elle comprenait tout ce qu'on disait autour d'elle, et —

chose troublante — n'entendait que cela. Le son particulier du vent qui faisait crisser les feuilles, les choses qui se disaient dans le silence, ne lui parvenaient plus à l'oreille.

Des mots, voilà tout. Et encore, elle ne pouvait que les écouter.

Mais quand, dans la semaine qu'avait constituée la durée de son séjour à l'hôpital, elle se rendit compte que tous les sens, qui avant la rattachaient au monde, avaient disparu, elle comprit vite que l'impossibilité de communiquer avec les hommes était finalement le moindre de ses soucis.

Ce fut donc, sans lui demander son avis, à partir du moment où elle put enfin se lever, qu'on l'emmena ailleurs.

L'endroit en question était un centre reculé dans les montagnes, au cœur d'une immense forêt d'eucalyptus. Les résidents — elle l'avait tout de suite constaté — n'étaient pas si différents d'elle. La plupart étaient taciturnes et semblaient constamment perdus dans leurs pensées ; d'autres par contre, parlaient beaucoup, quoi qu'ils ne s'adressaient jamais à personne. Et puis, il y avait ceux, peu nombreux, qui n'avaient rien de vraiment spécial — lorsqu'ils n'aboyaient, ni ne léchaient des visages — et qui s'étaient avérés occuper les chambres du même couloir qu'elle ; dans la mesure où, en arrivant, elle avait eu le réflexe de renifler une infirmière.

La plupart d'entre eux l'appelaient par un prénom qu'elle ne connaissait pas ; et l'affection habitée que lui témoignaient certains membres du personnel dès le premier jour, lui fit penser avec malaise à toutes les années que son maître avait passé à l'appivoiser. Cela lui donna alors ce même sentiment désagréable d'obligation. Il lui semblait qu'en plus d'être piégée dans un corps qui n'était pas le sien, elle était aussi prisonnière de souvenirs qui n'appartenaient qu'aux autres.

Heureusement, elle eut moins de mal à s'habituer à son nouveau corps qu'à la familiarité que tout le monde lui manifestait. Elle apprit vite les grandes lignes du quotidien à adopter au centre : hocher la tête pour accepter, la secouer pour refuser, et faire sonner une clochette lorsqu'elle avait besoin de quelque chose (même si dans son cas, cela servait tout

bonnement à ce que l'infirmière la laisse sortir de sa chambre). Elle trouva aussi agréable de marcher sur ses deux pieds. À ses heures libres, elle se baladait dans l'immense jardin avec son infirmière, et se laissait lentement porter par ses jambes, tandis que ses bras se balançaient sans volonté, sur ses épaules. Lorsqu'elle fermait les yeux, cela lui donnait l'impression de flotter ; elle se sentait moins rattachée au sol et plus proche du ciel, des rayons du soleil et de l'air frais, mêlé d'un arôme d'eucalyptus.

D'ailleurs, elle s'était mise à aimer la légèreté des arômes, à laquelle le handicap de son nouvel odorat la soumettait ; et elle trouva vite du charme à la légèreté en général.

La seule chose qu'elle ne réussit jamais à dompter, ce fut les mots. Et si au début, elle ne s'en était pas plus préoccupée que cela, au bout d'un moment, elle avait vaguement commencé à se sentir frustrée de ne pas se faire assez comprendre.

Et chose amusante, les effets de cette lacune se firent surtout ressentir à cause d'une histoire de bracelets.

Au centre, tous les résidents — à l'exception du personnel médical — devaient constamment porter des bracelets en caoutchouc qu'on leur donnait le jour même de leur arrivée. Personne n'y avait jamais émis la moindre protestation. Et elle non plus, d'ailleurs. Du moins, les bracelets en eux-mêmes ne lui posaient pas le moindre souci. Ce qui la troublait — parce qu'il était incontestable que quelque chose la troublait — c'était un détail insondable.

Au cours des rassemblements, elle remarquait de plus en plus que les bracelets n'étaient pas tous forcément identiques. Elle en avait vu deux modèles différents et était tout à fait capable de les reconnaître. Le problème, par contre, c'était cette évidence indéniable et incompréhensible : c'était tout simplement flagrant lorsqu'un bracelet différait d'un autre, mais — chose étrange — elle était incapable de dire pourquoi.

D'abord, comme elle n'était pas encore tout à fait sûre de ce qui méritait ou non ses préoccupations d'humaine, elle décida tout simplement de

l'ignorer. Mais un soir, alors que la vieille infirmière qui était en charge d'elle la ramenait à sa chambre, elle vit, au bout du couloir, quelque chose qui semblait être littéralement en droit de braver les normes de la considération — humaine ou non humaine.

Elle vit une exception.

Un jeune homme était assis par terre, en tailleur, une main posée sur son genou. Il était en train de regarder attentivement le plafond comme s'il essayait d'y lire quelque chose. Évidemment, ce n'était pas la première fois qu'elle le voyait. Il occupait la dernière chambre du même couloir qu'elle, et cette habitude qu'il avait de rester assis là, pendant des heures, n'était nullement un secret pour personne. Ce qui attira surtout le regard de la fille, à cet instant-là, en réalité, ce fut ce qu'elle aperçut à son poignet.

C'était la première fois qu'il retroussait les manches de son pull, donc la première fois qu'elle put voir à quoi ressemblait son bracelet à lui. Et si jusque-là elle n'avait fait que remarquer des différences, cette fois-ci, elle sut qu'elle était en train de regarder quelque chose de complètement différent.

Et cette différence l'accablait d'autant plus qu'à partir de ce moment-là, elle commença à lui apparaître partout.

Elle essaya alors, à plusieurs reprises, de faire part de ce qui la tracassait à son infirmière.

Parfois, au cours des regroupements, lorsqu'elle se retrouvait à côté de quelqu'un qui n'avait pas le même bracelet qu'elle, elle l'attirait hors du cercle à l'improviste, lui attrapait l'avant-bras et s'en servait pour héler la vieille femme tout en s'assurant de bien mettre le bracelet de la personne en évidence. Mais celle-ci, incrédule, se contentait alors à son tour, de lui faire un petit signe de la main, en souriant.

Au cours des balades dans le jardin aussi, elle s'acharnait à exposer son poignet près des buissons, des troncs d'arbres et le levait même au ciel pour que la vieille dame puisse faire la différence. Mais cette dernière, toujours

désespérée de ne pas voir où elle voulait en venir, devait encore une fois, avoir recours à ce sourire maladroit qui n'avait réponse à rien.

Dans ces moments-là, ses sens lui manquaient atrocement — surtout son odorat — car elle comprenait finalement que, parmi les hommes, les yeux n'étaient pas si fiables que cela. Les êtres humains, se disait-elle — même s'ils essayaient vraiment de le faire croire — ne se servaient pas de leur visage pour exprimer ce qu'ils ressentaient, mais plutôt, pour les déformer. Et expérimentant pour la première fois, ce qui ressemblait un peu à la lassitude, elle abandonna.

Du moins, pendant quelques temps. Mais ces bracelets — ou plutôt ce que ces bracelets lui faisaient voir — l'obsédaient. Et avec cet espoir borné qui s'empare des hommes lorsqu'ils veulent se faire comprendre, elle finit par se convaincre que c'était elle qui s'y prenait mal.

Pendant presque toute une semaine, elle réfléchit à un moyen d'exposer cette différence de manière si flagrante qu'il aurait été impossible qu'on ne s'en aperçût pas.

Et ainsi, elle finit par entraîner la vieille infirmière au bout du couloir où le jeune homme, comme à ses habitudes, vaquait assidûment à sa contemplation du plafond. Celui-ci ne se rendit même pas compte de sa présence lorsqu'elle s'accroupit pour se retrouver au même niveau que lui.

« Laisse-le tranquille, ma jolie, » intima l'infirmière, dont la voix résonnait toujours avec ce mélange d'affection et d'inquiétude.

Mais elle s'emparait déjà du bras du jeune homme et le mut légèrement devant la vieille femme de façon à ce qu'elle ne puisse pas rater cette chose qui selon elle, était immanquable. L'infirmière était pourtant perplexe, et encore une fois, elle se montra gauche à vouloir masquer son incompréhension. Alors, son sourire ineffable tentant pathétiquement d'appuyer ses propos, elle s'aventura à dire : « C'est très bien, ma chérie. »

D'abord ahurie par l'incohérence de cette réponse, la fille se sentit tout à coup furieuse. Elle secoua violemment le bras du jeune homme dans une rage qu'elle ne se soupçonnait pas ; ce qui horrifia la vieille dame.

Le jeune homme lui, semblait peu s'en préoccuper.

Impuissante, paralysée par l'indécision à laquelle la soumettait cette image improbable — une fille hystérique d'un côté, un garçon que toutes les fibres même de sa personnalité semblaient immuniser contre toute forme de débordement, de l'autre ; harcelé incapable d'être victime de harcèlement — la vieille femme ne put que lui intimer fébrilement d'arrêter, avec toute l'autorité dont elle pouvait faire preuve, et sa voix craquelée et tremblante ricocha contre les murs chauds ; ce qui alerta les autres.

C'est ainsi que, ce jour-là — tandis que ses forces la quittèrent tout à coup et qu'une énorme fatigue l'arracha à sa transe — sous les regards méfiants d'une dizaine d'infirmières, elle longea le couloir vers sa chambre, avec l'expérience nouvelle d'un cœur lourd d'émotion, et ce profond sentiment de solitude que ressentent les hommes, au milieu de leurs questions sans réponse.

Elle n'avait aucun moyen de savoir alors, qu'à ce moment précis, le jeune homme avait détourné les yeux du plafond, pour la regarder s'éloigner.

Les jours se transformèrent en semaine, puis en mois, et l'air frais dont elle avait aimé s'imprégner au cours des après-midi légers, lui donnait maintenant froid. La plupart de ses journées au centre, elle le ressentait de plus en plus, se ressemblaient affreusement : les rassemblements, les discussions de groupe, les balades de l'après-midi. Elle commençait à manifester les symptômes fréquents — qu'on pouvait apercevoir chez la majorité du genre humain — d'une profonde lassitude.

Ce qui l'ennuyait le plus — d'autant que la présence d'autres personnes désormais la mettait de mauvaise humeur — c'était les visites de cette femme qui disait être sa mère. Leurs échanges consistaient le plus souvent à des mots martelés entre deux sanglots, et qui parvenaient à la fille, comme tout le reste, vides de sens.

« Tu nous manques tellement », marmonnait-elle, et elle pleurait.

« J'espère qu'on te traite bien. » Et elle continuait de pleurer.

« Ils disent que tu ne hurles plus la nuit. »

Elle souriait alors, mais finissait quand même par pleurer.

Et même en partant, tandis qu'elle lui disait « Je t'aime », elle pleurait.

La fille trouvait cela pénible, et surtout, elle n'arrivait pas à comprendre. Elle avait toujours associé les larmes à l'odeur du chagrin, et maintenant, les mots encore ; les mots qui semblaient creux et sans importance, faisaient pleurer des personnes lorsqu'elles les prononçaient. Elle commençait même à se dire qu'il avait été plus facile de comprendre les hommes quand elle n'avait pas encore compris leurs mots.

Au cours de ces rencontres donc, elle se contentait de lui adresser un silence habitué. Un silence qui, lui, était lourd de sens.

Ses silences d'ailleurs, ne l'embêtaient plus. Elle s'était convaincue qu'elle n'avait plus rien à dire aux humains, et au fil des jours où elle avait fait partie des leurs, et qu'elle fut obligée d'écouter leurs paroles vides, elle comprit qu'ils n'étaient pas moins maladroits qu'elle à exprimer leurs pensées.

Néanmoins, sa curiosité grandissait de jour en jour. Et les questions dont elle se nourrissait, se mirent bientôt à se nourrir d'elle.

Ce fut ainsi, en ressassant la simplicité de sa vie d'avant, qu'elle expérimenta pour la première fois, la nostalgie.

Un après-midi, on dut barricader toutes les portes du centre en raison d'une tempête. Les balades furent annulées et on avait rassemblé tout le monde dans le grand living — chaque catégorie devant se regrouper en cercle — pour une séance de discussion de groupe prolongée. Ce jour-là, elle ressentit une influence étrange que la pluie exerçait sur elle, et tandis que la femme, au milieu du cercle, continuait de déblatérer des paroles qu'elle entendait à peine, elle fit parcourir son regard dans la pièce pour voir à quelle

catégorie appartenait le jeune homme. Ce fut bien sûr, sans surprise, qu'elle ne le trouva nulle part.

Les voix devenaient de plus en plus inaudibles. Les gouttes de pluie cinglaient féroce­ment le sol et les murs émettaient des vibrations aiguës qui donnaient l'impression qu'à chaque fois qu'elles montaient d'octave, quelque chose allait finir par se rompre. Et avec la même force, le vent sembla parvenir à traverser le sol, s'incruster par la plante de ses pieds pour sillonner ensuite dans tout son corps. Elle frissonna, et une angoisse insoupçonnable s'empara d'elle, la fit se lever d'un bond et la propulsa à toutes jambes en direction des chambres à coucher.

L'infirmière, qui l'avait suivie, fut légèrement surprise en la trouvant par la suite, debout, devant la porte de sa chambre, la main et les yeux posés sur le bouton comme si elle n'avait pas eu l'intention d'en faire usage.

« Il faut tourner si tu veux entrer, ma jolie. », souffla la pauvre vieille, sur le ton habitué de quelqu'un qui — plus d'une fois — avait eu affaire à des personnes incapables d'ouvrir une porte.

Sans lui octroyer la moindre attention, la fille laissa échapper un soupir et retira sa main. Elle serra ses poings pour refréner ses tremblements, et s'avança lentement vers le bout du couloir, toujours suivie des pas inquiets de l'infirmière qui s'inquiétait autant pour elle que pour le jeune homme qu'elle avait déjà agressé.

Pourtant, cette fois, elle ne lui fit rien. Tandis qu'il rassemblait toute son attention sur le plafond, elle s'assit à côté de lui, adopta la même posture, et essaya de regarder dans la même direction. L'infirmière, d'abord interdite, puis rassurée, s'éloigna légèrement sans vraiment la perdre de vue. Seulement, de là où la vieille dame regardait, il lui était impossible de voir que la fille pleurait.

De là où il était, donc à deux centimètres d'elle, le jeune homme non plus, ne pouvait pas.

Mêlés aux grondements de l'orage, ses spasmes imitaient le bruit d'une respiration. Elle se sentait petite, vulnérable, et confuse. Elle ne comprenait même pas pourquoi de l'eau coulait de ses yeux. Mais, se dit-elle, peut-être que quand les hommes ne pleuraient pas à cause des mots, c'était la pluie qui les faisait pleurer.

Elle resta plusieurs minutes dans cet état, quand un silence brusque tomba sur eux et la sortit de sa bulle. Elle effleura le sol avec sa main et sentit qu'il ne vibrait plus. Et au milieu de ce calme irréel, une voix, toute nouvelle à ses oreilles, perfora le vide et se mélangea à l'air qui portait encore la trace de ses émois.

« C'est la couleur », dit le jeune homme.

Dans une sorte de torpeur, elle leva lentement les yeux vers lui. Ce fut la première fois qu'elle croisait son regard.

« C'est la couleur », répéta-t-il tout simplement. « La différence entre ton bracelet et le mien, c'est la couleur. »

Ainsi, elle découvrit les couleurs, et celles-ci devinrent même sa plus grande fascination. Le monde lui semblait tout à coup avoir une toute autre consistance ; elle avait l'impression de tout voir différemment, au lieu de ne voir que cette différence qui l'accablait tant.

Certains après-midi, elle renonçait à ses balades et allait voir le jeune homme. Lorsqu'il était conscient, il demandait la permission d'emmener la fille dans sa chambre pour lui montrer ses dessins et ses aquarelles ; et l'infirmière — ravie de *le* voir présent, et heureuse de *la* voir à nouveau pleine d'enthousiasme — acceptait. Il lui apprenait à nommer les couleurs et elle les retenait silencieusement avec tout l'intérêt que requerrait — non quelque chose de pratique — mais quelque chose de précieux.

« Le ciel est le plus souvent bleu » dit-il une fois, « les herbes, le plus souvent vertes. »

Et à la grande confusion de la fille il ajouta :

« Et la nuit, la nuit est souvent noire quand elle est blanche. »

Parfois il lui arrivait d'avoir quelques soucis avec certains dessins. Une peinture en particulier : un arbre dont les feuilles étaient bleues, sous un ciel rose et écarlate, au milieu d'un océan gris. Elle vit ce dessin tandis qu'il retournait déjà reprendre sa place au bout du couloir, et dut donc attendre une semaine avant d'avoir des explications.

Quand le jeune homme se mit à sourire en la regardant secouer le dessin devant ses yeux, elle se découvrit — en plus de la peinture, un tout nouvel intérêt pour les visages humains. Comment ils pouvaient changer d'un moment à l'autre, irradier, s'assombrir, même changer de couleur ; faire aux gens, ce que la tempête faisait aux murs et au sol, les faire vibrer.

« Ce n'est pas parce que les feuilles des arbres sont souvent vertes, que je suis obligé de les peindre en vert », lui expliqua le jeune homme.

Elle pencha la tête sur le côté, perplexe.

« Regarde » poursuivit-il, « ton bracelet est bleu, et le mien est rouge. Mais ce ne sont jamais que des bracelets. Si la couleur ne les avait pas différenciés, ils n'auraient rien de spécial, ils seraient insignifiants. »

Et pendant toute la semaine qui suivit, elle ne put s'empêcher de mesurer son insignifiance à l'idée de ne pas être la seule à avoir un bracelet bleu. Elle n'osait même plus aller voir le jeune homme, ne sortait plus de sa chambre de peur de le croiser dans le couloir. Elle avait tout à coup eu la conviction que les personnes insignifiantes n'avaient rien à faire avec les gens particuliers ; que les arbres à feuilles vertes devaient se trouver au milieu d'un jardin, tandis que les arbres à feuilles bleues, au milieu d'un océan.

Alors, pendant le temps qu'elle passait enfermée dans sa chambre, elle dessinait.

L'infirmière, elle, fut attristée de la voir à nouveau morose et perdue dans ses pensées. Elle essayait souvent de discuter avec la fille, mais elle savait très bien qu'elle l'ennuyait. Alors, avec toute une détermination qu'elle

sembla avoir récupéré de ses jeunes années, la vieille dame se fit la promesse de les *réunir* à nouveau.

En fin de semaine, les discussions de groupe étaient obligatoires, et ce dimanche-là, elle dut s'y rendre à contrecœur, s'efforçant de garder les yeux sur le sol lorsqu'elle eut à traverser le couloir. Elle fut, cette fois-ci, escortée par une autre infirmière et pour la première fois, elle s'était demandée ce qui pouvait bien être advenu de la bonne vieille femme.

Celle-ci, n'était pourtant pas allée bien loin. Alors que la séance était en train de se dérouler normalement, elle se matérialisa dans la pièce, avec à ses côtés, devant le regard obnubilé de tout le monde, le jeune homme au bracelet rouge. Ils ne s'étaient pourtant pas approchés sur le moment. La fille fit semblant de ne pas le remarquer, et lui, n'ayant même pas eu le temps de se vexer de son indifférence, prit peur en voyant autant de monde et s'enfuit de la pièce en courant.

Ce fut le soir, alors qu'elle retournait à sa chambre que les choses s'arrangèrent. Il l'avait attendue devant sa porte et sous un ravissement à peine dissimulé, l'infirmière se proposa de les laisser "seuls."

« Ça a été moins long que la dernière fois, » dit-il.

Ils étaient assis par terre, adossés à la porte.

« La dernière fois, tu as disparu pendant un mois. »

Il rit un peu bizarrement avant d'ajouter :

« Je ne connais même plus les jours, c'est mon infirmière qui me l'a dit. »

Il hésita un peu, puis posa sa main sur celle de la fille, avant d'effleurer légèrement son poignet.

« Je n'avais pas tout de suite compris, quand on m'a dit que tu avais perdu la mémoire...C'est quoi la mémoire de toute façon ? »

Et elle répéta cette phrase dans sa tête, comme le nom d'une couleur à retenir : « C'est quoi la mémoire de toute façon ? »

« Je perds la mémoire tous les jours, » lui avoua-t-il. « Ma tête se vide, et je disparaïs, mais les souvenirs ne disparaissent pas. C'est vers eux que je me rends. »

La fille baissa les yeux, elle regardait confusément le pouce du jeune homme caresser son poignet. Ce dernier, s'en aperçut et sourit.

« Ton bracelet, il a déjà été rouge, puis vert, puis à nouveau rouge, et maintenant il est bleu. »

Elle était perdue. Lui, il rit à nouveau.

« Tu es drôlement exceptionnelle. »

Cette phrase, réveilla quelque chose en elle. Et elle se mit à pleurer. Il passa son doigt sur sa joue pour essuyer une larme, elle prit le doigt dans sa main — sans savoir pourquoi. Cela lui rappela les bâtons que son maître lui lançait, et qu'elle devait attraper pour avoir une récompense. Parfois, c'était du biscuit, parfois juste, une caresse dans le cou.

Et ce fut, à peu près, ce qu'elle reçut. Le jeune homme avait laissé tomber sa tête sur son épaule, et son souffle s'était répandu dans son cou quand il murmura :

« Il n'y a pas de couleur partout, mais on peut mettre de la couleur sur tout. »

Depuis ce jour, elle s'était mise à dessiner pour communiquer avec lui. Elle n'était pas particulièrement douée, et quand l'infirmière regardait ses croquis, elle en était souvent perplexe. Mais lui, pouvait les comprendre, de la même manière qu'il comprenait ses silences. Et sa mélancolie se fit moins intense, lorsqu'elle comprit que ce qui lui avait manqué depuis tout ce temps, ce n'était pas la capacité de se faire comprendre par les humains, mais juste que l'un d'entre eux la comprenne.

À travers quelques maladroits coups de crayon donc, elle réussit à lui évoquer son ancienne vie, en tant que chienne.

« Un chien ? », s'était étonné le jeune homme. « C'est formidable. »

Elle n'avait pas tout à fait compris ce qu'il y avait de formidable là-dedans mais elle appréciait toujours son enthousiasme.

« Tu voyais sûrement en noir et blanc, » dit-il. « C'est pour ça que tu ne connaissais pas les couleurs. »

De ce fait, elle s'était aussi mise à dessiner plus souvent en noir et blanc. Pour se remémorer sa vie en tant que chienne.

Une fois, alors qu'elle était assise à l'ombre de l'arbre qui trônait au milieu du jardin, elle eut l'idée de dessiner une main avec deux bracelets enroulés autour du poignet. Le dessin n'avait pas de couleur, alors les bracelets semblaient identiques ; sauf qu'en réalité, l'un était rouge, et l'autre était bleu. Le jeune homme apprécia beaucoup le rendu, et il voulut le reproduire.

« Les deux dessins ont l'air identiques, » expliqua-t-il, « mais ce n'est pas la même main. »

Ils passaient le plus clair de leur temps ensemble. Pour l'infirmière, c'était une évidence ; pour lui, c'était une nécessité, et pour elle, elle le comprit en même temps qu'elle découvrit la plus belle opportunité que lui procurait le fait d'être humaine — c'était ce qu'elle voulait.

Ce qu'ils faisaient la plupart du temps, c'était se montrer leurs dessins. Mais parfois, lorsqu'elle n'avait rien à lui montrer, il parlait et elle se contentait de l'écouter ; et parfois, parce que le jeune homme contemplait le plafond, elle contemplait ses silences. Ils se voyaient toujours à la même heure de l'après-midi, soit au bout du couloir, soit dans la chambre du jeune homme, soit devant la porte de sa chambre à elle. Mais une fois, sous l'assistance complice de la vieille infirmière, ils purent rester dans le couloir, jusqu'à très tard dans la nuit.

« Tu ne fais plus tes cauchemars n'est-ce pas ? », lui demanda le jeune homme, s'efforçant de garder sa voix basse pour ne réveiller personne.

Elle fronça les sourcils — chose qu'elle apprit de son infirmière — pour marquer son incompréhension.

Cela le fit sourire, assez tristement.

« C'est vrai, tu ne t'en souviens pas. » Il marqua une petite pause avant d'ajouter : « Tu sembles avoir fait la paix avec eux. »

Sans vraiment comprendre, la fille trouva l'expression de son visage charmant, et elle sourit.

« Tu as un joli sourire », lui fit-il remarquer.

Elle le montra du doigt pour lui faire comprendre que lui aussi.

Il regarda longuement ses pantoufles avant de lâcher un soupir.

« Je continue de faire mes cauchemars, tu sais », confia le jeune homme, et il retira son bracelet. « Je continue de mourir tous les jours dans mon sommeil. Peu importe en quoi je me transforme, peu importe dans quel rêve je vais, ils finissent toujours par me retrouver. Ils me torturent, et me jettent dans un puits très profond. Alors je hurle et je me réveille au beau milieu de la nuit, mais je continue de tomber, je sens leur présence dans le noir, me regarder fièrement sombrer ».

Assise par terre à quelques mètres d'eux, La vieille infirmière s'était endormie. La fille posait sur lui de gros yeux naïfs et perdus, quand il prit sa main dans la sienne, et posa ses lèvres sur ses lèvres à elle.

« Tu sais », souffla-t-il, le visage tout près du sien, tandis qu'il enroulait le bracelet rouge au poignet de la fille, « la main que j'ai dessinée, c'était la tienne ».

Sur ce, il partit rejoindre sa chambre, les yeux rivés vers le plafond. Et le dos tourné à elle, il lança :

« Sur ce plafond, parfois, je crois voir toutes les couleurs du monde ».

Et cette nuit-là, elle fit un rêve.

Elle était à nouveau une chienne, mais cette fois, elle eut l'impression d'être une humaine dans le corps d'une chienne. Elle était à l'extérieur de la

clôture qui délimitait le jardin du centre. Et de là, elle voyait la version humaine d'elle, assise à l'ombre de l'eucalyptus, un bracelet rouge brillant à sa main — un rouge qu'elle pouvait parfaitement voir. Face à la fille, il y avait le jeune homme. Il y avait un tableau devant lui, il avait l'air de la peindre. En l'apercevant, la petite chienne se rappela que c'était son odeur, à lui, qui l'avait attirée jusque-là. Ils avaient l'air serein, tout le monde avait l'air serein, personne ne regardait personne. Puis, tout à coup, un hurlement surgit de nulle part. La fille était maintenant debout devant le jeune homme, à contempler le tableau avec horreur.

« Mais c'est quoi ça !? », s'emporta-t-elle, hystérique.

« C'est toi », répondit le jeune homme, effaré.

« Que fait ce chien à côté de moi, qu'est-ce que ça veut dire ? »

La petite chienne comprit que cette humaine, ce n'était pas elle, du moins, pas encore.

Le jeune homme essaya de se justifier.

« Il s'agit de trouver l'équili... »

Mais il ne put même pas finir sa phrase qu'elle se mit à rire amèrement.

« Tu sais au moins ce que ce truc me fait toutes les nuits ? »

« Oui mais je pensais que ... »

« Tu pensais, tu pensais, tu ne peux pas penser ! »

Il ne répondit rien, et elle continua de s'en prendre à lui.

« Ce truc me pourrit la vie depuis des années ! »

« Je sais », souffla le jeune homme, presque sans voix.

Elle sembla se calmer un peu, s'approcha du tableau, et sans que personne ne s'y attende, le propulsa de toutes ses forces vers le tronc d'arbre en scandant dans un hurlement affreux : « TU-NE-SAIS-RIEN ! »

Le jeune homme tremblait, au bord des larmes. Un mélange d'odeur de peinture et de tristesse parvint à la petite chienne qui observait. Il tomba assis sur le sol, et regarda le tableau fracassé, sans dire un mot.

« Je pensais que toi, tu pouvais me comprendre », souffla la fille, avant de s'éloigner en courant.

Le décor changea tout à coup. Elle voyait la jeune fille pleurer, assise derrière un buisson, et une jeune infirmière s'asseoir à côté d'elle.

« Tu me prends pour une folle, n'est-ce pas ? Vous me prenez tous pour une folle ».

L'infirmière s'apprêtait à la raisonner quand elle sortit une paire de ciseaux de sa poche.

« Où est-ce que tu as eu ça ? » demanda l'infirmière, pétrifiée.

« Vous trouvez ça absurde », dit la fille, « vous ne me croyez pas ».

« Donne-moi ça s'il te plaît. »

« Des chiens qui aboient à mon oreille, qui me menacent la nuit, qui me mordent, me violent et me déchiquettent. » Elle se tut deux secondes avant de continuer : « Vous trouvez ça absurde. »

Elle fit tourner les ciseaux autour de son index.

« Pourtant, vous croyez que vous pouvez m'aider en ne me croyant pas, et ça c'est absurde. »

L'infirmière se rapprocha doucement d'elle avant de s'écarter dans un léger sursaut quand elle reprit :

« Ce qui est absurde, c'est que vous pensez qu'il suffit de m'enfermer dans cet endroit absurde avec ces gens absurdes en me collant ce truc absurdemment rouge au poignet pour qu'ils aient peur de moi. »

« Retournons à ta chambre, tu veux. »

« Ce qui est ABSURDE », éleva-t-elle la voix, « c'est que vous pensez qu'il suffit de me peindre en compagnie d'un putain de chien pour que j'arrête d'en avoir peur ! »

Après cela, les images se déchaînèrent ; elle vit l'infirmière menacée, plaquée au sol, déshabillée, attachée puis bâillonnée avec les vêtements de la fille. Elle vit la porte de la clôture s'ouvrir, et les yeux de l'humaine, en uniforme d'infirmière, se poser sur elle avec horreur. Elle vit les arbres défiler rapidement autour d'elle tandis qu'elle courait à travers les bois ; puis la maison de vacances de son maître lui apparaître au loin. Tout à coup, des fissures s'étirèrent à la surface des choses ; elle vacilla, sembla onduler en même temps que le décor ; tout tombait petit à petit en morceaux quand elle se réveilla.

Ce matin-là, elle fut secouée d'angoisse à l'idée d'être à nouveau dans le corps de cette humaine qui désormais, la terrifiait. Mais ce qui la troubla le plus, fut de se rendre compte que ses sens étaient revenus. Elle semblait sentir le même mélange de tristesse et de peinture que dans son rêve. Et elle entendait à nouveau l'orchestre de vie qu'elle avait coutume d'entendre quand elle était une chienne. Sauf que cette fois, il jouait une autre musique : des murmures, des souffles courts qui s'entrechoquaient dans une cohue, le silence de son souffle à elle qu'elle bloquait pour accueillir une vérité ; puis lentement, émergeant petit-à-petit, le grincement aiguë des roues d'un brancard.

Les jambes flageolantes, elle descendit du lit et fit sonner sa clochette. Son infirmière vint ouvrir, elle sentit l'odeur de son désarroi, et cette fois, son visage ne fit aucun effort pour le masquer. La jeune fille resta dans l'embrasement de sa porte, à côté de la vieille dame, qui lui caressait maladroitement l'avant-bras.

De là, elle put voir le brancard sortir de la dernière porte du couloir.

Un corps y gisait, couvert d'un drap, des pieds jusqu'à la tête. Seul un bras ressortait, pendouillant, sans volonté ; et au bout de ce bras qui semblait n'avoir rien de spécial, elle crut apercevoir la marque laissée par un bracelet qu'on aurait récemment enlevé.

À ce moment-là, elle se souvint de tout. Elle revit l'image de la petite maison dans la forêt, celle où son vieux maître avait passé ses vacances. Elle se souvint d'avoir ralenti en l'apercevant puis s'être coincée la patte dans une racine. Elle se souvint d'avoir aboyé de toutes ses forces, et se souvint de la seule personne qui l'eût entendue. Elle revit, avec effroi, cette fille habillée en infirmière s'approcher d'elle. Elle entendit à nouveau ses hurlements hystériques et savait qu'ils lui étaient adressés. Elle se souvint que cette fille, debout devant elle, l'avait dominée avec mépris, lorsqu'elle avait sorti la paire de ciseaux de sa poche. Elle se rappela ses mots, que désormais elle pouvait comprendre : « C'est la dernière fois que tu me hantes, » et les ciseaux qui s'enfoncèrent une première fois dans son corps. « C'est la dernière fois que tu me suis. » Et les ciseaux qui s'enfoncèrent une deuxième fois en elle. Et alors que tout avait commencé à devenir noir, elle avait vaguement cru entendre, comme ses sens étaient déjà en train de la quitter : « C'est la dernière fois que-tu-me-voles-ma-vie ! »

Elle se souvint ensuite que tout était devenu noir. Le blanc, et puis des couleurs. Elle se souvint qu'en ouvrant les yeux, sans vraiment savoir d'où elle regardait, elle avait vu son corps — du moins ce qu'il en était resté — gésir à côté de la fille qui était en train de pleurer. Elle se souvint que la fille s'était déshabillée, qu'elle avait titubé à travers les bois, et qu'elle, elle s'était sentie obligée de la suivre, sans comprendre pourquoi. Elle se rappela un camion garé juste à la sortie de la forêt, et le corps nu de la fille qui s'y était incrusté en sa compagnie, sans qu'elle ne s'en rende compte. Puis, elle se rappela l'odeur et les bruits de la ville. Le son d'une rivière qui coulait lentement en-dessous d'un pont. Elle se rappela avoir aboyé quand la fille était montée sur la rambarde, mais qu'elle ne l'avait pas entendue. Elle se rappela, très nettement, l'image de la fille qui avait sauté, et se rappela avoir sauté aussi.

Les voix bourdonnaient de plus belle dans le couloir gelé.

« C'était l'un de nos plus anciens patients, tu sais, le dernier de sa catégorie », disait une infirmière.

« Comment ça se fait que les caméras n'aient rien vu ? », demandait une autre.

« Apparemment, il aurait pris les comprimés à l'intérieur de ses draps, on a cru qu'il dormait. »

« C'est triste. »

« Il allait bien. »

« Il ne hurlait plus trop la nuit. »

Et ainsi de suite.

Elle, elle ne se posait plus aucune question. Tandis que le corps du jeune homme — qui maintenant se mouvait avec un son de brancard — passait devant elle avant de disparaître derrière une énorme porte effrayante, une réponse s'imposa à son esprit, claire et limpide. Elle comprit que ce qui avait affûté ses sens et aiguisé ses perceptions, c'étaient les souvenirs. Les souvenirs qui allaient, à partir de là, ébranler à jamais, les repères de son quotidien.

À cette pensée, elle se mit à rire, puis à pleurer. La vieille infirmière la prit dans ses bras, et ses sens se réveillèrent à nouveau. Elle entendit au loin — très loin, comme provenant du sommet d'un arbre bleu au milieu de l'océan — une voix susurrer : « À la fin d'une vie, et au début d'une autre, on découvre exactement le même monde, mais avec des couleurs. »

Iry Misantatsoa Andrianiana, 18 ans, Madagascar.

Actuellement étudiante, Iry prépare le concours d'entrée à l'Université Catholique de Madagascar. Elle écrit des nouvelles, des poèmes et prépare un premier roman. Elle aime les œuvres d'Haruki Murakami, Jean-Paul Sartre, John Irving et, tout particulièrement, celles du malgache Jean-Joseph Rabearivelo.

J'ai cru à l'accalmie
Sarah Marie Benninghoff

Dans l'instant où mes yeux s'ouvrent je ne respire plus, le temps de revenir à mes draps, la couverture de laine dessus, le lit éloigné des fenêtres, le lit mis au centre de la chambre, la maison sur le rocher, le phare isolé, les vents sifflant entre les pierres, les rafales plus fortes encore. Et la prochaine vague portée par une bourrasque tombe sur le toit, chute le long des murs frappe la terrasse et retrouve la mer. Je m'enfonce dans le matelas, remonte le duvet et les couches de couvertures, je veux dormir encore, pour de vrai, je veux la chaleur que mon corps a gardée dans la nuit, mes pieds nus cherchent ce qu'ils peuvent entre les plis. Ça tape dehors, hurle fort, je me retourne, les draps sont froids, tends le bras, roule dans le tissu, Oxane n'est pas là. Je prends son oreiller, tente de m'y cacher, les vagues en deviennent plus légères, les vents moins mordants, mais ça continue de trembler, dans le plancher, les murs.

Oxane ne s'est pas couchée, la nuit se reconstruit, Oxane est venue manger, le feu du phare déjà allumé. À la fin du repas on a réussi cette fois à prendre un temps plus long, autour du café — j'ai préféré une infusion, je veux dormir, ça fait des jours que ça n'arrête pas. Les grands vents. Les vagues. La pluie par moments. Oxane a retrouvé son phare. Après la vaisselle, la fin d'un livre, je suis montée me coucher. Elle n'est pas revenue de la nuit, à aucun de mes réveils je ne l'ai sentie, elle est restée là-bas, elle est seule pour tenir le phare et y travailler — je n'ai pas encore tout saisi, son rôle oui, celui du phare aussi, mais j'apprends.

Je pousse les draps, je ne me rendormirai pas. Ça sert à rien d'essayer, je sais que ça ne marchera pas, la vague a frappé jusque dans ma tête, elle a emporté mon sommeil dans ses eaux brassées. Il fait nuit malgré le soleil levé, il n'y a qu'une fine lumière blanche glissant dans les interstices des volets fermés. En chemin vers la cuisine, mes yeux se sont habitués, je fais avec la lumière du feu sous l'eau qui bout dans la cafetière, je coupe la pomme sans compter combien il nous en reste, une tranche de pain — il y a assez de farine normalement pour en refaire, on a les trois grands sacs que le boulanger nous a préparés en prévision, il a dit *avec ça vous pourrez tenir deux mois alors la tempête ça ira*, j'en coupe une deuxième, je laisse le beurre pour les repas, tartine le pain de confiture, je croque avant que le café ne soit prêt — ça revient au goût, nous ramenant dans les charrettes accrochées à

nos vélos les fruits cueillis, ça les a remplies, nos deux charrettes pleines on a roulé au pas pour ne rien abîmer, c'était à l'été, notre premier week-end à habiter dans la maison en gardiennes du phare, je lèche le couteau, referme le pot.

L'assiette en main, les morceaux de pomme coupée, les tranches de pain tartinées, je mange debout à marcher, de la cuisine au garde-manger qu'il faudra remplir à nouveau, bientôt, la pomme croque et tait ce qu'elle peut des rafales, on a de quoi tenir quelques jours encore en passant sur les conserves et le sec qu'on n'a pas tant épuisé — la dernière accalmie nous a permis un ravitaillement assez grand en frais, légumes, fruits, lait, tout ce qui manquait, on avait visé entre les vents et sauté sur nos vélos pour le village, fallait pas traîner, on avait chacune nos missions, parce qu'on s'était plantées, Oxane avait pris une liste de courses trouvée dans les affaires de sa grand-mère, celle des tempêtes. On n'avait pas eu assez, alors on a couru avant que les vents reprennent, le phare est perché sur un rocher ciselé et relié aux terres par un fin chemin impraticable par gros temps. Du garde-manger au canapé, aux livres qui traînent entre les coussins, je mange debout, à l'escalier, au-dessus nos chaussures pas alignées je mange la pomme, marche et je m'arrête pour une tartine, devant la porte d'entrée et sa clef. Je vais à celle du bureau à côté, rattrape les miettes avec l'assiette. Elle est fermée, la porte du bureau, qu'Oxane y soit ou pas, elle est fermée cette porte en bois léger et la lumière glisse en dessous et par le trou du verrou. J'écoute, Oxane n'est pas là, j'y jette un œil alerte, Oxane n'est pas là, j'ouvre la porte avec précaution et me prends la vague, en pleine vitre, la vague a percuté le phare, s'est déchirée et portée par les vents s'écrase sur la façade renforcée du bureau, son eau est déjà loin, il reste des traînées qui coulent, il reste ce qui s'écoule du toit, accéléré par les vents, la baie vitrée est lissée de toute eau par les vents cognant ça craque dans la maison. Je pose l'assiette sur le tapis, au passage attrape un morceau de pomme, vais chercher le café, je traverse la nuit des volets fermés guidée par la porte du bureau encore ouverte — c'est la seule fenêtre sans volets, elle fait l'angle de la maison, celui qui donne sur le phare à une dizaine de mètres, *fabriquée et installée pour scruter les eaux depuis le bureau et en toute météo* c'est ce qu'Oxane m'a expliqué à ma première visite, il y avait encore sa grand-mère,

c'était sa maison, son bureau, elle gardait le phare depuis cinquante ans et la mort de son père. On était venues y passer quelques jours, une visite éclair, je me souviens de cette femme dans son fauteuil crapaud le regard sur la mer, et des heures lovées entre les pierres avec sa présence derrière, je me souviens surtout ces heures avec Oxane, nos pieds dans l'océan. Je me loge dans ce bureau et ce fauteuil, me cale parmi ses ressorts et son velours terni, enraciné dans le tapis contre la vitre renforcée, quand Oxane est au phare je m'y invite sans demander, si elle devait protester je lui parlerais de la lumière, du dehors. La fatigue. Parce qu'il n'y a que ça, les vents sifflant frappant serrant, les embruns, la pluie, le gris, et l'eau qui claque, l'eau qui charrie. Que le sombre et la nuit des volets fermés, la nuit des nuages trop grands, des bougies pour remplacer le courant instable, des bougies sur le papier pour peindre au mieux, et les lampes pétrole et le feu de la cuisinière. Elle n'a rien à dire sur les petits déjeuners assise au fauteuil de sa grand-mère, près de la fenêtre, les cafés, les thés, les livres que je relis, j'ai besoin de la terre. Les mains, les pieds j'ai besoin de les avoir dans l'humus de la terre, le visage dans le soleil au travers des bois et de la canopée, j'ai pas dit oui à cette vie cloîtrée.

Le café a refroidi, j'ai vu bouger dans le phare. Oxane est montée à la lanterne, je la vois nettoyer, elle s'active sur la lentille, sa dernière tâche avant de revenir à la maison, je vais devoir y aller, commencer ma journée. Je bois froid, prends l'assiette, retrouve la cuisine que j'ai réinvestie avec la tempête — il n'y a que deux tables dans cette maison, celle du bureau et celle de la cuisine, aussi j'ai fait la place pour les livres de travail, le matériel à dessin, il y a mes notes concernant les recherches de ces derniers mois, quelques photographies, les esquisses des observations en forêt, les textes à illustrer, j'ai déplacé au garde-manger ce dont on pouvait se passer, vidé un rayon du placard au-dessus de l'évier — j'ai embarqué ce que j'ai pu du laboratoire, ma professeure se débrouillera sans moi, on a fixé un programme que je puisse continuer seule, ne pas perdre le rythme, parce que je lui ai dit *je ne veux pas m'arrêter, je ne vois pas pourquoi les vents pourraient m'y forcer*, il y a nos délais à respecter, je me plie au calendrier. L'étire. Il me faut encore peindre un oiseau, c'est le dernier. On y est, ça ne tiendra pas la journée. Vu les restes de repas qu'il nous faut manger, je

n'aurai pas besoin de m'arrêter pour préparer. Je sors de l'armoire ce qu'il me faut, remplis mes deux verres d'eau.

Chaque geste est ralenti. Ça ne suffit pas, la mésange à tête noire est déjà sur le papier. Les premières couleurs se posent à l'aquarelle. J'ai envie d'étendre le décor, d'ajouter l'arbuste et l'orée, la forêt derrière, je revois tout du moment où l'on s'est croisées, les croquis vite pris, les autres mésanges autour. Je me restreins. La brindille, ça doit s'arrêter là. Dans les couleurs aussi, je ne peux pas ajouter.

Ça y est c'est peint, fini. C'est compliqué ce sentiment de fin juste, il y a toujours à ajouter, à reprendre un peu, à corriger, préciser, ça se sent, une respiration plus profonde, le sourire qui s'échappe sur le visage et les yeux qui peuvent regarder le dessin de plus loin. L'eau a séché sur le papier et la mésange à tête noire rejoint la mésange à tête brune, le bruant chanteur, la sittelle à poitrine rousse, la grive des bois, le pic à dos rayé, la paruline tigrée, le cardinal rouge, le geai bleu, je mets tous les oiseaux sur la table. Le geai bleu, le mâle, a quelque chose de plus flou dans ses traits. Il date du début de la tempête, ses couleurs me semblent fades, trois fois que mon regard s'arrête, je ne suis plus sûre du pigment utilisé, de la quantité d'eau sur le papier, je l'approche de la bougie, il reprend vie, à filer entre les érables et préférer les hêtres, je n'entends plus son chant, rien ne recouvre le déferlement des vagues sur les rochers ni le mugissement du vent, le geai ne peut pas rivaliser. Je le range comme les autres dans le carton à dessin, nettoie les verres d'eau, les pinceaux.

Il est un peu tôt pour commencer le repas, prendre la soupe dans le garde-manger. Je rouvre l'armoire, étale les aquarelles sur la table, assemble les oiseaux et leur description, c'est pour les classes de la région, que les enfants apprennent les oiseaux de leurs forêts. Je reprends le geai. Il faudrait le regarder à la lumière du jour. La porte du bureau est fermée, j'entends Oxane, elle tente de communiquer par radio avec un autre phare ou un bateau, j'aligne le geai à la lumière de la serrure, ça ne suffit pas. Je ne veux pas la déranger, tourne le verrou de la porte d'entrée à côté, le regard dans les traits du geai, son bleu perçant, le blanc grisé qu'il lui faut, l'œil acéré, la calotte huppée, son collier bien taillé j'en souris. L'appel d'air. Le vent glisse sous mes habits, le long de mes bras, *attention* j'entends. Une main me prend

au ventre me tire à l'intérieur, une main et tout un bras, la vague tape la porte, s'écroule sur le bois, reste sur mes mains ses embruns, l'écume sur les premiers carreaux de carrelage, sur les pierres du chemin, et mes mains nues et l'eau déjà retirée avec l'oiseau. Avec l'oiseau je m'élance, le bras me retient, les deux bras me poussent, derrière, au mur, contre le mur, que je frappe du dos, comme la porte claquée. Je suis mouillée. Je suis pliée, le souffle coupé. *Qu'est-ce qui t'a pris ?* Le souffle ne revient pas, tout comme la voix, je regarde la porte fermée, nos chaussures déplacées, la flaque, j'accélère dans les escaliers, remonter, je crois qu'elle parle en bas, je n'écoute pas.

Dans la chambre je fais tomber le pull de laine, mon pyjama mouillé sur le plancher, nue sous une couverture je frictionne et frappe ma peau. Je sens encore, l'écho, dans le ventre, et le dos, les bras qui ont retenu, peut-être que ça saigne, sous les côtes. J'ouvre l'armoire des vêtements chauds, attrape les miens, les enfille et je descends. Oxane a épongé l'entrée, elle a laissé le seau entre la porte et son bureau, je le prends, y essore les tissus gorgés d'eau. Puis je retrouve la cuisine. Je rassemble et range les aquarelles, vérifie que rien ne se plie, c'est tout.

Deux bols, deux cuillères, deux verres d'eau, le pot, les tranches de pain, le fromage en vrac. La soupe bout.

C'est prêt, je dis une fois depuis la cuisine. Une autre devant la porte fermée du bureau. Puis encore à l'intérieur. Oxane est à la radio, elle fait signe de la tête, *c'est prêt*, elle écoute encore le bulletin qui doit lui être annoncé et il lui faut répondre au service de la météo, *tu peux pas faire après*, elle dit *deux minutes*, je ferme la porte.

Il reste un fond froid, Oxane sort de son bureau, elle marche rapide jusqu'à la cuisine. *Pardonne-moi* elle redit en remplissant son bol, *tu veux encore un peu ?*, je lui tends le mien, elle verse une louche de chaud sur le fond froid, *merci*, elle reprend *ça ne va pas s'arrêter avant quelques jours, des précipitations devraient nous arriver*, elle donne les chiffres qu'elle a reçus, les températures et les mesures des vents, des vagues, de la pluie, plus loin sur la côte, plus en amont des vents et au large, la tempête semble continuer de grandir. Je lui parle des provisions, elle se lève avec son bol pour vérifier, elle lit aussi les listes accrochées à la porte du garde-manger, elle les

compare aux étals et à ses envies. Elle dit *oui il faudra à la prochaine accalmie* tout en mangeant. Elle ferme les yeux à la rafale qui fouette contre la maison, elle a son sourire des souvenirs, celui léger qui se dessine au coin de ses lèvres, ça la ramène à sa grand-mère, aux gratins de pâtes avec le fromage grillé sur le dessus et coulant dedans, *elle faisait ça avec le dernier fromage, c'était un repas de fête, on se poussait et plantait nos cuillères dans le plat juste sorti du four, ça fumait sur nos cuillères, on se réjouissait des tempêtes à cause de ce gratin, elle ne le faisait jamais sans les vents pourtant on a supplié. Ça te dit ? On peut faire ça prochainement*, elle dit *on* mais c'est moi qui ferai, pendant qu'elle courra au phare nettoyer une énième fois la lanterne, remonter le mécanisme de rotation, vérifier les rouages, scruter l'horizon et les ombres des vagues, répondre aux appels radio, s'appliquer aux mesures, c'est sa première tempête en gardienne. Je dis *pourquoi pas*. Je sais qu'elle fait avec ce qu'elle a, ses années à observer sa grand-mère, avec les classeurs qu'elle a laissés, ce qu'on lui a appris, je dis *oui*. J'entends rouler contre la paroi, un caillou décroché par les remous ricoche, disparaît, on se tait.

Oxane a fini de manger debout dans la cuisine, mis à chauffer de l'eau sur le feu. Elle prend nos bols, les pose dans l'évier, prend nos couverts, la casserole de soupe terminée, verse l'eau bouillie dessus. *Pourquoi t'as ouvert la porte ?* Je n'ai rien pour répondre, je sais pas, je dis pas, les vents le font mieux que moi. Elle ne regarde pas ses mains dans l'eau chaude, elle a ses yeux dans les miens, je vois bien, elle cherche à demander, *c'était stupide, je suis désolée*. Elle m'a bien expliqué à la veille de la tempête quand on a tout préparé, la maison, les affaires, les provisions, elle m'a bien expliqué les gestes de sécurité : ne pas sortir, surtout pas de nuit, ne pas ouvrir les fenêtres, rationner la nourriture, économiser l'eau, ne pas faire confiance aux rythmes des vents, des vagues, s'attendre toujours à la déferlante. *Comment ça s'est passé pour toi ce matin ? Change pas de sujet* elle répond. Je demande encore, par-dessus le silence, elle raconte la nuit et le réveil dans le phare, le bateau qu'elle a cru voir au large, ses essais pour communiquer avec lui. Une vague tombe sur le toit, les tuiles fendent la vague, ça résonne dans la charpente fait trembler le bois, l'eau chute des gouttières tape la pierre de la maison dans les rafales, *je suis fatiguée*. Elle dit *je comprends un*

peu vite et *faudrait que j'y retourne*, elle a fini de laver, elle prendra un café, plus tard, elle le fera, elle précise *ne t'embête pas*, puis *je me ferai discrète*, et passe la main dans ma nuque, ébouriffe mes cheveux courts, échange un regard, *ça va ?* Sa main arrive sur ma joue, je m'y glisse, elle attend la réponse, je dis *oui* en l'attrapant par la taille, lui pose un baiser sur le ventre, elle s'en va, la lumière dans le couloir disparaît.

Le poids des draps tout autour de moi, si je pouvais je rentrerais dans le matelas, il n'y aurait que ma tête qui en sortirait, de quoi respirer en toute liberté. Je m'endors, comme je peux. J'essaie, loin des eaux, au milieu des arbres, protégée par la canopée, j'entends les oiseaux dans les bois, les pas des mammifères légers sur les feuilles séchées, les sabots des cervidés, je m'endors avec ces images mêlées au commencement des rêves.

C'est sombre, toujours, je marche sous l'ombre des sapins, il n'y a plus que des morceaux de ciel entre les cimes trop denses, les sommets ondulent dans un vent craquant le bois de leur tronc, c'est des coups secs, jusque dans leurs racines et la terre, je ne peux pas rester. Il faut courir, jusqu'à la sortie, je veux retrouver le sentier et l'orée des bois. J'appelle, ça ne répond pas, il n'y a que le geai qui me regarde et ne dit rien. Je cours, j'ai les yeux fermés je cours, rien n'a changé, la forêt les sapins sans fin, la lumière qui ne passe pas. Je cours à m'étouffer, j'ai plus la force de continuer, ça sert à rien, je me laisse tomber, au pied de l'arbre et ça s'ouvre, instantanément, la clairière se découvre, je me relève, trébuche, en tombe et y cours, nue, au milieu de la clairière je baigne nue dans son soleil.

Son soleil.

Il y a quelque chose qui me fait plisser des yeux, étirer mon corps, mes jambes, mes bras, j'ouvre les paupières en deux fois.

Le soleil, sur mon visage.

Je frotte, le soleil passe sur mes mains, glisse dans les manches de mon pull, vient jusqu'au lit depuis l'un des volets. Je saute, cours à lui et me le prends en plein visage, il a trouvé enfin comment percer les couches trop lourdes des nuages. Je reste un temps, à respirer. Comment peut-on oublier le soleil ? Le doux, le tendre, le chaud du soleil.

Les vents se sont tus ? Je n'ai pas froid, la fenêtre ouverte et la tête dehors je n'ai pas froid. J'ai envie d'enjamber la fenêtre, retrouver le soleil et m'excuser, de l'avoir oublié. J'en dévale les escaliers, m'empresse de tourner la clef dans la porte d'entrée, la pousser en grand et reprendre la course, les pieds dans l'herbe, jusqu'aux rochers. *Tu veux bien m'excuser ?*, je le regarde dans les yeux, je lui souris, il m'éblouit, *tu veux bien*, ça pleure. Il répond, j'ai chaud, avec mon tricot, j'ai chaud avec ma camisole, mon pantalon, j'enlève, tout, moi aussi je réponds, à l'appel du chaud et de la peau, ma peau a faim, *si faim de toi*, comment j'ai pu oublier le bonheur de ne rien porter sur le corps, de me laisser habiller par le soleil, je me loge entre les rochers, entends l'eau lécher les pierres, la brise plus haut plier les herbes, j'entends les oiseaux revenir à l'océan, je ne suis pas seule avec le soleil, les mouettes, goélands, sternes, bernaches, macareux, j'ai l'impression qu'ils sont nombreux là, avec moi, je reconnais leur chant, leur ombre sur ma peau, le monde reprend vie ou je l'oublie. Je retrouve les forêts, leurs habitants, je retrouve les clairières de mousse et les marais. Ça ne fait plus sens, les macareux jouant avec les mésanges et les bruyants, les hirondelles avec les geais et les fous de Bassan en pleine forêt, tant pis, je savoure, les yeux fermés, les paupières rouges des dessins du soleil, je savoure.

C'est pas le froid qui m'a réveillée, pas le vent qui frappe de l'autre côté du rocher, mais la vague qui traverse le rocher et s'écrase entière sur les pierres. Un premier réflexe je m'accroche et serre, la vague m'emporte dans la cavité d'en dessous, l'eau cerne mon corps le lisse comme elle lisse la roche, j'agrippe les parois, la prochaine, déjà. À l'impact, mes muscles se tendent, il y a à protéger tout ce qui dedans ne doit pas être percuté, la vague claque, de tout son poids, de toute sa force, je me plie, ma tête glisse entre mes genoux je pince mes lèvres que le sel n'entre pas, que l'eau ne s'y engouffre pas, j'y mets les dents et les mâchoires comprimées, je veux me fondre dans la pierre, que l'eau ne bouscule plus, ne m'entraîne plus, je veux qu'elle parte sans moi, ne pas avoir à lutter. Il faudrait se lever, viser entre les rouleaux, trouver le chemin jusqu'à la maison et des pierres pour se cacher, se tenir et se cacher. Comment je sais ? La distance entre les vagues, le temps qu'il me faut, rien que pour me relever, me hisser, sortir de la cavité.

Vous êtes passés où les oiseaux ? Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillée ?
Oxane. J'ai froid. Pardon. *Oxane* pardon.

J'ai froid cette fois, vraiment froid, j'ai l'impression que tout est froid, jusque dans mes os, j'ai réussi à remonter, j'ai retrouvé le premier rocher sur lequel je m'étais couchée, je suis sortie de la cavité entre deux morceaux de pierres où l'eau venait taper et chuter en cascade avant de retrouver l'océan, j'ai essayé de grimper encore, le sol est trop glissant, je n'ai pas compté combien j'ai essayé mais je suis coincée, j'ai pas la force de crier, ni aux oiseaux, encore moins au soleil. *Oxane* je ne veux pas y penser. Tout est glissant et salé, les rochers, ma peau, la peau de mes mains, celles de mes pieds, mes joues, j'ai froid. Le vent cette fois ne m'épargne pas, il vient de tous les côtés, me percute depuis le large, il a trouvé son chemin pour rentrer, sous la peau, il a trouvé de quoi pénétrer chaque fissure ma peau craquelée s'est ouverte, j'ai froid. *Oxane*, j'ai froid. Pardon. *Ne pas sortir, ne pas faire confiance aux rythmes des vents, des vagues, s'attendre toujours à la déferlante*. J'ai cru à l'accalmie. *Oxane*, j'y ai cru, ou juste il n'y avait plus que ça. *Oxane* j'ai oublié les vents, la tempête, elle n'était plus là. *Oxane* j'ai couru droit, j'ai cru que c'était bon, qu'ils s'étaient trompés, il n'y a plus les vents, c'est fini on a retrouvé le printemps, c'est même pas que j'y ai cru, c'était ça, que ça, le reste n'existait plus, tu me crois ? *Oxane* est-ce que tu me crois ? J'ai pensé à rien, j'ai suivi le soleil. *Oxane*.

L'eau continue de s'écouler sur le rocher, au gré des vagues, des rafales. L'écume suit, traverse la pierre, elle est retenue par endroits, dans le relief de la pierre, entre mes seins et mes mains. Mes mains l'une dans l'autre, je n'ai plus les mots pour prier, mes genoux ramenés à mes poings, mes mains, je suis sur le flanc, dos à l'eau qui me contourne et me bouscule, elle me recouvre dans sa chute les embruns mordent accélérés par la gravité les remous secouent me râpent contre la roche le sel brûle, j'attends. J'ai trouvé comment me caler, comment ne pas me faire emporter sans mettre de force et j'attends. Le soleil, les oiseaux. *Oxane*. La fin des vents. Mes larmes sont cachées par l'eau de l'océan. Ni le soleil ni les oiseaux ne peuvent les regarder, *Oxane*. Je ne suis même plus sûre de les reconnaître. *Oxane*.

Ça bouge. Le flou dans mes yeux n'est plus le blanc du rocher, les éclats les fissures les rainures du rocher confus, c'est des tâches turquoise, saphir,

sombres et blanches, des tâches mouvantes que je n'arrive pas à attraper. J'entends toujours les vents, hachés de mots, c'est mon nom que j'entends, je crois que c'est mon nom que j'entends. J'essaie de plisser les yeux, fais clair comme je peux. Je ne sens plus l'eau dans mon dos, plus le vent. C'est lourd, humide. Puis l'eau dans la gorge, c'est rentré par la bouche fermée le nez, il faut tousser, recracher, respirer. *Selva ! Selva, regarde-moi !* J'essaie. Je mets toutes mes forces à regarder, je n'ai pas à tenir mon corps, on le fait pour moi. *Tu t'agripes*, je crois que c'est ce qui est dit, je ferme les yeux et je serre, les bras, je me concentre à donner l'ordre, aux bras, aux épaules, au dos, les mains, je ne les sens plus. Ça appuie. Les vents. Des à-coups, j'agrippe plus fort, encore. On tombe, ou c'est voulu et d'un élan on se couche on s'aplatit. Je reconnais l'eau, de la vague, le son de l'eau contre la pierre, contre le corps, j'entends, ça frappe ailleurs que sur le mien. On glisse, on court, on s'arrête appuyées, contre, de la pierre, lissée, taillée, courbée. La vague claque contre la pierre qui tremble les embruns deviennent légers, on repart. J'entends le souffle saccadé qui court contre le vent, j'entends le souffle qui crie à mon oreille, des efforts, plus grands encore, j'entends le souffle qui se tarit, le vent aussi, l'eau, les vagues, je sens les bras plus là, je ne sens plus les bras, mais ça tourne, autour, trop fort, ça tourne et ça tombe à l'intérieur, j'entends hurler les vents, le souffle, la voix, loin, je crie aussi, je crie dedans, et ça tourne, dedans ça tourne et je tombe, je veux me raccrocher, faire tenir mes bras, agripper, je peux pas.

Ça sent le bouillon, je tire les draps, me tourne vers l'odeur, Oxane est là. Je reste dans ses yeux un temps, qu'ils retrouvent leur éclat, que du nuage brumeux au fond de mes yeux, ils retrouvent leur bleu fumée. Elle tient dans ses mains une tasse pleine, qu'elle boit, elle se penche, en remplit une deuxième. Je me redresse sur le lit, attrape la tasse qu'elle me tend. C'est chaud entre les mains, sur la peau des mains, dans les muscles et contre les os. C'est chaud aussi sur la langue, dans l'œsophage, l'estomac. J'appuie la tasse entre mes seins, je porte mon chandail de cachemire, la tasse en réchauffe les mailles, ma peau, mes os, mes poumons dessous, mon cœur plus profond. Oxane prend la corbeille à pain avec le tissu dessus, elle l'ouvre, ça sent maintenant la farine cuite, les graines torréfiées. Elle attrape un pain grillé, y étale du beurre. *Mange*, elle dit, *prends des forces, repose-toi*. Elle a

les yeux qui tirent, ils sont rouges un peu, alors je mange et on ne parle pas. Oxane me regarde prendre le pain et croquer, tant pis pour les miettes sur le lit. *Comment ça va*, elle demande après un temps, *bien. T'as pas froid ?* Je fais non de la tête, parce que les draps sont chauds, je sens la bouillotte dans le lit. Elle précise *il y a du pain dans le panier, l'eau dans la bouilloire est encore chaude si tu veux, il y a une cuillère à côté du bouillon séché, ça va aller ?* Elle veut me laisser, pour me reposer. Je dis *oui*. Je dis *à tout à l'heure* et je retourne sous les draps. *Je suis dans le bureau s'il y a quoi que ce soit, je laisse les deux portes ouvertes, tu n'hésites pas.* Je la regarde droit, je souris, *merci*.

Sous les paupières il y a la mer, l'eau, le vent, l'océan, les oiseaux et le soleil menteur. Il y a la forêt sans ciel, les sapins sans fin, la clairière. Les racines tremblantes, le geai farceur, les pierres lavées sculptées, les remous. Je serre les poings, froisse les draps, m'accroche aux draps et disparaïs.

Il est quelle heure ? Je sors du lit, j'ai la sensation d'avoir dormi une vie, malgré le vent que j'entends, malgré les vagues sur les rochers. Dans les gestes face à l'armoire, je me souviens, ça revient précis grâce aux vents dans les pierres de la maison, j'aurais préféré oublier, j'ai la chronologie de tous les événements, je ne peux pas faire autrement que regarder ce qu'il s'est passé dans le soleil, les eaux et les vents. Je tombe dans le lit, cache dans le pull de laine mon visage trop chaud, trop rouge, trop pincé, je n'ose plus revenir au plancher. Oxane. Il y a l'élan de la prendre dans mes bras, de serrer avec tout ce que j'ai, l'aimer, me glisser contre son épaule me perdre dans ses cheveux noirs, l'aimer et l'embrasser, la remercier. Sans jamais la regarder dans les yeux. Je ne pourrais plus, la regarder dans ses yeux givrés, me tenir droite dans son regard, y entrer et m'y lover, je ne pourrais plus — j'ai encore besoin de la tendresse de ses yeux bleus.

Je descends les escaliers bousculée, *Selva ?* J'entends un couteau déposer sur une planche, ça sent un mélange que je n'arrive pas à identifier. *Comment ça va, t'as bien dormi ?*, elle sourit, je lui demande depuis combien de temps je suis au lit, *bien six heures*, sur l'horloge il est indiqué le milieu de la nuit. Elle me prend dans ses bras, sa peau est salée, je trouve son épaule pour m'y poser. *Je suis désolée*. Mes mots s'accrochent à ses cheveux noirs à demi tenus, ses longs cheveux noirs qui glissent jusqu'à son ventre, jusqu'au mien.

Elle me prend le visage de ses deux mains, j'ai ses yeux à rien des miens que je tiens fermés, forts, *Selva, Selva regarde-moi*, je peux pas, je peux pas *Selva regarde-moi*, arrête je peux pas, sous mes paupières elles sont déjà là, elles les soulèvent, tombent sur le sol carrelé. *Selva je t'aime*, elle baisse sa tête, ses lèvres font le chemin vers les miennes, elles viennent relever mon visage. On reste un temps nos têtes l'une contre l'autre, les larmes continuent de tomber je ne peux pas la regarder, c'est elle qui brise le silence avec sa voix de joie. *Prépare de quoi avoir encore plus chaud, sors tout ce qu'on a, retrouve-moi aux bas des escaliers, je veux tout : laines, couvertures, bonnets, écharpes, coussins, duvets, tout ce que tu trouves*. Je ne comprends pas où elle va. Elle a couvert sa planche à découper d'un linge à main. Je vois le four allumé, je n'arrive pas à discerner ce qui y cuit. Il y a le panier prêt à accueillir les plats. *Va ! Zou ! Je veux plus te voir ici*. Je sèche une joue, elle embrasse l'autre et ferme la porte de la cuisine.

On va où ? On a enfilé nos grosses vestes, nos bonnets, nos gants, nos chaussures chaudes. *Je te dis pas*. Ne pas sortir, surtout pas de nuit — les vents sont toujours là, moins forts peut-être, parce que depuis mon réveil aucune vague n'est montée sur le toit. Elle attrape une écharpe, la passe sur mes yeux la noue, *Oxane tu fais quoi ? Tu me fais confiance ?*, elle fait claquer un baiser. Ouvre la porte, la vague de froid entre dans la maison, j'en frissonne. Elle monte mon capuchon, tout est noir, me soulève, je suis sur son dos, ses bras me retiennent, je presse mes cuisses contre sa taille. On descend les deux marches, je m'agrippe à son cou, cette fois on ne court pas, ne tombe pas, le vent est plus léger, il nous laisse passer.

Elle a tout installé, au sommet du phare elle a étendu le grand duvet que l'on n'utilise pas, elle a tiré une nappe par-dessus, placé quelques coussins, les bouillottes se devinent entre la nappe et le duvet, elle a posé les plats sur des réchauds bougies, par-dessus les plats a laissé l'alu et les couvercles, elle a sorti les assiettes et les couverts, tout est déjà prêt. *Assieds-toi*. J'attrape une couverture, l'étends, quitte Oxane des yeux un temps. *Il neige !*, c'est sorti comme un cri. Dehors ça a changé de couleur, tout est recouvert, le bas des vitres, le rocher au complet, le toit de la maison derrière nous. À la lumière tournoyante du phare, les flocons apparaissent, dans le faisceau et le vent plus doux, dans ses rafales les flocons s'élèvent, il en devient vivant

tout à coup. Oxane se glisse sous la couverture dépliée, vient se lover dans mes bras, il faut goûter l'accalmie, en profiter, la tempête n'est pas terminée.

Sarah Marie Benninghoff, 24 ans, Suisse

Les passions de Sarah Marie sont liées à la création : l'écriture, la danse, la scénographie. Diplômée de l'Institut littéraire suisse, elle participe actuellement à un programme intensif de danse contemporaine à Montréal. Elle aime se ressourcer dans la nature et le sport. Ses autrices favorites sont Maylis de Kerangal, Anne Sophie Subilia et Anne Godard.

Le Dernier voyant
Thomas Betou

Feuillet 1

17 jours que je n'ai pas senti le vent souffler dans mes cheveux en ce mardi 5 juin, au cours duquel j'ai vu mes veines se teinter de bleu et l'eau devenir opaque. Ici les repas sont froids, l'air limité, et les interactions aussi austères que dans un monastère. Nous avons embarqué le 20 mai à l'aube pour cette mission en Atlantique. Les missions m'ont toujours échappé. Moi c'est pour la mécanique que je suis là et qu'on a, en théorie, besoin de moi. Je travaille depuis cinq ans dans des sous-marins alors que je n'aime pas ça, rester enfermé des mois durant au cœur d'un monstre de métal bourré de technologies et de diodes lumineuses. Je ne sais même pas concrètement ce que font les autres de leur journée, mais je les observe. Par l'entrebâillement de la porte du conseil des hauts gradés, je les avais vus pointer des symboles sur des cartes marines. Ils prévoient des stratégies militaires super compliquées mais jamais je ne les vois regarder par le hublot. Je ne parle pas de s'extasier devant deux ou trois dorades qu'on devine dans l'obscurité, mais tout de même, c'est assez dingue de rester sous l'eau tout ce temps sans observer autour de soi une vie si spectaculaire. Moi, je ne passe pas mes soirées à examiner les dorades non plus une fois que j'ai terminé ma journée ; c'est l'eau que j'observe parce que je passe le plus clair de mon temps à me demander qui peut bien me regarder par le hublot.

Mais l'eau ici ça n'est pas les vagues, les gouttes, la sensation de mouillé, le plissement des doigts ou la couleur bleu azur de la Méditerranée. L'eau c'est le monde, c'est le fond de tout ici, c'est l'arrière-plan, c'est tout et pourtant on l'oublie parfois des journées entières. Derrière les poissons qu'on distingue mal, c'est ça l'eau. C'est tout autour de moi et en même temps ça n'est jamais en contact avec moi. On est entourés d'eau mais on boit de l'eau en bouteille dégueulasse. Surtout, ce que j'adore, c'est les nuances de bleu, de gris et d'argent qui défilent devant mes yeux quand je regarde par le hublot au moment des manœuvres. L'eau c'est l'horizon qui n'est plus plat, c'est le sel qui s'est perdu en mer, c'est les algues que j' imagine caresser le métal. L'eau ne coule pas ici, elle ne mouille pas, elle ne stagne même pas, c'est un monde en mouvement tout en restant immobile sur la Terre. La planète bleue alors qu'on la regarde si peu.

À l'intérieur du sous-marin c'est presque toujours pareil, c'est comme le mobilier d'un garage mais agencé par des militaires quoi. Alors c'est un peu bizarre, tout est froid et métallique, à la fois interdit et indispensable. Faut pas toucher les bonbonnes jaunes mais en même temps moi je pense que si y'a un accident je vais peut-être pas me dire que y'a écrit que c'est interdit de les toucher et alors m'abstenir. Non, si y'a un accident moi je saute dessus quitte à me faire gronder. Pourquoi est-ce qu'on interdit des choses qu'on est censés utiliser ? Comme si transgresser faisait partie de la bonne utilisation et de la raison d'être de l'objet. Pareil, les couvertures sont rangées dans un grand placard verrouillé comme si quelqu'un allait te voler une couverture dans un foutu sous-marin et que pendant trois mois tu n'allais pas pouvoir mettre la main dessus, dans ces quelques mètres carrés. Ça me tue et en même temps j'aime bien cette organisation austère pleine d'absurdité. D'ailleurs, ce qui n'est pas interdit, mais respecté tout autant, voire plus qu'un interdit, c'est le silence de mépris qui règne entre les militaires qui font leurs stratégies à la romaine, et moi, le petit mécano. Je suis le seul mécanicien de formation ici et je me charge de tout le secteur, même s'ils repassent tous derrière moi, et qu'en fait, ils n'ont pas vraiment besoin de moi. Je vérifie tous les jours les taux de pression, les trappes d'urgence, le nombre de combinaisons, et même le nombre de bonbonnes jaunes interdites. De toute évidence je ne suis pas né en me disant que bidouiller des tuyaux deux cent quarante mètres sous le niveau de la mer c'était mon rêve, le sens de ma venue sur terre. Mais je suis content de faire ça ici plutôt que dans un garage ou dans la cuisine de la voisine. Dans plusieurs années je rejoindrai peut-être la marine pour devenir un technicien militaire reconnu comme ceux qui repassent après moi, et qui dirigent la trajectoire de navigation, la profondeur, la pression, le périscope et tout ça. Bientôt je ne pourrai plus me présenter comme ça, comme une fleur, et embarquer avec la marine nationale. D'ailleurs, tout va devenir de plus en plus sophistiqué, électronique, et ça sera que des militaires avec de super C.V. qui pourront s'occuper de tout ça. Pour l'instant eux ils font leurs trucs dans leurs salles privées et dans les couloirs ils te regardent mal. Enfin, c'est pas qu'ils te regardent mal mais ils te regardent d'un air si neutre que tu pourrais être une bonbonne jaune interdite qui traîne sur le côté. Tu fais

partie du décor organisé, on ne s'occupe pas de toi, tu ne t'occupes pas d'eux.

Le soir, les militaires, à la fois ceux avec des grandes broderies sur les uniformes, et ceux qui ont l'attirail de technicien, ils crient tous ensemble après le repas et ils parlent de trucs de militaires. Moi, je pars avant que ça gueule parce que ça me casse les pieds et surtout que deux cent quarante mètres sous l'eau j'ai pas envie d'entendre parler de mission nucléaire... Ils jouent souvent aux cartes une bonne partie de la soirée. Au début ils me forçaient un peu à les rejoindre alors je les accompagnais mais je n'ai jamais réussi à me concentrer sur le jeu. Comment pourrais-je me concentrer pour jouer une belote alors que l'on coule à une profondeur telle que personne ne pourrait nous secourir ? En plus, on fait tout pour passer incognito sous l'eau, comme s'il y avait vraiment autant de sous-marins d'autres pays sous l'eau et qu'ils allaient nous tirer dessus. Alors y'a plein d'ingénieurs qui travaillent à rendre le navire de moins en moins bruyant et voyant... Mais de toute façon, à cette profondeur, et dans toute la surface de l'océan, comment pourrait-on rencontrer un autre sous-marin ? Moi je n'y comprends rien et ça m'arrange bien parfois, alors je laisse ça aux vrais marins et je me contente de visser mes boulons et ça me va très bien. Mais cette fois-ci c'était différent.

Feuillet 2

Alors oui, ça fait deux bonnes semaines que je n'ai pas senti le vent souffler dans mes cheveux comme avant, des après-midis entiers au bord de l'eau ou par la fenêtre de la voiture en fermant les yeux. Ici c'est très statique, et surtout très lent. J'ai l'impression qu'on met des plombes à parcourir de petites distances. Cela dit moi je ne regarde pas leurs cartes donc je n'en sais rien. Si ça se trouve ça fait deux semaines qu'on tourne en rond et qu'ils font tous semblant de savoir se servir de leurs cartes avec des arcs de cercle partout et des reliefs en carton. L'autre jour, c'était un jeudi je crois – quelle logique des jours de la semaine sans voir le soleil ? – et nous étions tous plutôt fatigués. J'étais en train de réparer un accroc sur une paroi importante quand je me suis senti, ou plutôt vu, baigné d'une lumière d'or. Mes mains étaient soudainement illuminées d'une lueur qui les rendait douces et

dénuées de leurs habituelles crevasses et de leur corne. En fonction des ombres cet éclat découpait dans la pièce des formes géométriques. J'ai levé les yeux et j'ai cherché du regard le hublot le plus proche. Il n'y a pas quinze hublots dans le sous-marin alors dès que j'ai levé les yeux jusqu'à lui j'ai arrêté de respirer un moment. Ébloui, émerveillé, inquiet et excité, des larmes me sont montées aux yeux avant que je ne comprenne de quoi il s'agissait. Ce phénomène incompréhensible baignait mon cœur d'une chaleur que je n'avais pas connue depuis de longs jours. Je me suis empressé de sortir de cette pièce principale et j'ai couru dans le couloir – alors que c'est formellement interdit par le grand amiral –, et j'ai ouvert avec précipitation des portes au hasard bien qu'elles soient difficiles à ouvrir. Les quelques pièces également dotées d'un petit hublot étaient elles aussi baignées de cette clarté irréelle, et chaque nouveau hublot que je voyais me montrait l'accroissement de cette lumière bénie. En ouvrant une porte au hasard j'ai dérangé la bande de capitaines en uniforme qui discutaient entre eux autour d'une carte. J'ai pointé le hublot de la pièce avec la frénésie d'un enfant qui découvre la mer. Ils se sont retournés, ont observé le hublot quelques instants, se sont à nouveau retournés vers moi et... n'ont rien dit.

« Regardez ! Cette lumière, c'est fantastique ! Comment ça se fait ? », m'exclamai-je en une seule respiration. Dans ma totale incompréhension ils se sont tous remis au travail, à moitié agacés et à moitié déjà replongés dans leur tâche. Ils recommençaient à pointer des trucs sur les cartes, à parler de tactiques défensives et offensives... J'ai cherché le regard de chaque homme de la pièce avec perplexité et impuissance. Personne ne répondit à mon regard sauf un marin blond à la paupière tremblante qui daigna m'adresser un sourire gêné de politesse qui acheva d'anéantir mon excitation et qui acheva aussi, de m'humilier. J'ai tourné les talons pendant qu'ils refermaient la porte et j'ai parcouru le couloir dans le sens inverse. Moins d'une minute plus tard le faisceau lumineux avait disparu, et avec, mon émerveillement. Nous avons retrouvé le bleu-noir marin habituel de l'Atlantique. Je le fixai avec consternation. L'avaient-ils vu ? L'avais-je vu ou avais-je fantasmé ? Je n'ai plus adressé la parole aux autres membres de l'équipage cet après-midi, terré dans la honte. Le soir, je les ai rejoints pour dîner et suis allé voir celui qui m'avait souri. J'étais énervé par sa réaction, mes nerfs n'avaient pas cessé

de se tendre depuis, et en même temps je me demandais pourquoi il ne m'avait pas ignoré comme les autres.

« Tu m'as cru fou tout à l'heure ? Tu t'es dit, l'oxygène lui manque à celui-là, il voit des trucs... Pas de réponse. Ou est-ce que tu étais juste habitué à voir ça et tu pensais qu'en parler n'était pas... continuai-je avant qu'il ne m'interrompe.

– Pourquoi tu es ici déjà toi ? Tu es un nouveau mousse ?

– Je m'occupe juste d'un peu de mécanique mais c'est plutôt de l'entretien. Et alors, toi tu avais déjà vu ça tout à l'heure ?

– Si tu veux, je peux te montrer une chose demain soir, à l'arrière, après le repas. Tu vas apprécier. »

Je ne comprenais pas pourquoi il évitait mes questions et me proposait ça en même temps, mais je n'ai pas insisté parce que je me suis dit que ça allait sûrement avoir un rapport avec ma question, et que ça allait peut-être même en être la réponse. J'ai acquiescé et l'ai attendu sur le lieu du rendez-vous le lendemain au soir. Les diodes étaient rouges et mes mains moites.

Feuillet 3

L'arrière a la plus belle vue, si l'on peut dire, sur l'extérieur, avec sûrement le poste principal de navigation que je ne connais pas. J'ai essayé de distinguer des poissons nager, les algues bouger, éclairés par la faible lumière que produisait le vaisseau. Je l'ai entendu arriver au son des rangers que nous portons tous ici, qui frappaient le sol métallique avec un crissement caractéristique. On a regardé l'eau par le grand hublot pendant un petit moment avant que je ne lui dise :

« Alors, tu voulais me montrer quelque chose ?

– Tu ne vois pas ? C'est devant toi pourtant. »

Après avoir jeté à nouveau un regard sur le hublot glacé, et constaté les mêmes formes mouvantes et la même eau, je me suis retourné vers lui d'un air interloqué. J'avais devant moi le vide absolu et je ne comprenais pas. Il restait immobile.

– Mais il n'y a rien de particulier, lui répondis-je. »

Il n'y avait rien du tout même. J'ai regardé autour du hublot, dans le doute, et même au plafond. Il m'a souri de l'exacte même manière que la veille après que j'ai débarqué pendant leur réunion. Ce jour où j'avais vu de mes yeux cette lumière fascinante, inconnue, méconnaissable, et si parfaite. Ce jour-là, je sais que cette lumière n'était pas un rayon de soleil qui aurait transpercé 200 mètres de profondeur ou même le phare d'un autre appareil, ça n'était pas matériel.

Est-ce qu'il se moquait de moi ? Il s'apprêtait à partir quand, saisi d'une si forte incompréhension, je l'ai saisi par le col et suspendu à quelques centimètres du sol. J'avais l'impression d'être humilié, encore une fois. Soit d'être incompris, soit d'être compris mais ignoré et même moqué.

« Tu te fous de moi c'est ça ? Tu me prends pour un fou ? Parce que moi je ne connais pas toutes vos technologies compliquées ? Parce que je ne sais pas conduire un sous-marin de plusieurs dizaines de tonnes dans le fond de l'Atlantique ? »

J'avais son visage à quelques centimètres du mien et je lui avais sûrement postillonné dessus en criant. Je tremblais si fort. Ma paupière battait au milieu de mon visage immobile, rouge sang. J'ai eu envie de lui casser la gueule pour tout ça, j'ai eu envie de lui casser la gueule parce que tout ça n'avait pas le moindre foutu sens et que j'avais les nerfs en feu. Personne ne me parlait jamais, et quand on s'adresse enfin à moi c'est pour me faire un pied-de-nez ? Personne ne me parlait jamais oui, personne ne me comprenait, ni ne m'accordait sa sympathie ou sa considération. J'ai senti que mon poing qui tenait le col de son uniforme se resserrait au son de sa respiration haletante, et au lieu de le menacer ou de l'intimider, j'ai ressenti comme le vent souffler dans mes cheveux, à la surface, le sentiment du monde d'avant, de la terre ferme. C'était mon premier contact humain depuis notre plongée. Ce sentiment de liberté, de connu, a traversé mon esprit et alors j'ai quitté la colère pour la nostalgie. Il a retiré mon poing avec force et il est rentré dans la zone réservée aux militaires au son régulier de ses pas grinçants.

Restait sur mes doigts la sueur d'un homme, la marque indélébile de sa présence deux cent quarante mètres sous l'eau. Ma main encore émue de sa

contraction, au contact des perles de sueur revêtait un éclat authentique. J'avais trouvé un homme dans ce monde si hostile à la vie humaine.

Feuillet 4

Le lendemain, j'ai regretté mon accès de colère de la veille, mais je n'ai pas osé aller m'excuser auprès du marin. J'avais toutefois décidé de me changer les idées alors je ne me suis pas réfugié toute la journée dans mon dortoir isolé, comme à mon habitude les jours de repos, et je suis allé dans la salle commune. Jour de repos... dans un sous-marin on se demande comment être « en repos » sous toute cette flotte et sans moyen de respirer de l'air, du vrai.

Une fois là-bas, j'ai essayé de sourire aux autres et de donner l'impression de quelqu'un d'avenant. Je ne pense pas qu'ils se souvenaient de la fois où j'avais débarqué, les yeux écarquillés, dans leur bureau, alors je me suis dit qu'il était encore temps de repartir sur de bonnes bases. Quitte à passer trois mois avec eux, autant échanger un peu...

Je n'ai pas osé venir à eux et eux n'ont pas osé... enfin daigné, venir à moi... Ils sont restés entre eux comme à leur habitude. Pour me divertir j'avais pris un magazine de jardinage que j'avais acheté à la gare bien que je ne jardine ni ne lise. Me divertir un moment en repensant à cette bonne vieille terre me ferait sans doute le plus grand bien. À la page 7, le monsieur disait que faire des boutures ce n'était pas si compliqué, et que finalement on a beau dire tout ce qu'on veut, c'est surtout une affaire de bonne terre et de bonne saison. Alors oui, maintenant je sais quand planter mes boutures d'olivier ou de bégonia mais ça me faisait une belle jambe sous toute cette flotte. J'ai regardé les photographies qui montraient de très beaux arbres et j'ai repensé à la fois où, avec Camille, on s'était embrassés sous le saule pleureur. C'était mon premier baiser et c'était déjà avec Camille. C'était bon, cet air, ce parfum des plantes, ce chant des oiseaux. Si j'avais su que j'allais me retrouver des années plus tard à je ne sais combien de kilomètres de Camille, en plein Atlantique à lire des trucs de botanique au milieu de néons blancs... Bref, je m'ennuyais alors je suis allé faire un tour dans un lieu sûrement interdit à cette heure : les cuisines.

Les cuisines étaient assez grandes car elles doivent servir à nourrir jusqu'à une soixantaine d'hommes. Tout était bien rangé, étiqueté et scellé. À cette heure, personne n'y passait, ça sentait la vaisselle propre et le métal mouillé. J'ai un peu fouillé et j'ai ouvert quelques petits bocaux d'épices. J'ai senti le cumin et les herbes de Provence. Je me suis demandé pourquoi ils avaient ça alors qu'ils nous servaient des plats fades, sans goût et sans assaisonnement. Moi j'ai pas eu le droit de ramener mon après-rasage parce que ça prenait trop de place ou je sais pas quoi, mais eux ils ramènent leur cumin sans l'utiliser. Alors je me suis dit que peut-être que c'était comme les bonbonnes jaunes d'urgence que je dois compter tous les jours, qui sont interdites mais indispensables, et qu'en fait ici, y'avait du cumin et peut-être même de la coriandre, mais qu'en fait c'était de la coriandre interdite.

Coriandre, sur tes échasses touffues de froufrous garnis, tu es si fine et si délicate. Enracinée si peu profondément dans la terre, tu es tout de même fille des gravats terreux depuis lesquels tu t'élèves en duchesse acrobate. Quand je pense à toi, je ne sens pas ton parfum mais le limon de mon pays qui s'accroche à mes bottes. Je pense à la terre, à ma terre perdue. Je ne veux plus de l'eau, je ne veux plus de cette cabine d'acier qui absorbe les sons de ma vie. J'étouffe en respirant et je voudrais pleurer.

J'ai fermé les yeux et j'ai essayé de m'imaginer dans un champ ensoleillé, apaisé, mais je n'ai rien vu. J'ai reposé ce que j'avais sorti et suis reparti dans mon dortoir, résigné.

Feuillet 5

Un après-midi, on a tous été appelés à venir dans la salle commune qu'on utilise d'habitude pour se reposer. J'ai rangé tous mes outils même si j'étais en plein milieu de mon travail, parce que si tu ne ranges pas bien tes affaires alors là tu peux plier bagage, tu vas te faire rayer de la carte, ça porte atteinte à la navigation et à la bonne circulation de l'équipage vers les issues de secours ou je ne sais plus trop.

Je les ai rejoints là où l'amiral voulait s'exprimer et on était tous debout autour de lui, collés, en attendant que monsieur nous raconte sa France. Ils avaient tous leurs bras croisés alors j'ai fait pareil avec mes bras minuscules,

déjà pour me donner un air plus sérieux, et ensuite parce que j'avais envie de me fondre dans la masse des militaires et pas encore une fois me faire remarquer. Il a commencé à tout rappeler, pourquoi on était là, pourquoi c'était très important, et pourquoi il ne fallait pas perdre de vue nos objectifs... Je n'ai pas trop écouté parce que j'y comprenais rien et que, si ça se trouve il avait appelé que les militaires à venir écouter son discours présidentiel, et moi j'étais quand même venu mais j'étais pas censé être là... Dans le doute j'ai fait le discret, j'ai fait celui qui écoute d'un air grave en fixant le sol en essayant de ne pas trop vaciller. Parfois ils acquiesçaient alors je faisais pareil, avec un léger décalage que j'espérais discret. Je ne sais pas s'il avait préparé son petit discours à l'avance parce que moi, j'ai trouvé ça vachement bien construit, donc s'il a improvisé tout ça alors chapeau l'artiste. Il mettait des pauses où il fallait et il essayait de tous nous regarder dans les yeux un à un pour bien capter son audience comme il faut faire. Sauf que moi je regardais par terre avec mon faux air de marin professionnel. J'ai senti ses yeux posés sur moi un long moment, alors j'ai levé la tête comme un enfant qu'on gronde. Il a continué son *speech* et ils avaient tous l'air transportés de terre. Du haut de leurs uniformes ternes je les trouvais tous ridicules dans cette mise en scène. Son discours n'avait pas, dans son contenu, spécialement résonné dans ma tête, mais il avait l'air de savoir de quoi il parlait donc j'étais quand même content de voir que leur mission avançait. On a tous applaudi mais pas trop fort parce qu'on ne sait jamais, c'était peut-être aussi interdit comme les bonbonnes jaunes ou la coriandre, et on est tous sortis pour reprendre notre travail. J'ai cherché le marin que je connaissais, que j'avais failli tabasser mais que j'avais pardonné, et je lui ai demandé ce qu'il fallait que je comprenne de tout ça. Il a ri, alors j'ai ri aussi et on est passés vers les cuisines pour prendre un café en guise de pause.

« Tu travailles toujours dans des sous-marins ou parfois sur des bateaux ?, lui ai-je demandé pour débiter une conversation.

– J'ai toujours été dans la marine nationale mais j'ai commencé par les bateaux et ensuite j'ai pu rejoindre les submersibles. D'abord les sous-marins civils pour comprendre comment se passe la vie sous l'eau, avant de débiter une vraie mission militaire.

– C'était quoi ta première mission, alors ?

– C’était dans la mer du Nord. Juste un mois d’observation, j’ai tout de suite adoré travailler dans un sous-marin. J’ai senti que j’étais fait pour travailler ici, pas sur terre. La sensation d’immersion et de calme c’était plaisant, mais moi c’est surtout pour les missions que je suis là. Pour protéger notre pays par les eaux, c’est là que tout se joue sans que l’on s’en doute. Et toi, comment tu t’es retrouvé là ? Il paraît que tu connaîtrais l’amiral, c’est vrai ?

– Non, la vérité c’est que mon oncle était de la Marine, au début dans les sous-marins comme toi, et il a ensuite travaillé dans les bureaux et comme je cherchais du boulot il m’a proposé... enfin il ne m’a pas vraiment demandé mon avis et il a fait en sorte de m’intégrer à un équipage pour leur donner un coup de pouce... Mais l’amiral je ne le connais pas et de toute façon il me terrifie pour être honnête. »

On a ri et on a continué à discuter un moment avant de reprendre nos postes respectifs parce qu’ici tout le monde te regarde mal et va cafter aux supérieurs si tu ne trimes pas chaque minute de ta journée.

Feuillet 6

Dans un sous-marin il n’y a pas de femme. On est entre hommes du début à la fin de l’immersion. Très vite, cette absence féminine pèse sur la plupart des marins qui n’y sont pas encore habitués ou qui ne s’y sont jamais habitués. Ils sont pris de nostalgie, de désir, ou de jalousie pour leur femme restée à terre.

L’autre soir deux hommes se sont battus. Je n’ai pas tellement compris à quel sujet mais je crois qu’il y avait une histoire de femme derrière tout ça. Moi je les ai regardés parce que tout le monde les regardait et que ça faisait office de divertissement pour la semaine. Se battre dans un sous-marin n’est pas la meilleure idée qui soit parce que déjà tu te cognes toi-même partout, au plafond, aux tuyaux, aux bonbonnes jaunes... Et ensuite parce que tu vas te faire réprimander par un militaire. Tu as beau être militaire toi aussi, je ne m’y risquerais pas.

Je les voyais quitter leur allure de militaire austère pour devenir de vrais chiens enragés. Leurs yeux prenaient enfin une vitalité que je ne leur

connaissais pas encore. Ils étaient humains parce qu'ils ressemblaient à des chiens. Ça criait, ça se poussait, et ceux qui ont essayé de les séparer faisaient plus de bruit et plus de désordre qu'eux... Je suis resté immobile, à ma place, et j'ai essayé, sans le moindre effort à fournir à vrai dire, de ne pas me laisser contaminer par cette agitation.

L'amiral est arrivé et tout le monde s'est tu. Il leur a dit que dès qu'ils rejoindraient la terre ils seraient évidemment destitués de leurs fonctions. L'amiral il ne rigole pas avec le règlement et les bagarres c'est sa bête noire. Je pense qu'il a des vieux souvenirs de piraterie qui traînent dans un coin de sa tête et qu'il craint une mutinerie un jour. Moi j'avais tellement aimé ce retour à la vie normale que j'étais un peu déçu qu'il les ait interrompus. C'est bizarre, parce que les deux types vont rester encore quelques semaines là avec les autres alors qu'ils savent que quand ils sortiront d'ici ils n'auront plus jamais ce métier et que toute leur vie va sûrement s'effondrer avec. Plus jamais de bel écusson sur les épaules, plus jamais de béret penché façon corsaire, mais au moins ils auront pour toujours les pieds sur terre.

Feuillet 7

Dans le sac que j'ai emporté ici avec un nombre restreint d'effets personnels, j'ai glissé une photo de Camille et de mes enfants. Je la regarde et je pense au foulard que tu portais ce jour-là, aux lunettes que tu avais retirées pour la photo, et à la coupe de champagne qu'on a bu après. C'était à l'occasion du baptême de la petite dernière. Une famille qui paraît unie alors qu'un de ses membres passe la moitié de l'année à plusieurs centaines de mètres sous les autres. Tu dois tellement souffrir de mon absence comme moi je souffre de la tienne. Je me demande comment tu te sentiras ici, sous ces incompressibles deux cent quarante mètres d'eau remplis de tant d'êtres vivants dont on ne connaît même pas le nom.

Ce jour de baptême, je me souviens que tu avais parlé au curé avant la cérémonie parce que tu craignais que la petite ne s'étouffe avec l'eau bénite. J'ai été touché et amusé par ta sollicitude, ta tendresse et ton amour pour notre fille. Quand le curé l'a baptisée en lui versant cette eau glacée j'ai senti ta main serrer la mienne un peu plus fort, ta mâchoire contracter tous ses

muscles puissants, et je t'ai vu faire ce petit mouvement en avant comme si tu allais te lever en plein milieu du sacrement. Comme si tu allais te lever, bousculer tout le monde dans la rangée, courir au secours de ta fille, interrompre le curé, et pleurer les larmes qu'un parent verse tant quand il croit son enfant en danger. Une fois que c'était passé et que la petite allait bien tu avais quitté ce qui-vive pour la satisfaction et l'accomplissement.

Tu avais peur que la petite ne boit la tasse... et moi, quelques mois après, un début novembre, j'avais appris que je partais pour un mois au fond de l'océan Atlantique avec une quarantaine de militaires de la Marine nationale pour la première fois.

Est-ce que l'eau bénite qui ruisselait sur le front de notre fille serait la même eau qui m'entourerait et m'isolera le mois suivant m'étais-je instantanément demandé. Je n'ai toujours pas ma réponse tant de voyages après. L'eau est si opaque et étrangère à mes sens ici que je ne sais à quoi m'en tenir. Les poissons dont je ne connais pas le nom semblent m'offrir leur bienveillance mais je ne peux m'assurer de cela. Comment appréhender, comment penser, envisager, comprendre ces hectolitres d'eau au-dessus de mon front ? Comment réussir à vivre, ou survivre ici, où l'humain ne peut vivre ? Cela dit, l'homme ne réussit pas vraiment mieux à vivre à la surface de la terre. L'homme ne boit pas la tasse là-bas, mais boit le fratricide, la violence et les larmes des siens. Je suis isolé ici mais j'y trouve bien quelque sérénité. Au milieu des coups sur terre, au milieu des missiles sous l'eau... c'est du pareil au même.

La première fois, j'étais terrorisé. Je venais parce que c'était une opportunité en or d'avoir un très bon salaire pour le mécanicien que je suis. J'avais dit à Camille que tout allait bien se passer mais je n'y croyais pas un mot. J'allais plonger dans un appareil de plusieurs tonnes au milieu de l'Atlantique ? On allait volontairement se noyer. On dit que le Titanic est appelé « l'insubmersible », mais ici la raison d'être du sous-marin c'est d'être submersible ! C'était affreux, je sentais mon corps perdre sa matérialité, se dissoudre, se désagréger quand nous descendions pour la première fois. Ce mouvement de verticalité que je ne connaissais pas encore était si lent à mes yeux, si inhabituel, et en même temps si maîtrisé pour l'équipage de

professionnels que j'accompagnais. Sujet à l'épilepsie, je savais que ça pouvait être risqué d'embarquer ici alors que je suis toujours susceptible de faire une crise, parce que je travaille toujours seul dans les sous-marins et que les autres n'allaient pas pouvoir m'aider dans l'immédiat. C'est pour ça que j'avais prévenu l'amiral mais qu'il m'avait répondu que ça n'était pas un problème, qu'ici on était militaire et qu'on en avait vu d'autres. Mais en fin de compte tout s'est bien passé et j'ai replongé un bon nombre d'autres fois sans cette appréhension. On s'est tous habitués à ce rythme : j'étais absent des mois entiers, puis présent des mois entiers. J'ai souvent fêté Noël avec ma famille alors tout le monde était content.

Feuillet 8

L'an dernier quand j'étais rentré d'un travail en sous-marin, j'avais été, comme à chaque fois, si heureux de retrouver la terre, ma famille, mon monde. L'eau, sous l'eau, on ne s'y fait pas, c'est petit, c'est assourdissant, c'est oppressant. Là, j'avais retrouvé tout ce qui me plaisait et j'en avais profité à fond jusqu'à mon prochain départ. J'avais marché des heures entières car mes jambes avaient passé des mois engourdies dans cette cage clignotante. J'avais retrouvé la joie de déjeuner avec ma famille, de rire, de parler, de manger de la vraie nourriture. Être ébloui par le soleil, être dérangé par le bruit des voisins, par le facteur à la porte ou le téléphone qui sonne.

Je reprenais aussi contact avec l'eau avec une grande angoisse. L'eau courante sortait du robinet, l'eau du bocal des poissons rouges stagnait, l'eau de la carafe aussi, l'eau des pâtes bouillait et l'eau du bain moussait. L'eau n'était plus là, collée aux parois, prête à nous engloutir dans le silence. L'eau n'était plus en bas, au-dessus, à ma droite, à ma gauche, derrière et devant moi. L'océan qui pèse de tout son poids contre les hublots, les parois du sous-marin. Je n'ai jamais réussi à dormir convenablement dans les sous-marins, j'ai l'impression que le poids du monde entier pèse contre moi, que tout est susceptible de vous faire exploser. Sur terre tout est plus calme. Au moins sur terre on peut contempler le ciel dont le bleu n'effraie pas autant. Le bleu du ciel est un bleu plein, bien plus facile à comprendre que toutes les nuances de bleu que contient l'océan. Sous l'eau tout se cantonne à des nuances de noir et de gris auxquels s'ajoute le bleu sûrement par assimilation à la surface

de l'eau, mais en fait, l'eau, sous l'eau, elle n'est jamais vraiment bleue. À force d'essayer de comprendre cet environnement sous-marin, moi je sature, et j'aimerais au moins passer un instant sous le ciel bleu qui me rassure tant.

Ma fille avait voulu me montrer comment ses poissons allaient depuis la dernière fois que je les avais vus, c'est-à-dire le jour de mon départ où je les lui avais offerts. Les poissons d'aquarium sans la moindre joie de vivre ne me fixaient pas quand elle m'a ramené le bocal. Les poissons semblaient indifférents à ce qui se passait hors de ce bocal. Les yeux vitreux, si ouverts pourtant, ne laissaient pas penser à un état d'étonnement mais bien à un profond désarroi. Elle m'en parla un long moment en s'adressant à eux de temps à autre. Je me suis demandé si, quand j'étais sous l'eau, je ressemblais à ces poissons mous. Je n'ai pas de réponse, mais je sais que quand je suis sous l'eau, moi aussi, je tourne dans mon bocal.

Je n'ai pas fait beaucoup de voyages en mer, enfin sous la mer, en comparaison avec les militaires de carrière qui m'emmènent. Eux ne les comptent même plus sur leurs mains. Je n'en ai pas fait autant et je n'ai pas vraiment réussi à m'y faire. À chaque fois je me dis que je vais trouver un moyen de me divertir lors des moments de repos, mais à chaque fois je reste inerte sur mon tout petit matelas, tordu parce que mes pieds dépassent. Une fois je me suis essayé aux cartes, une fois à discuter, une autre fois encore à dessiner... J'arrête très vite les initiatives que j'entreprends et je passe les trois quarts de la mission à retourner la situation dans tous les sens.

Cependant, l'autre matin j'ai entendu un militaire parler d'un vieux casier qui contiendrait des bouquins dont on peut se servir pour s'occuper, mais que personne n'utilise. Après l'échec cuisant de la revue de jardinage je me suis dit que j'allais partir à la recherche de ce trésor enfoui. Le militaire ne savait pas où se trouvait ce casier alors j'ai pris cette quête comme la mission qui m'occuperait toute la journée. Façon pirate je partais à l'abordage de mon propre vaisseau. Le choix d'emplacements possibles de ce casier était plutôt restreint car une grande partie des endroits sont interdits, bien sûr, réservés aux militaires, mais je ne pensais pas que le casier y était. J'ai balayé des yeux toutes les trappes, les poignées, les portes de placard qui coulissent

ou qui se plient, bref, j'ai tout scruté. Dans un coin j'ai réussi à trouver une poignée qui me résistait et j'ai tout de suite compris que les livres s'y trouvaient. Le sous-marin n'était pas très vieux mais le désintéressement de la littérature avait suffi à reproduire le travail d'un millénaire sur cette poignée de coffre au trésor. J'ai forcé si fort que la poignée métallique vert-bouteille m'est restée dans les mains. J'ai tout de suite saisi une clef qui traînait dans la poche extérieure de mon pantalon et j'ai réussi à ouvrir le mystérieux casier en l'espace d'une seconde. Mystérieux, il l'était, car on y trouvait cinq ou six ouvrages dans des éditions neuves ou totalement vétustes. Les reliures soit trop lâches soit trop rigides rendaient l'expérience de feuilletage une véritable épreuve. Aucune poussière et aucune humidité n'avaient toutefois endommagé les objets. Je ne connais rien aux livres, alors, comme les titres tout juste lisibles ne me disaient rien, j'ai choisi d'emporter celui qui avait la couverture rouge qui me rappelait celle des almanachs Vermot que j'avais chez moi. Je suis reparti avec la discrétion d'un sous-marin car, sous l'eau on n'est jamais trop prudent.

De retour dans ma cabine où je me cloîtrais comme à mon habitude, j'ai décidé de commencer ma lecture qui était pour moi une complète découverte, et je l'espérais, l'opportunité de permettre à mon esprit de s'échapper de cet endroit. J'ai lu avec difficulté les premières pages, je ne comprenais pas vraiment ce qui se passait. J'ai refermé la couverture rigide rouge, j'ai regardé toutes les barres métalliques laquées autour de moi, écouté le grincement habituel du vaisseau, et j'ai rouvert le livre. Décidé à ne plus penser à cet enfer j'ai poursuivi ma lecture avec une grande persévérance. Je peux le dire aujourd'hui, c'est la seule chose sur laquelle j'ai réussi à me concentrer ici, en dehors de mon travail. La solitude, que j'essayais pourtant de quitter le plus possible, me semblait ici d'un grand confort et d'un grand repos. L'expérience de lecture m'avait diverti quelques heures et quelques jours, mais j'ai vite repris le pli de mes mauvaises habitudes.

Résolu à ne plus m'essayer à des divertissements vains, j'étais tout à l'heure, immobile, face au hublot principal. J'observais ce sombre vide dans l'espoir d'y trouver quelque divertissement quand j'ai cru apercevoir deux yeux brillants dirigés vers moi. Oui, j'ai cru voir quelqu'un à travers ce hublot, j'ai cru sentir quelque chose, j'ai cru comprendre que c'était là. Alors, mes cheveux se sont dressés sur ma tête mais je n'ai pas pleuré. J'ai été envahi d'un sentiment de profonde communion. J'ai soudain senti que j'étais regardé et écouté. J'ai immédiatement repensé à cette lumière qui m'avait inondé l'autre fois avant de disparaître. Je tenais devant moi et autour de moi la chance d'être sauvé de cet enfer. Je me sentais m'élever ! Mais ce moment d'extase si prometteur n'a duré qu'un instant. L'instant suivant j'ai compris que cette image si puissante et si floue n'était que le reflet de mon propre visage que j'avais oublié. Là, j'ai pleuré, et j'ai trouvé ça insupportable. Sur la terre j'ai cette impression nécessaire et réconfortante d'être enveloppé dans les bras du soleil, je m'oublie car on ne m'oublie pas. Mais ici, au fond de l'abîme, je pourrais me noyer dans l'indifférence générale, dans les ténèbres des eaux troubles. Surtout, je me dis que je n'ai jamais revu cette lumière, je ne vois plus rien, tout est si obscur... Dégoûté, j'ai quitté la pièce et j'ai rejoint mon dortoir même si ça n'était pas l'heure. La panne des diodes lumineuses qui indiquent l'artificielle distinction du jour et de la nuit, que je devais réparer justement, a achevé de me rendre *fou*.

Alors j'ai pris ce papier, et voilà que j'ai commencé à écrire, tout en essayant de soigner mes mots. Je ne veux pas que tout ça sonne faux. Je ne me crois ni roi ni soldat. Je ne suis pas confronté à un danger extérieur ici, je suis justement trop isolé avec moi-même. C'est pourquoi je prends ce papier et je couche sur cette plaine blanche de papier humide le déroulement de ce séjour sous-marin. J'espère que les coraux apprécieront mes mots. Que mon encre ne se mélangerait pas dans l'eau trouble, ou plutôt que si, que mon papier se désagrégerait et avec lui mes lettres, qui iront se disperser dans cet insupportable infini. Je ferme les yeux en joignant mes mains... je vois le fond de mes paupières et j'attends quelque chose qui n'arrivera pas. Mes mots s'emmêlent, et ne signifient plus rien, comme mes plus profondes certitudes. La sueur coule sur mon front alors que je ne peux plus regarder par le hublot. La sueur coule aussi sur mon front quand je frappe les parois métalliques qui

ne résonnent plus. La sueur coule toujours sur mon front quand je sens mes larmes couler.

Je n'y arrive plus. Je suis horrifié. Je suis horrifié parce que j'ai compris que ça continuerait hors de l'eau, et c'est pour ça que j'ai fini par monter jusqu'à la trappe. J'ai passé un temps fou à démonter les écrous et les sécurités. Les mains moites et les yeux noirs, j'ai agi sans réfléchir. J'ai subi l'obscurité. Maintenant, le sang bat dans mes tempes comme un requiem qui n'est pas encore écrit. Je ne sentirai plus le vent souffler dans mes cheveux mais le sel marin caresser mes joues. Je pose ici ma plume car je ne peux plus écrire.

Thomas Betou, 22 ans, France

Thomas est étudiant à Lyon où il prépare l'agrégation de lettres modernes. Il travaille en ce moment sur un projet littéraire. Il se passionne pour la lecture, l'astronomie et le cinéma. Ses écrivains préférés sont Violette Leduc, Fiodor Dostoïevski, Stendhal, Boris Vian et Roger Martin du Gard.

Portrait d'Aude au soleil couchant
Margaux Blair

C'est une chaumière dans une clairière qui embaume l'air de juillet, entourée de dahlias, de pivoines, de marguerites, des teintes jaunes, rouges, fuchsia, fluorescentes dans le soleil de plein jour. Dans le jardin, un miroir au cadre orné de fioritures dorées reflète la lumière, un faisceau entre les chênes et les érables. Perchée sur un tabouret face au miroir, une femme peint, applique consciencieusement des petites touches de couleurs sur sa toile. Sa main parsemée de taches de vieillesse tremble un peu, mais ses mouvements ont la précision de l'habitude. Elle ajoute un point de lumière sur un iris, ajuste la largeur du nez, le même que celui de son reflet : elle peint son autoportrait. Concentrée, elle ne m'aperçoit pas.

Je suis debout, quelques mètres derrière elle, à l'orée du bois, sous le charme de cette apparition inopinée, survenue après des heures de marche dans la forêt. Tout ceci me paraît d'abord un mirage, mais les mouvements réguliers de l'artiste, l'odeur entêtante de son jardin, me convainquent que je ne rêve pas. Je reste donc bêtement debout à contempler la scène, sans oser l'interrompre.

Puis, la femme tourne subitement la tête, son regard alerte comme celui d'un chevreuil. Je me fige et nous nous observons un instant, deux apparitions dans la clairière. Elle cligne des yeux et demande enfin :

– Je ne vous imagine pas ?

– Pas plus que je ne vous imagine.

Ses épaules se détendent et elle sourit, faisant plisser ses joues ridées. Je m'avance. Elle descend avec peine de son tabouret :

– Tant mieux, j'allais prendre une collation et cela fait longtemps que je n'ai pas partagé un repas avec quelqu'un.

Je suis affamé. Je n'ai pas pensé à emporter un dîner en partant, ce matin. Je suis en autopilote, aujourd'hui. C'est plus facile.

Elle m'invite à la suivre dans la chaumière. En entrant, je suis frappé par des dizaines de regards ; les murs sont couverts de portraits presque identiques de la même femme, mon hôtesse. Quelques-uns la représentent avec davantage de cheveux blancs, de rides, mais ce sont bien les mêmes yeux foncés, les mêmes pommettes hautes, la même tache violacée sur la joue droite. On dirait une armée de clones, tous ces visages qui me toisent, accrochés partout autour de moi, mais il émane d'eux bonté plutôt que menace ; je suis intrigué, mais pas effrayé.

Elle s'affaire dans la petite cuisine, met de l'eau à chauffer, m'offre une tisane. Je n'en bois jamais, j'ai déjà essayé mais ça goûte toujours l'eau. Je ne sais pas pourquoi j'accepte. Cette femme a une voix douce, un peu rauque, qui met en confiance ; si elle me le demandait je lui raconterais mon enfance, mes secrets, mes peurs profondes.

Je ne connais pas encore son nom.

– Et vous faites quoi, monsieur, pour vous retrouver chez moi ?

– Je suis ornithologue. Je cherche des parulines, principalement.

Je me mords la langue pour ne pas ajouter que j'ai quitté ce matin un appartement qui n'est plus le mien, que Daphné m'a demandé platement de revenir demain chercher mes vêtements, mon ordinateur, la table basse, que je me suis rendu à la gare comme dans un rêve pour prendre le premier train vers le nord en espérant trouver vide le chalet de mon père, avec pour seuls bagages mes jumelles et mon téléphone cellulaire, lequel s'est promptement éteint, batterie vidée, une heure après mon départ. Mais elle n'a pas besoin d'apprendre cela tout de suite.

– Ornithologue, répète-t-elle en souriant, on n'en rencontre pas beaucoup par ici, étonnamment. Il y a pourtant bien des oiseaux.

– Je crois que c'est normal que vous ne rencontriez personne, vous êtes pas mal isolée.

– Raison de plus de venir voir les oiseaux. Ils ne sont pas dérangés. J’ai un cardinal qui me rend visite tous les matins, c’est lui qui me réveille la plupart du temps.

J’esquisse un sourire. Les parulines ne sont qu’une excuse, une raison avouable de se retrouver dans le bois, plus qu’un état de fugue post-séparation, mais elle semble tellement excitée, tellement encourageante, que je ne peux déjà plus revenir sur mes propos. Je ne peux pas me révéler un menteur avant même les présentations.

– Pardon madame, vous vous appelez comment ?

– Aude.

Simple, doux. Je lui donne mon nom. Nous ne sommes plus des étrangers. C’est maintenant que devient réel le risque de m’épancher auprès d’elle. Je ne suis pas ici pour parler, pourtant. Je viens oublier. Le sifflement de la bouilloire interrompt la conversation, l’eau est prête.

Aude s’empresse au comptoir, m’invite à m’asseoir à une petite table de bois clair, marqué de cernes de verres-entrecroisés. Elle me sert une tasse chaude qui sent la lavande et quelques sablés sur une assiette. Je me sens comme le Petit Chaperon rouge chez son aïeule. Ma fausse grand-mère s’assoit à son tour, et nous mangeons dans un silence confortable.

Je remarque maintenant qu’elle n’a pas, sur sa joue, la tache qu’on retrouve sur ses tableaux. C’est peut-être une question d’éclairage, ou une simple coquetterie. Je m’efforce de mâcher lentement mes biscuits, mon premier repas de la journée.

L’image de Daphné se présente à moi sans que je le veuille, ses cheveux bruns quand elle défait ses tresses, l’espace entre ses dents lorsqu’elle rit. Elle a gardé les lèvres serrées, ce matin, les bras croisés. Elle ne m’aime plus, dit-elle. Au moins cela veut dire qu’elle m’a aimé un certain temps, qu’elle ne mentait pas quand elle me le disait, au début. Je secoue la tête, bois ma tisane plus fade que ce que son odeur laissait anticiper. Un chant d’oiseau résonne, les modulations régulières d’une mésange. Aude pose une main sur la table, l’air sérieux.

– Bon. Vous cherchez des oiseaux, vous ne trouverez pas un meilleur endroit. Mon canapé est très confortable. Vous pouvez rester ici aussi longtemps que vous le souhaitez.

Je reste coi, puis cette confiance instinctive revient en une bouffée et j'accepte ce qui me paraît soudain une évidence. Bien sûr que je reste chez Aude. Elle sourit, satisfaite.

– Parfait. Je vous demande simplement d'enlever vos chaussures dans la maison. Je ne veux pas de boue sur mes tapis.

*

Nous tombons, Aude et moi, dans une routine naturelle. Elle passe la plus grande partie de ses journées à peindre, tandis que j'erre dans la forêt, jumelles au cou. Elle prend un tel intérêt à mes trouvailles d'ornithologue que je me sens obligé de donner suite à mon mensonge initial. Et puis, l'air frais des bois, le calme, l'isolement, favorisent l'oubli. Ici, je peux me concentrer sur la mousse sous mes pieds et sur le chatolement du geai bleu que j'entrevois dans un chêne.

Quelques jours après mon arrivée, Aude termine le portrait sur lequel elle travaillait. Elle le signe d'un trait de peinture violette et me confie le soin de le suspendre bien haut. Il rejoint la légion de tableaux quasi-identiques dans le salon. Je cherche encore l'intérêt de peindre toujours la même image. Quelque chose me retient de poser la question à Aude, une impression que c'est un sujet dont on ne parle pas, qui la piquerait. Je me contente de fixer le clou avec soin sous son œil approbateur.

Elle reste un instant à observer son travail, un peu plus intensément que nécessaire vu la similitude de ses œuvres. Elle se redresse ensuite, comme pour revenir sur terre, et elle tire d'une grande armoire une toile vierge.

– Le devoir appelle toujours, dit-elle en retournant à son poste dans le jardin.

Je hausse les épaules, saisis mes jumelles. J'ai ma mission aussi.

Les jours passent dans un cocon réconfortant, une suite de sittelles, d'étourneaux et de tisanes variées que je commence à aimer malgré leur goût de pot-pourri. Mon ancienne vie me semble de plus en plus loin, et je

commence à penser que je n'ai jamais existé qu'ici, dans cette chaumière hors du temps, et que nous resterons ainsi pour toujours, Aude et moi.

Un soir, alors que je relis mes notes près du feu, tentant de me rappeler si les œufs que j'ai aperçus, abrités au creux d'un bouleau, étaient plutôt ronds ou ovales, je m'avise soudain qu'il y a un moment déjà que j'ai entendu l'eau bouillir. Aude, qui est habituellement scrupuleuse dans le temps d'infusion des tisanes, est assise près de moi, plongée dans un recueil d'images impressionnistes. Je demande doucement :

– Aude, aviez-vous mis les sachets à infuser ?

Elle relève la tête avec une expression d'enfant coupable.

– Bon sang, cela doit faire vingt minutes ! Voyons, l'eau sera tiède.

Elle se lève et va retirer les sachets de l'eau devenue noire.

– C'est ce que je pensais, murmure-t-elle, imbuvable.

Je dépose mon cahier pendant qu'elle tente de sauver nos boissons, faisant bouillir à nouveau de l'eau pour diluer la tisane trop infusée, tout un processus scientifique dont je préfère ne pas me mêler, par peur de mal faire. Je me dirige plutôt vers la bibliothèque, quelques étagères étroites croulant sous des dizaines de livres d'art, des romans aux pages jaunies et des recueils de poésie aux couvertures cartonnées colorées. J'en choisis un au hasard, particulièrement poussiéreux, dont le titre m'est inconnu. J'espère tomber sur une perle, un coup de cœur de la jeunesse d'Aude dont nous pourrions discuter par la suite. Je feuillette le livre pour voir si le style me plaît, et quelque chose s'échappe d'entre les pages. Une photographie aux coins adoucis par l'usure : en tons de sépia, deux fillettes se tiennent par les épaules, souriant grand pour montrer leurs dents manquantes. Elles sont légèrement floues, comme si elles n'avaient pas pu se tenir immobiles assez longtemps pour la photo, pressées de retourner à leurs jeux. Elles sont semblables, à un détail près : une tache de naissance sur la joue droite, qu'une des deux n'a pas. Je referme doucement le livre, me tourne vers les murs, ce visage, tantôt jeune, tantôt âgé, qui m'observe, le visage qui n'est pas celui d'Aude.

De la cuisine, Aude lance :

– Tout n’est pas perdu, j’ai pu sauver la tisane !

– C’est bien, je réponds distraitemment, les yeux encore fixés sur un des portraits, sur sa joue.

– Je ne comprends pas comment j’ai pu l’oublier, ma lecture était plus absorbante que je pensais.

Je me retourne brusquement vers elle.

– Oublier qui ?

– La tisane, répond-elle, confuse.

– Ah oui, la tisane.

*

Pendant mon séjour chez Aude, je retrouve la quiétude ; les derniers temps avec Daphné, j’avais été crispé en permanence, craignant toujours un reproche ou de faire s’embraser un tison de dispute à la moindre occasion. Je remarque un jour, en épiait une tourterelle, que je n’ai plus mal à la mâchoire. C’est seulement là que je comprends que cela faisait des mois que je grinçais des dents, la nuit. La tourterelle tourne sa tête douce vers moi, comme si elle sentait la tranquillité qui m’emplit. Elle roucoule avant de s’envoler dans un battement d’ailes sourd, laissant derrière elle une longue plume beige que j’empoche pour la glisser dans un livre, et peut-être tenir compagnie aux deux petites filles de la photo.

Aude devient de plus en plus étourdie : elle égare ses pinceaux, oublie d’arroser les fleurs pendant plus d’une semaine, jure qu’elle a sur le bout de la langue le nom d’un artiste sans le retrouver. Un soir, à mon retour, elle me fixe pendant un instant, comme si j’étais un étranger. Mais il suffit d’un moment pour qu’elle sourit et me dise que le souper est presque prêt.

Et puis une nuit, un bruit me réveille, le grincement des lattes de bois du plancher. Aude est là, à quelques pas de moi, le regard effaré, comme cherchant quelque chose. Ensommeillé, je demande :

– Tout va bien ?

– Il faut un docteur pour Violette.

– Pour qui ?

– Violette va mal. Papa dit qu'elle n'a rien mais il faut un docteur, elle a mal, elle a dit qu'elle avait mal !

Je me redresse et j'allume la lumière. Aude arbore une expression floue, perdue. Je n'ose pas la contredire. Elle insiste :

– Violette ne répond plus, je lui ai demandé si elle allait mieux et elle n'a rien dit. Il faut qu'on la soigne.

Elle a les larmes aux yeux, un ton de panique dans la voix. Je lui prends doucement le bras, la ramène à sa chambre :

– Le médecin est prévenu, dis-je, d'une voix apaisante. Il s'en vient.

– On va s'occuper de Violette ?

– Bien sûr, je réponds, allez, Aude, il faut retourner se coucher.

Je l'aide à se glisser dans son lit ; elle gémit de douleur en s'asseyant. Elle semble petite dans ses draps fleuris, et le rideau entrouvert laisse filtrer un rayon de lune sur son oreiller. Je m'assois sur le bord du lit, pris d'un élan paternel incongru. Aude s'agite, encore effrayée.

– Il faut dormir, Aude. Allez, je te conte une histoire.

– Une histoire ?

– Oui, laisse-moi juste réfléchir.

Les mots des contes de fée de mon enfance me manquent. Cendrillon semble fade à cet instant ; Aude mérite mieux que les histoires répétées des dizaines, des centaines de fois. Je veux lui offrir du vrai.

– C'est l'histoire d'un merle, je commence lentement.

Aude a les yeux rivés sur moi, anxieuse mais attentive.

– C'est un merle qui a passé des années à voler tout seul. Il sautait d'arbre en arbre, des grands chênes et des bouleaux, sans avoir jamais assez de brindilles pour se bâtir un nid. Chaque fois qu'il s'en approchait, une bourrasque éparpillait tout son travail, ou bien un autre oiseau s'emparait de sa branche. Il a fini par penser qu'il n'aurait jamais de nid, et il a essayé de s'en passer. Il se posait sur des bancs de parc, des lampadaires, mais le métal était froid sous ses pattes.

Je passe ma main sur mes yeux. Aude a tourné son visage et je ne vois pas si elle dort ou non. Ça me fait du bien de parler, de me rappeler ce que j'ai essayé de refouler, de panser la plaie au lieu d'ignorer le saignement. Je continue.

– Un jour, le merle a rencontré une mésange qui récoltait des brindilles. Il s'est approché et la mésange lui a demandé de l'aide. Ensemble, ils ont construit un nid douillet dans un érable. Le merle avait enfin chaud pendant l'hiver, et il aimait passer du temps avec la mésange. Il aimait son sens de l'humour, et sa façon de tremper ses... vers dans le ketchup puis dans le miel, même s'il trouvait ça bizarre. La mésange était parfois très étrange, mais le merle ne l'en aimait que plus. Puis, après deux ans dans le même nid, la mésange a dit au merle de partir, et le merle n'a pas eu le choix. Il s'est envolé, très loin. Voilà.

Je jette un coup d'œil à Aude, encore tournée vers le mur, peut-être endormie.

– C'est une histoire un peu triste, je murmure.

La voix ensommeillée d'Aude me surprend.

– Est-ce que le merle va bien maintenant ?

Je réfléchis un instant, puis je réponds :

– Oui. Il a trouvé une maison.

Je quitte la chambre d'Aude une fois qu'elle dort. Le lendemain matin, elle me salue comme tous les jours. Je n'ose pas lui demander si elle se rappelle les événements de la nuit et je me contente de lui serrer l'épaule avant de sortir.

C'est en soirée que la bulle éclate.

Aude observe les tableaux autour de nous, pensive. Puis, elle commence à parler, le regard toujours rivé sur les yeux en face d'elle.

– Lorsque j'ai commencé la peinture, j'ai tout de suite voulu peindre Violette. La ravorir devant moi, même si ce n'était que sur une toile. Les premières fois, mes traits étaient grossiers, maladroits, mais après quelques années je suis parvenue à la représenter telle que je me la rappelais. Mais tout à coup le monde était comme débalancé, j'étais plus vieille qu'elle. Je

n'avais jamais été plus vieille, c'est elle qui est née en premier, de quelques minutes seulement, mais à l'entendre cela faisait un monde de différence.

Elle rit, un seul coup doux-amer.

– Alors j'ai installé mon chevalet à côté du grand miroir dans ma chambre et je me suis peinte, moi, mais j'ai ajouté la tache de Violette. C'était une façon de la faire vieillir avec moi. Et je n'ai jamais arrêté, elle m'accompagne toujours.

Nous restons dans un long silence, contemplant les œuvres d'Aude, le visage reproduit des dizaines de fois. Lorsqu'elle reprend la parole, c'est sur un ton sérieux.

– Je ne suis pas naïve, je sais que ma mémoire décline. J'en perds de plus en plus, mais je ne peux pas perdre Violette – elle agrippe mon bras, sa voix devient féroce – je ne peux pas l'oublier même un instant, je ne me le pardonnerais pas.

Aude a les larmes aux yeux et en clignant je me rends compte que moi aussi. Je suis trop plein de ma propre mémoire qui refait surface ; je m'aperçois que je n'ai plus aussi mal, que la douleur est diluée par la chaleur des premiers jours, et du souvenir de la main de Daphné dans la mienne, son gant de laine contre ma paume en marchant dans la neige.

*

Aude garde sa bonne humeur malgré les oublis de plus en plus fréquents, sa confusion lorsqu'elle prépare du thé deux fois ou qu'elle laisse une tranche de pain sur le comptoir sans jamais préparer la tartine qu'elle avait dit vouloir. Je l'aide autant que je peux, la surveille et lui tient compagnie, indiquant sur des papiers le contenu de chacun des tiroirs pour lui faciliter les choses.

Puis un jour, elle s'arrête de peindre, descend de son tabouret, essuie ses mains tachées d'ocre et de cyan sur son tablier. Je me fige en voyant la toile.

– Aude, vous avez bien fini ce tableau ?

– Oui, oui, répond-elle avec un sourire un peu lointain.

Sa signature est dans le coin, des traits quelque peu tremblants, mais l'œuvre est achevée. La technique y est encore, le réalisme a souffert un peu

des derniers mois, mais l'ensemble a gagné une qualité presque onirique, vaporeuse. La ressemblance est encore bonne, on retrouve le visage aux traits réguliers, les iris profonds, la bouche aux lèvres minces, prête à sourire.

Il n'y a pas de tache sur la joue.

Cette absence semble criminelle, comme une promesse brisée. J'ouvre la bouche pour la signaler, et puis je regarde Aude, paisible dans la lumière dorée de fin de jour, qui fredonne une chanson à mi-voix en arrosant ses fleurs. Je pense à sa douleur en prenant conscience qu'elle a oublié, et à celle qu'elle a portée presque toute sa vie. Et je lui souris, et j'accroche le cadre.

Margaux Blair, 21 ans, Québec/Canada.

Margaux est étudiante à l'Université du Québec à Montréal. Elle a déjà publié des nouvelles dans les revues Nyx et Saturne ainsi que dans des revues universitaires. Ses écrivains préférés sont Alexandre Dumas, Dominique Fortier et Marie Uguay. Elle aime jouer de la guitare, composer des chansons et pratiquer le taekwondo.

Ville rêve
Piero Camacho

Que voudrait-elle bien voir dans le vide du ciel blanc ? Il y a parfois le ciel bleu dans lequel on se perd, où l'on se rêve, face auquel l'individu est infime. Le ciel bleu, où l'on se perd inévitablement, où l'on se sait enfin n'être rien, ou tout, mais rien surtout, qui aspire. Le ciel, quand il est bleu, fait disparaître, prend toute la place, la place de l'univers entier. Au contraire le ciel blanc, pour l'Homme, pour sa silhouette à elle, son visage, c'est la toile de fond qui rend immense son portrait : sur le ciel blanc qui la magnifie, elle est seule et immense ; c'est le ciel qui se perd en elle, qui s'oublie, elle l'aspire. Que pourrait-elle bien voir dans le vide du ciel blanc ? Si lui n'y voit rien d'autre qu'elle.

D'où il est, seul aussi, mais tellement moins grand, il aimerait pouvoir deviner ce qu'il y a dans ses pensées. Et ce qu'elle voit, car elle doit bien voir quelque-chose que lui, d'où il est, ne sait voir.

Elle a pris l'habitude d'oublier de fermer les stores avant de s'endormir, parce qu'à quoi bon, quand l'hiver fait sonner son réveil bien avant que le jour ne soit levé, à quoi bon les stores fermés ? Elle a des rideaux clairs qui la protègent du regard de l'extérieur – parce qu'elle a observé qu'on la voyait ; il y a une particularité haïssable à la disposition de l'édifice qu'elle habite – et elle s'est rendu compte au cours des mois, qu'une fois l'hiver passé, le jour qui des lustres durant s'était fait attendre, venait de lui-même la chercher avant même que le dur tintement du quotidien ne se fasse entendre.

J'ai entendu un jour parler de cette maison, située à proximité des falaises de St-Jean, le long d'une avenue que je connaissais bien. Elle avait été construite sur une étrange petite parcelle en trapèze, dont il était difficile d'optimiser l'espace, et du fait de cet impératif géométrique contraignant, Maurice Braillard avait fait le choix – haïssable, disait la jeune figure du portrait au ciel blanc – de dessiner un bâtiment en demi-cercle, qui répondrait – mais elle ne le savait pas – à la problématique d'une vie entière pour l'urbaniste : celle du logement social.

On a laissé ici, en haut des falaises et du vide, un morceau de monde au socialisme ; unique forteresse de rêves fous et vastes d'une rive du fleuve

entièrement nouvelle. Il avait voulu, dit-on, rajeunir la ville. Et qu'elle est vieille cette bâtisse désormais.

J'ai espéré que les portes ne seraient pas fermées, et il ne m'a fallu que de pousser la première qui se présentait à moi, pour entrer dans le hall étroit du numéro 19. Il y a un bleu clair et doux sur les murs, il y avait un magnifique ascenseur, comme venu d'un autre monde où le 16^{ème} siècle maîtriserait l'électricité ; mais je suis monté par l'escalier, pour voir le bleu encore, et celui du ciel aussi : la cage d'escalier est tout entière baignée de lumière, sa paroi est de vitre, de carreaux petits, joints ensemble pour recouvrir presque entièrement le mur, et éclairer puissamment l'ascension de ceux qui n'ont cure d'un ascenseur. Au centre de la mosaïque transparente, un unique carreau se laisse ouvrir. Le plus souvent, il est déjà ouvert. Parmi tous, un seul, qui s'abandonne au vent. Je suis resté là de longues minutes, j'ai observé longuement la cour vide, la paroi blanche, comme elle se courbe, scandée de longues artères brillantes, comme des colonnes vertébrées à chaque côté de balcons, et au milieu : les carreaux des cages d'escaliers, et à chaque étage : cet unique carreau ouvert. Alors j'ai passé ma tête par l'ouverture du mien, et je l'ai vue cette fois pour sûr en face.

Elle est montée le long des escaliers, à chaque étage apparaissait, disparaissait, et au sixième, elle apparut sur le toit.

Je l'imagine seule là-haut, et je pense à l'horizon fait par les monts de mordillements sur les cieux. Un jour mangeraient-ils tant de la voûte céleste que la pierre des montagnes se refermerait-elle sur elle-même, et le Salève, et le Vuache, et le Môle, le Mont de Sion, et le Jura, viendraient-ils déposer chacun leurs lèvres-neige immenses sur celles des autres ?

On dit du canton qu'il aurait les caractéristiques topographiques d'une cuvette ; c'est le voir drôlement ; en vérité, d'où elle était, elle voyait bien que les monts bleus qui tout autour d'elle étendent à l'infini les bras, la couronnaient. Et elle savait alors que si cuvette il était, ce devait être celle d'un orfèvre.

Quand la nuit tombe, l'avenue des Tilleuls s'illumine richement, et la rue Charles-Giron non.

N'a-t-il pas faim ? Non. Que fait-il de ses nuits d'été, à ne rien faire autant que faire se peut ? Un jour on lui a dit « Que tu es seul » et il a maudit Eve et Adam d'avoir légué à l'Homme l'avorissant malédiction de la conscience de soi, car jamais auparavant il n'avait pensé qu'on le devinerait, et cette idée le protégeait de se savoir lui-même véritablement seul. Dehors, il voit illuminées les fenêtres d'en face ; il l'observe longuement lire – seule – à la petite table de sa cuisine. Et il voudrait entendre les mots qu'elle lit dans sa tête, de sa voix qu'il devine. Il aime la voir, il se dit qu'il ne la regarde pas, qu'il la voit seulement, du coin de l'œil, car elle est par hasard toujours à cette place-là, le soir, comme pour être vue, et il la voit alors du coin immense de son œil délictueux. Les minutes le font se savoir, les unes se succédant aux autres, si fautif : car réifie-t-on ainsi la femme encore aujourd'hui ? Il a bien peur que non, et alors que la vitre se désembue, le poids imperceptible de milles gouttes infimes de honte fait retomber lentement le voile trouble du rideau, retomber lentement les os serrés de sa colonne, et le fait, dos au dehors, se retourner, se recourber sur lui-même.

La cour est comme l'abside ouverte d'une chapelle. Et qu'y adore-t-on ? Rien d'autre, me semble-t-il, que le vide où tout encore peut avoir lieu. Le socialisme a béni les enfants nés de la ville, et leur a offert la matrice de béton qui les couve et les embrasse, et tous, quel que soit le père et quelle que soit la mère, sont vus et veillés des fenêtres, des balcons, tous ont pour parents et pour gardien de l'innocence l'œil de chaque foyer qui soit. Il y a eu dans la volonté de Braillard un émouvant rêve de communauté, de vivre-ensemble. Il m'a crevé le cœur. J'étais venu pour la première fois en contempler la face convexe, les tours, longitudes rayonnantes qui renvoyaient la lumière du jour vif sur l'avenue. J'ai entrepris lentement d'en découvrir l'autre versant, et par la rue Daubin j'en ai longé la paroi drue, que le soleil s'attelait à doucir, et comme un doigt qui longe la peau, le dos, d'une main pour encore peu de temps inconnue, déjà aimée, j'ai cru glisser soudain au creux d'une paume dont la chaleur m'a transporté. Il m'a crevé le cœur, le rêve, le cœur. Je suis resté longtemps immobile, au centre de la cour, à voir se déployer autour de

moi, les tours, les tours grimpantes gris-lumière, qui me couronnaient, qui me présentaient au bleu du ciel. Trois enfants jouaient, et le long d'une paroi drue, j'étais passé de l'avenue à l'avenir. Il m'a semblé la voir à l'une des fenêtres.

Elle enroule ensemble ses rêves pour mieux les maintenir l'un à l'autre, et qu'ils ne lui retombent pas dans les yeux alors qu'elle peint.

Elle compte combien de fois elle pourrait s'énerver dans la journée, combien de fois elle hurlerait, s'il n'y avait pas ces pauvres diables pour frapper aux murs et appeler la police : et il lui faut plus d'un trois-pièces pour sa mémoire, ou quelques doigts de plus à chacune des paumes de ses mains et de ses pieds.

Elle compte combien de froid, tellement, combien de foi, plus rien – elle rit, elle rit à gorge déployée jusqu'à ce qu'on frappe contre les murs, alors elle enroule sa bonne humeur au-dessus de la tête, parce qu'il lui plait de l'avoir ainsi alors qu'elle peint.

Et il y a, à tout moment, tant de rêves à la fois.

Braillard avait imaginé deux étages successifs dédiés au commerce – l'un sur la rue directement, le second, au sommet du premier ; il faut prendre l'un des deux escaliers disposés de chaque côté du chœur, et il y a alors cette ample terrasse en demi-cercle creux, ou alternent échoppes et entrées vers les habitations. Non au profit, mais au principe même de vivre-ensemble : à l'échange, à la communauté. Il fallait assurer à la forteresse une autarcie ; qu'elle ne sache rien peut-être du reste hostile du monde. De toute cette rive du fleuve, où tout aurait pu être autrement, mais qui ne voulut rien entendre des désirs fous de son rêveur. Et qu'elle est vieille cette bâtisse, désormais. Si singulière, entre toutes les tours droites. Il y avait ces espaces dédiés aux commerçants indépendants, sur la terrasse et sur la rue, et qu'elle a dû être belle cette cour-double, qu'il a dû être beau ce rêve ; les commerces ont fermé, l'un après l'autre, et les échoppes sont restées vides. A-t-on bien voulu ignorer le reste hostile du monde ? C'est le caddy de supermarché qui a tué le socialisme.

Le rideau de sa fenêtre retombe, et il s'allonge lourdement. Que fait-il bien de ses jours ? Que fait-il – rien – de ses jours ? Il a le curieux courage parfois de sortir, et il y a sur l'avenue des Tilleuls des places belles où il se dit qu'elle lirait sûrement s'il lui venait à elle l'envie d'y être ; il se rappelle alors qu'il veut la voir, l'avoir, et s'en veut.

On a plaqué un jour à la paroi les longs tuyaux cuivrés des gouttières. Il a dû s'inonder plusieurs fois, le toit – je ne sais par quel moyen l'eau s'épanchait-elle jadis – pour qu'on opte pour les gouttières ; s'est-on rendu compte de l'unité blanche, immaculée, de la paroi, qu'on brisait par la verticale de ces gouttières ? Comme si l'on avait voulu – sous prétexte de noyade, mais quelle noyade ? Quel déluge pour inonder pareille arche ? – découper l'unité blanche, immaculée, de la paroi en parcelles verticales et angulaires, en longs compartiments isolés dont la rondeur, déjouée par la pauvre illusion longitudinale des gouttières, serait niée ; comme si l'on avait voulu fondre les numéros 11 à 19 de la rue Charles-Giron dans le reste froid du monde qui les entourait. Et les pluies récoltées coulent depuis, le long de la façade, comme des pleurs.

Les gouttières aussi ont-elles dû tuer le socialisme, sur la face convexe du bâtiment. Mais quelle idée aussi qu'il put avoir, fou comme il fut ? Et se savait-il seulement si voyeur et si vicieux ? De l'autre face, a-t-on eu vraiment, un instant, le rêve fou qu'on voudrait se voir autant ? Le rêve fou qu'on ne vit pas seulement pour soi, mais qu'on pourrait vouloir voir, toujours, sans cesse, l'autre à la fenêtre, voyant comme on voit, sans quelconque envie, mais parce que c'est comme ça : on voit l'autre. Comme elle déteste voir l'autre, et voir comme l'autre peut la voir, elle ne se rend visible à la fenêtre que par inattention. Et par inattention, plus rare encore, elle s'y pose parfois, sans réfléchir, attirée sûrement par l'air libre, et le bruit des enfants dans la cour, et elle voit d'en haut tout ce monde, elle voit les pots de fleurs où rien de plus ne pousse que l'odeur de la terre, les boutiques vides, et cela ne lui déplait pas, en vérité, parce qu'il y a je crois les enfants qui jouent inlassablement et elle se sent je crois veiller non sur eux, mais sur leur image, sur leurs jeux, leur jeunesse libre, et elle voit comme ils courent, comme ils

se cachent partout, elle voit les trajectoires que prennent les ballons, qui de rebond en rebond suivent les formes du mur, et, voyant comme la muraille entière se recourbe sur elle-même – un frisson. Elle a disparu de la fenêtre.

C'est tellement bête. Elle s'est abandonnée à la fenêtre comme un badaud, un triste. Elle hait cette cour, elle le sait, elle hait la fenêtre qui donne sur la cour, qui la donne à la cour, elle hait l'idée qu'on ait pu faire se recourber la façade sur elle-même. Elle, elle aime voir le ciel, elle aime voir le sommet des tours, qui se tiennent sur la ville comme des corps sans tête, qui des cieux ne voient rien mais s'y élancent inlassablement. Elle aime les marches de l'escalier qui la mènent au toit du bâtiment, elle aime le toit, y voir le ciel, y voir le loin.

Et dans le blanc brûlant des nues, elle pense soudain au triste qui la mirait d'en face.

Il n'est jamais monté sur le toit. Il sait qu'au dernier palier – c'est le sixième étage – il y a une vieille porte de bois gris, qui donne sur l'extérieur, sur le toit – il est allé au sixième étage ? Pourquoi n'est-il pas sorti sur le toit ? Que s'en est-il empêché ? Est-il redescendu, par l'ascenseur, par l'escalier ? Il voit bien cette porte grise, et il aimerait à cet instant précis la pousser, et voir la fille ne s'attendre à la venue de personne. Mais qu'aurait-elle envie qu'on vienne la déranger si de personne elle n'attend la venue ? Il n'est jamais monté sur le toit. Il voit parfois les plus anciens locataires y étendre le linge, les amples draps clairs, le soleil les traverser ; quand, lui, a-t-il changé ses draps pour la dernière fois ? Il se retourne. Se recourbe. C'est la morale, qui pousse terriblement contre l'arrière de sa tête.

Elle sait désormais qu'on la mire d'en face.

Elle n'est pas à la fenêtre exactement, tout à l'abord de la nuit, mais plus loin, et c'est sa silhouette presque entière qu'il reconnaît, il n'y a que sa silhouette découpée sur la lumière derrière elle, et elle, immobile, et qu'y a-t-il, que voit-elle ? Et la forme nette de son corps noir, comme déshabillé de couleur, comme un vide. Que voit-elle ? Qu'y a-t-il en ces pensées, en ce corps, qui se fige... Soudain, il lui semble qu'elle le voit lui, à sa fenêtre. Et

n'a-t-il pas pensé qu'on pouvait le voir aussi ? Que ne s'est-il pas assuré de garder son corps plus loin de la fenêtre, de n'en laisser percevoir qu'une ombre, plus loin, qu'a-t-il eu besoin de se pencher tellement, que tous, tous, le voient, le toisent, que tous le tuent. Il a honte. C'est tellement bête.

J'ai vu pour la première fois la Maison Ronde, et j'ai pensé à Adolf Loos. Semblable fou. En vérité, je me suis souvenu être déjà passé bien des fois devant la façade convexe du bâtiment, et n'avoir jamais été frappé particulièrement par la forme de celui-ci – l'illusion maligne des gouttières avait-elle fait si bien son travail ? J'ai un jour entendu parler de ce bâtiment si singulier, et j'ai lu à propos de son créateur des faits qui ont alors éveillé mon intérêt ; il a fallu que je m'y rende, et constatant que j'étais déjà, bien des fois, passé devant celui-ci, j'ai pensé à Adolf Loos. Je ne crois pas alors que les gouttières y soient pour quelque chose ; c'est la simplicité humble et nue de la façade qui lui confère sa discrétion. La vertu de la discrétion. Il me semble pourtant, quand j'y pense, que Braillard a érigé sa Maison Ronde comme une pimpante forteresse au-dessus des falaises de St-Jean, comme un dôme pour le sommet de la ville ; mais, il suffit que je m'y rende à nouveau, pour en constater encore – et qu'elle me rappelle ce qu'il me semble sans cesse oublier – la pudeur. L'humilité recourbée sur son cœur, ouvert non aux larges avenues, mais aux rues petites. Et j'ai pensé à Adolf Loos, dans une redingote noire aux noirs boutons, se pencher timidement sur le travail de maîtres-maçons, artisans, et admirer alors, la beauté profonde du matériau brut.

On m'a dit une fois à propos du tikka masala que j'étais en train de manger, que la cuisine indienne était une cuisine de dissimulation, de même que les cuisines épicées du bas Moyen-âge occidental, dont l'intensité et la richesse des arômes ne servaient qu'à protéger le mangeur de la qualité des ingrédients dans des contextes où la conservation alimentaire ne savait se faire aussi efficiente qu'aujourd'hui. Aujourd'hui, à contrario, on peut goûter à la fraîcheur d'une aubergine, d'un poisson, d'un fromage, sans avoir à en maquiller – par l'épice ou la cuisson outrancière – la décrépitude. Il me semble que cette pensée rejoint le constat de Loos sur l'ornement ; la magnificence du moderne réside dans le nu de la matière.

Je me demande, qu'en est-il aujourd'hui de la modernité, dont les valeurs étaient si chères aux penseurs du dix-neuvième, aux avant-gardes des décennies suivantes. Je pense à Griselda Pollock, qui écrit sur le nu des modernes, le nu outrancier, sur l'horreur misogyne du nu. Et qu'elle est vieille cette bâtisse, désormais.

Il laisse, par habitude ou par hasard – par désir – son regard passer sur le dehors de sa fenêtre, et là, il la voit, lever les yeux vers lui, au moment-même où, les siens, honteux, se posent sur elle. Et elle sourit, en tournant plus bas la tête, et il devine que ce n'est ni par gêne, ni par politesse, mais par désinvolture, par conscience de soi – comme si elle avait su conjurer le sort, la malédiction, qu'elle en avait fait au contraire la source folle de sa puissance –, qu'elle est consciente de sa beauté terrible quand elle sourit ainsi, qu'elle va encore lever les yeux vers lui, et qu'elle verra si lui détourne alors le regard. Et il ne le détournera pas. Il aime le jeu qu'elle lui propose. Elle lève les yeux vers lui, et il les réceptionne alors dans les siens, elle sourit encore, amusée, un instant ils se regardent, et leur sourire se pose, calme, et en elle, une voix lui répète doucement qu'elle le hait ; elle s'en veut un peu, elle sent qu'elle ne le regarde déjà plus, que son sourire s'est crispé – que croit-il ?

Au moment où sa silhouette a quitté l'encadrement de la fenêtre, il a voulu la faire réapparaître immédiatement, qu'elle ne soit pas partie, qu'elle soit restée là, il aurait voulu la faire réapparaître, la faire réapparaître, et la laisser là jusqu'à ce que lui disparaisse, il aurait voulu disparaître lui, et la laisser à sa fenêtre, qu'elle l'attende, elle est partie. Il aurait voulu que dans ses yeux, elle lise tout le désir désespéré qu'il a pour elle, qui le déchire. Mais qu'a-t-elle vu de ses yeux ?

Elle est comme parfois à la fenêtre, et cette fois, elle le regarde en premier. Il s'est figé. Elle l'attendait ? Il lui semble l'avoir vu sourire.

Leurs yeux ensemble, et il aimerait dresser des siens aux siens de puissants câbles pour que jamais les siens à elle, ne se détachent des siens à lui, maintenant qu'il sait la douleur merveilleuse d'être vu. Et que fait-elle ? Il l'en supplie, que fait-elle ? Elle disparaît.

Il mélange ensemble les jours pour que ceux-ci ne lui semblent pas se répéter autant qu'ils se répètent, et il les observe gratiner à la fenêtre ardente du four.

Il compte les secondes comme des poils qu'il se retire et les minutes comme des vêtements qu'il s'ôte, et alors que le temps le dénude, il a peur toujours plus du moment qu'il attend, qui l'attend, sans savoir quel moment, mais il se dit, il se dit, qu'il ne restera plus que son cœur, et rien autour : il se glace tout entier.

Il compte les battements, les allées et venues de son poulx ; il mélange ensemble les secondes, les minutes, et les heures et les jours, il sent son estomac qui s'agite, et qui hurle, et qui hurle, tant il se replie sur lui-même, il brûle, il frappe contre les parois de sa chair, de son ventre, de ses joues.

Elle lui sourit et, de sa tête, d'un mouvement en arrière, tire les câbles vers elle. Elle disparaît, un instant, réapparaît dans la lumière de la cage d'escalier, le regarde, le regarde ; soudain elle court et enjambe les marches comme un fauve à la vue d'une proie fébrile, comme une proie sous les yeux fous d'un fauve. Il a laissé à sa fenêtre le compte figé des secondes. Il se précipite dehors, nus ses pieds, nus ses yeux aveuglés, et en face il la voit qui monte sans s'arrêter le long de sa tour de verre, lui dans la sienne, comme des artères de lumière qui grimpent parallèlement au sommet d'un être immense et acéphale, et ils le savent : ils peuvent être eux la tête, ils peuvent être hauts, ils peuvent être eux ; et il enjambe deux par deux les marches de l'escalier, sans les compter, il jette les coins immenses de ses yeux vers le dehors, et le dernier palier, en face il l'a perdue de vue, il pousse le gris, la porte de bois vieilli, et jaillit dans la lumière.

Sur le toit où sèche le linge ils s'embrassent, et font l'amour entre les draps d'un lit de vent.

Tout le soir elle a peint, et jusqu'à tard sa fenêtre resta la dernière illuminée.

Elle connaît l'odeur de ses cheveux, et de sa peau, pas son nom. Il est inscrit pourtant dans l'une des autres entrées, pareilles à la sienne ; entre les deux, qu'une cour, trois enfants qui jouent, mais qu'est-ce qu'elle irait faire dans l'entrée d'autres gens, si rien en apparence ne la différencie de la sienne, si ce n'est ce nom – saurait-elle le reconnaître ? – ce nom, mais qu'irait-elle, elle, à l'entrée des gens ; il y a une odeur sur ses lèvres encore qui lui suffit. Lui d'elle sait tout. Il pense : il y a un dieu qui de la force de ses mains a recourbé sur elle-même la muraille jusqu'à ce que sa fenêtre, à lui, donne non sur les cieux, la rue, le vide, mais sur l'espace terrible de sa fenêtre à elle. Et que n'a-t-il pas eu la bonté de terminer le travail ? Si dieu il y a, et si celui-ci se préoccupait un tant soit peu des amours, et des peines, il aurait terminé le travail, et de ses mains il aurait recourbé encore la pierre, encore, et peu importe alors une fenêtre ; il n'y aurait eu qu'une paroi entre elle et lui.

J'ai rêvé de lui, de son corps en crépi, et j'ai rêvé qu'à sa poitrine, on voyait battre son cœur à travers la vitre d'un bow-window.

Dans la brume épaisse de l'aube, c'était comme si les monts s'étaient refermés sur eux-mêmes, elle a regretté sa couronne. On ne voyait ni son corps, ni le ciel. Elle a fermé les yeux, s'est demandé, que voyait-elle, elle a compté les secondes.

Piero Camacho, 21 ans, Suisse

Piero termine un bachelor en lettres à l'Université de Genève. Il travaille à l'écriture d'un premier roman. Il aime cuisiner, jardiner ses propres légumes et marcher en montagne des jours durant. Il se passionne également pour le cinéma et la musique. Parmi ses auteurs favoris figurent Milan Kundera, Guillaume Apollinaire, Marguerite Duras, Antonin Artaud.

Apprivoiser le fugitif
Adèle Daumas

Jusqu'à ce lundi d'avril, Barnabé n'avait jamais songé à sa propre mort.

L'événement du jour s'y prêtait plutôt bien : la cérémonie d'enterrement de Marc s'était tenue dans la matinée.

Il ne se souvenait pas bien de Marc. Il avait d'ailleurs été surpris que Najima prenne la peine de lui téléphoner pour l'informer de son décès. Tellement surpris que, lorsqu'elle lui avait précisé juste avant de raccrocher que les funérailles auraient lieu le lundi suivant, il avait répondu tout naturellement :

« Très bien, j'y serai. »

Comme si cela allait de soi. Or, cela n'allait pas du tout de soi, absolument rien ne l'y contraignait. Il aurait pu inventer n'importe quelle excuse, exprimer à quel point il était désolé, et toute cette histoire se serait alors terminée sans qu'il ait jamais imaginé qu'elle eût pu commencer.

À ce moment-là, pourtant, l'invitation lui avait paru une belle opportunité de revoir Najima. Barnabé avait précisé avec audace :

« On se voit là-bas.

— Oui, bien sûr. Et si tu as besoin de parler, si ça ne va pas...

N'hésite pas à appeler, je suis là. »

C'était gentil de sa part. Même si l'un comme l'autre savait que cette suggestion ne serait pas suivie d'effets : elle relevait davantage de la formule d'usage que de la proposition véritable. La politesse attentionnée de Najima avait presque effacé la pointe de déception qu'il avait ressentie en comprenant que l'objet de son appel ne le concernait pas directement.

Cela n'avait pourtant rien de très étonnant : ils ne s'étaient quasiment pas parlé depuis la fin de leurs études, plus d'une dizaine d'années auparavant. Barnabé n'avait gardé contact avec personne.

Pas davantage avec ce pauvre Marc, d'ailleurs. Barnabé se souvenait d'un type plutôt jovial, sans plus. Ni particulièrement drôle, ni extraverti. Châtain, de taille moyenne. Dans leur promotion d'étudiants, il ne faisait pas partie du groupe de copains que Marc fréquentait. Ils n'avaient dû s'adresser la

parole en tête-à-tête qu'exceptionnellement, probablement à des fêtes ou le jour de la remise des diplômes.

Évidemment, les circonstances tragiques - mourir la trentaine à peine passée, accidentellement - se prêtaient à ce type de retrouvailles solennelles. Mais de là à se téléphoner ! Si la nouvelle avait été communiquée sur le groupe WhatsApp qui rassemblait les anciens de la promotion, et auquel il jetait de temps en temps un coup d'œil malgré l'irrégularité des échanges, Barnabé n'aurait peut-être même pas répondu. Au mieux, il aurait envoyé un message de condoléances un peu creux. À présent, il était bien obligé de se rendre à l'enterrement.

Toutefois, il n'était pas mécontent d'avoir répondu à l'invitation. Si Najima l'avait appelé lui, elle avait certainement contacté leurs autres camarades de l'époque également. Et puisque que ses années étudiantes s'étaient rappelées à son souvenir, il était curieux de renouer avec ses anciens condisciples.

C'est ainsi qu'il s'était rendu à la cérémonie le lundi suivant.

« En souvenir de Marc », fit Najima.

« Qui était tellement sincère et généreux » ajouta Claire, des larmes rougissant de nouveau ses yeux.

« Et qui ne méritait pas de partir si tôt. On ne t'oubliera pas, mon vieux » abonda Maxence.

Pauvre Marc, pensa Barnabé qui considérait qu'aucun de ces qualificatifs ne collait vraiment au personnage. Personne n'a trouvé plus original pour résumer ton existence.

Et il leva son verre avec les autres.

L'enterrement l'avait un peu déçu. Ils n'étaient pas nombreux parmi ceux de leur ancienne promotion à s'être déplacés. Il ne connaissait pas les motivations des quatre ex-camarades qui l'entouraient. Proximité avec le défunt ? Attrait pour le morbide ? Excès de compassion ? La surreprésentation de la gent féminine dans le groupe le faisait pencher pour

cette troisième option. Quoi qu'il en soit, il se sentait bien naïf d'avoir pensé y retrouver tous ceux qu'il avait côtoyés dix ans auparavant.

Il leur avait été facile de se reconnaître parmi la foule clairsemée des invités. Ils s'étaient naturellement regroupés, à la fois pour se soutenir les uns les autres et pour se tenir compagnie au milieu des inconnus qui les entouraient. Il y avait la famille du disparu, dont sa femme et leurs deux enfants en bas âge, une grosse poignée de collègues et les copains du club de tennis. Les amis avec qui il devait faire ses barbecues le dimanche, avait pensé Barnabé. En tout, ils n'étaient pas plus d'une vingtaine.

Ils ne connaissaient pas grand monde, pas même la femme de Marc. Les anciens camarades avaient décidé de se retirer tous les cinq dans un bar après la fin de la cérémonie pour clôturer ensemble ce triste événement. Ils étaient entrés dans le café le plus proche et avaient tous commandé une bière.

Après avoir trinqué, chacun sirota son verre les yeux baissés, aucun n'osant rompre le silence à la fois pesant et solennel qui s'installait. Au-delà du cercle discret qu'ils formaient, les conversations bruissaient et la vie pulsait. Tout ce tapage semblait déplacé et grossier au regard de la chape de plomb qui pesait encore sur leurs épaules. Bien qu'aucun n'ait un chagrin démesuré, le choc du décès de Marc et la gravité de l'événement auquel ils venaient d'assister parasitaient l'atmosphère.

Par-dessus la mousse de sa bière, Barnabé jetait des regards furtifs à ses anciens camarades. Qu'étaient-ils devenus ? Les échanges circonstanciés de la journée ne lui avaient apporté aucune réponse satisfaisante. Des questions qui n'osaient franchir ses lèvres se bouscuaient dans sa tête. Quelqu'un finirait bien par prendre la parole et lancer un sujet de conversation. Sans être un observateur aguerri, il devinait au costume noir, simple mais chic, de Najima, qu'elle appartenait à ce type de CSP+ entièrement dédiés à leur carrière. C'était elle qui avait organisé ces retrouvailles et eu l'idée du bar. À l'inverse, Anna, qui pianotait depuis le début de la journée sur son téléphone, semblait rattrapée par son quotidien de maman débordée. Quant à Maxence, que Barnabé n'avait jamais apprécié à cause de son air de gamin teigneux, il ne se donna pas la peine d'imaginer quoi que ce soit à son sujet.

Seule Claire, la timide Claire, semblait avoir vraiment changé au cours des dix dernières années. Sa longue robe noire évasée et un peu démodée lui donnait un style plus *vintage* que ringard. Ce qui n'aurait pas été le cas dix ans plus tôt, songea Barnabé.

Les langues finirent par se délier au fur et à mesure qu'étaient remplacés les verres. Chacun se mit à interroger les autres sur ce qu'ils devenaient, d'abord timidement puis avec familiarité. Les réponses se transformaient en conversations animées. Barnabé apprit que Najima travaillait dans une grosse entreprise à la Défense. Anna avait désormais deux enfants en bas âge qui lui prenaient beaucoup de temps. Claire revenait d'un long voyage à Rio de Janeiro. Elle leur parla longuement de sa nouvelle passion : le choro, un style de musique brésilien aux consonances nostalgiques. S'ils le souhaitaient, ils pouvaient venir la voir jouer en concert dans un bar parisien la semaine suivante.

Barnabé écoutait avec attention leurs récits. Lui-même n'avait pas grand-chose à raconter. Hormis ses parents dont il ne prenait jamais de nouvelles, il n'avait pas de famille, un boulot moyen, pas de *hobbies* particuliers, pas d'aventure qui lui était récemment arrivée, pas de relation avec une copine à faire miroiter. Il raconta qu'il avait bien essayé, une fois, de se créer un compte Tinder. Mais il avait renoncé lorsqu'en s'inscrivant, l'application lui avait demandé de rédiger une « bio » : il s'était trouvé incapable de faire son propre marketing. Les trois filles sourirent avec bienveillance. Les questions se firent moins factuelles et plus ouvertes. Quel genre de musique écoutait-il ? Regardait-il des séries ? Où aimerait-il partir en vacances ? Cet interrogatoire le mettait mal à l'aise.

Heureusement, l'attention de son auditoire se détourna rapidement de lui. La conversation avait bifurqué : on échangeait maintenant des nouvelles sur celles et ceux avec qui l'un ou l'autre avait gardé contact. Projets de voyages, déménagements à la campagne, reconversions professionnelles, demandes en mariage et même achat d'un bateau... Barnabé prit le parti du silence, mais il n'en demeurait pas moins tout ouïe aux histoires racontées. Il était ébahi par la multitude des trajectoires que l'on étalait devant lui. Tous leurs anciens camarades semblaient vivre des aventures extraordinaires.

Et lui, qu'avait-il fait durant tout ce temps ? Il se souvenait bien de ses années d'études. C'était facile : elles étaient rythmées par les vacances en fin d'année, les partiels en fin de semestre et les soirées en fin de semaine. Mais depuis, les jours s'enchaînaient. Il ne parvenait à se remémorer aucun élément saillant survenu ces dix dernières années qu'il aurait pu transformer en anecdote pour participer à la discussion.

Il en conçut une sourde angoisse au creux de l'estomac, qui ne le quitta pas de la soirée.

Quand il rentra chez lui ce soir-là, Barnabé ne fut capable de rien hormis s'allonger le plus rapidement possible sur son lit pour s'endormir. Il était trop las pour regarder une série, et l'alcool ingéré durant la soirée lui tenait suffisamment au corps pour qu'il se passe de repas.

Ce n'est que le lendemain soir qu'il repensa à cette drôle de soirée qu'ils avaient passé après l'enterrement. Alors qu'il traînait de publication Instagram en site Internet improbable, il eut soudain envie d'écouter la musique dont Claire avait parlé. Elle avait raconté qu'au Brésil, elle avait eu une révélation sur la façon dont elle voulait vivre sa vie, sur la philosophie, tout un tas de choses.

Barnabé avait été décontenancé lorsque tous s'étaient posés à tour de rôle la question : « Et toi, tu écoutes quel genre de musique ? ». Il n'y avait vraiment rien d'intelligent à répondre à une interrogation aussi vague. Il avait été tenté par un consensuel « j'aime bien le rock » ou « moi, j'adore les Beatles ». Mais qui dirait le contraire ? Il aurait aussi pu donner l'exemple d'un titre connu qui venait de sortir, mais cela n'aurait rien eu d'original non plus.

De toute façon, il ne connaissait pas de titre récent. Il n'écoutait la radio que dans la voiture, mais il ne la prenait pas souvent. Une chaîne de musique - il ne savait même plus s'il était branché sur Skyrock ou NRJ - se mettait en route automatiquement. Cela faisait un bruit de fond qui n'était pas désagréable et donnait l'impression de se couler dans l'air du temps. Mais les paroles et les noms des artistes ne s'imprimaient jamais dans son esprit, et, faute de les entendre réellement et régulièrement, les chansons non plus.

Pendant longtemps, il avait eu une radio dans sa cuisine, qu'il transportait dans sa salle de bains, mais elle était cassée. Ensuite, il avait installé une application de radio sur son téléphone mais il fallait sans cesse faire des mises à jour, si bien qu'il ne l'utilisait plus. Depuis, il lançait parfois des listes YouTube aléatoires quand il s'égarait le soir sur Internet mais c'était à peu près tout ; et il était incapable de citer de mémoire le moindre titre de l'une de ces listes. Il devait le reconnaître : il ne savait pas quoi répondre car il *n'écoutait* pas la musique.

Claire avait paré à la question en évoquant ce style brésilien original. Tout le monde avait trouvé cela formidable. Lui aussi aurait dû préparer une réponse comme celle-là. Il ne savait même plus ce qu'il avait réussi à ânonner.

Il ouvrit une page YouTube et resta un moment les doigts suspendus au-dessus de son clavier, à fixer les touches. Il ne savait pas quelle requête formuler auprès d'un moteur de recherche musical si abondant. Il ne se souvenait plus du nom exotique que Claire avait prononcé. Il réfléchit un peu et tapa « koro », puis « coro », avant de se faire corriger par l'algorithme qui lui apprit que ce qu'il cherchait s'écrivait en réalité « choro ». Comme il n'avait rien d'autre à faire, il cliqua au hasard sur l'un des choix qui lui étaient proposés et s'allongea sur son canapé.

Le rythme était lent, mais il aimait bien la mélodie jouée à la flûte. Lorsque la chanson fut finie, il laissa son ordinateur lui en sélectionner une autre aléatoirement.

En naviguant sur Internet, il retrouva l'événement auquel Claire les avait invités. L'une des plus célèbres flûtistes brésiliennes de choro y serait pour une session d'improvisation. Il hésita longuement. Peut-être Najima ou Anna y viendraient-elles également ? Le bar s'appelait *Chez Ari*, il était situé dans le 11^{ème} arrondissement. La soirée commençait à 20 heures le jeudi suivant.

Il choisit de s'y rendre.

Cela faisait un certain temps - il essaya de le calculer avant d'abandonner face à l'écrasante réalité - qu'il n'était pas sorti un soir de semaine, et surtout seul, dans un bar. Dans le RER, il se mit à ressentir une certaine excitation.

L'événement semblait lui tendre les bras. En face de lui, un adolescent boutonneux faisait pianoter nerveusement ses doigts sur la bouteille de bière qu'il tenait de l'autre main. Lui aussi devait se rendre à une soirée. Barnabé lui sourit d'un air complice.

Il envoya un SMS à Claire pour la prévenir qu'il était en route pour la soirée. Après un moment d'hésitation, il ajouta : « Tu sais si les autres viennent ? ». Message qu'il trouva formulé assez simplement pour paraître décontracté. Claire ne mit que quelques secondes pour lui répondre que son programme avait changé et qu'elle ne pourrait pas assister au concert. Mais c'était gentil de sa part de s'en être souvenu. Non, elle ne savait pas ce qu'il en était des autres. Comme elle n'avait pas eu de nouvelles, elle supposait qu'ils n'y seraient pas. Elle espérait qu'il passerait une bonne soirée et qu'il la lui raconterait.

Barnabé se sentit soudain très idiot et très seul. La rame venait de le déposer à destination.

Une fois à l'extérieur, impossible de manquer l'endroit. Dans la rue aux devantures fermées sur lesquelles la nuit tombait déjà, *Chez Ari* semblait aimer les sons et lumières du quartier. De petits groupes étaient attroupés dehors et conversaient en formant un brouhaha joyeux. Il se dégageait du lieu une ambiance conviviale, bien éloignée de celle des bars branchés que Barnabé avait fréquentés jusque-là.

Malgré cela, Barnabé ne se sentait pas très à l'aise, comme c'est souvent le cas quand on se rend seul à une fête. Il mima la décontraction et alla au bar commander une bière, histoire de justifier sa présence en ces lieux et s'occuper les mains.

Au fond de la salle, les musiciens étaient déjà en train de s'activer. Le verre servi et la monnaie rendue, il s'approcha pour les observer. Ils étaient une douzaine à jouer, mais les interprètes tournaient derrière chaque instrument entre deux morceaux. Une bonne partie des usagers du bar étaient probablement là pour participer à la session d'improvisation. Leurs niveaux n'étaient pas tous comparables, ainsi que Barnabé l'observa plus tard. Mais chacun semblait mu par le même désir de se montrer à la hauteur de l'œuvre collective et éphémère à laquelle était dévolue la soirée.

Contrairement à ce qu'avait d'abord cru Barnabé, peu d'entre eux se connaissaient déjà. Il était impressionné qu'un si grand nombre de musiciens soient capables d'exécuter de telles improvisations sans que - du moins pour ses oreilles de néophyte - trop de discordances se fissent entendre.

Alors qu'il devinait enfin qui était la flûtiste célèbre qui venait du Brésil, son regard croisa celui d'une jeune femme d'à peu près son âge. Sa queue de cheval blonde dépassait d'un curieux pull à col roulé bleu clair. Ni séduisante ni désagréable à regarder. Elle sourit au-dessus du verre qu'elle menait à ses lèvres, et il lui rendit son sourire.

La mélodie provoquait en lui un mélange d'apaisement et d'enthousiasme, dont l'épicentre était situé au creux de son ventre. Il avait envie de gonfler le torse et respirer à pleins poumons.

Il risqua un nouveau regard timide vers la jeune femme. Elle contemplait le groupe de musique mais finit par tourner la tête et le regarder en retour. Elle lui sourit derechef. Un courant passait entre eux, il en était certain. Plusieurs morceaux se succédèrent. Il la perdit de vue. Les musiciens tournèrent une nouvelle fois, et il alla chercher un punch, concocté spécialement pour la soirée, à en croire l'écriteau dessiné à la main et posé sur le bar.

Lorsqu'il finit par quitter le concert, la tête emplie de mélodies, il vit la jeune femme à la queue de cheval dehors, entourée d'un groupe d'amis. Elle lui fit un discret signe de la main, et ce fut tout. Barnabé s'éloigna, sa main pianotant machinalement sur sa cuisse au rythme de la musique qui lui parvenait encore, dans un élan inconscient pour prolonger l'instant. Il avait passé une bonne soirée.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis la soirée *Chez Ari*, mais la sensation d'exaltation que Barnabé avait ressentie ce soir-là demeurait. Elle s'évanouissait doucement, à mesure que le quotidien tissait de nouveau sa toile uniforme sur les journées qui défilaient.

Barnabé repensait aussi à l'enterrement de Marc. Durant la cérémonie, plusieurs personnes s'étaient succédées derrière un micro grésillant pour

retracer sa vie, ses centres d'intérêts, ses joies, ses accomplissements, ses goûts, ses envies.

Désormais, si lui aussi disparaissait, il y aurait des choses que l'on pourrait raconter sur Barnabé.

Il pourrait être dit à quel point il aimait le choro.

Écouter de la musique.

Aller voir des concerts dans des bars.

Ce n'étaient pas de grandes choses, bien sûr, mais cela dessinait une personnalité. Tout valait mieux que le vide et les discours creux qui donnent la sensation, au lendemain de notre vie, que personne n'en a rien retenu.

Il pourrait lui aussi trouver quelque chose d'extraordinaire à accomplir, dont tout le monde se souviendrait. Il n'aurait sans doute pas le temps d'aller au Brésil - de toute façon, il était plutôt casanier et sentait bien qu'il n'aurait jamais suffisamment de motivation pour s'organiser un tel voyage - mais cela pouvait demeurer à l'état de projet. Cela aurait un accent d'autant plus tragique s'il ne parvenait pas à réaliser son rêve. Il se mit à parler régulièrement de son envie de traverser l'Atlantique à ses collègues afin de s'assurer que chacun en ait connaissance.

Et puis, il voulait vraiment qu'on le regrette. Que toutes ces années écoulées n'aient pas compté pour rien. Il se demandait qui prendrait la peine de se déplacer pour ses funérailles. Seule une poignée de personnes s'étaient rendues à la cérémonie de Marc. Qui viendrait pour Barnabé, qui pouvait difficilement se targuer d'avoir plus d'amis que lui ?

Il ne demandait pas la présence d'un nombre extraordinaire de convives - il savait bien qu'il n'était pas très populaire. Il n'y avait personne avec qui il entretenait une relation de proximité particulière parmi les gens qu'il fréquentait au quotidien. Il voulait simplement que les gens présents soient authentiquement peints de sa disparition et qu'on lui rende un hommage sincère.

Rien n'avait changé, et pourtant, un monde de possibles s'était ouvert devant Barnabé. Un vertige fiévreux l'avait envahi lorsqu'il avait songé pour

la première fois à toutes les cases qu'il lui faudrait cocher pour bénéficier d'un enterrement réussi.

Il décida de faire un fichier Excel pour y voir plus clair.

Il recensa l'intégralité des détails à régler pour s'assurer d'une cérémonie irréprochable. Cela prendrait du temps, mais il en avait à revendre.

Barnabé repensait aux musiques qui avaient été choisies pour l'enterrement de Marc. Dans l'ensemble, il les avait trouvées plutôt fades. Qui avait bien pu les sélectionner ? L'hétérogénéité de la playlist suggérait qu'il s'agissait d'une compilation réalisée par différentes personnes. Il avait reconnu quelques titres. Certains étaient de vieux tubes qu'ils avaient tous écoutés, plus jeunes, mais il était curieux de s'en être servi pour illustrer le dernier adieu à Marc. Le pauvre avait sûrement oublié leur existence depuis longtemps, tout comme la majorité de l'assemblée. Barnabé l'avait imaginé se retourner dans son cercueil en entendant Britney Spears.

Il décida que ce qui était arrivé à Marc ne lui serait pas imposé. Il entreprit de réécouter les musiques brésiliennes qu'il venait de découvrir et téléchargea celles qui lui plaisaient le plus. Il se créa un compte Spotify pour les rassembler dans une playlist qu'il se retint de nommer « musiques enterrement » - trop glauque, et puis on l'aurait pris pour un fou - et qu'il intitula plus sobrement, mais avec insistance, « Mes titres préférés ».

Quand il eut téléchargé lesdits titres, il constata que cela représentait à peine une quarantaine de minutes de bande son. Il partit à la recherche de nouvelles chansons pour gonfler sa compilation.

Pour une cérémonie réussie, il fallait aussi à Barnabé une liste d'invités.

Sur le fichier Excel, il créa une colonne spéciale où il indiqua le nom de toutes celles et ceux qu'il fréquentait. Elle était composée en grande partie de ses collègues du bureau. Au moyen d'un ingénieux système de « + » et de « - » il notait le soir les interactions qu'il avait eues avec chacun. Cela lui permettait de classer ses relations et, le lendemain, d'approfondir celles qui demeuraient tout en bas de la colonne. Pour plus d'efficacité, il organisa quelques sorties avec ses collègues le vendredi soir. S'il voulait qu'un maximum d'entre eux se rende à ses funérailles, il devait cultiver des relations personnelles.

Un week-end, il proposa à ses anciens camarades de promotion de prendre un pot chez lui. Beaucoup ne se déplacèrent pas mais, auprès de ceux qui vinrent, Barnabé s'efforça de se montrer sous son meilleur jour. Il retourna voir un concert de musique latino-américaine. Il n'y revit pas la fille à la queue de cheval - ce qu'il avait espéré sans se l'avouer - mais il y croisa le regard d'autres jeunes femmes. Cette expérience l'enhardit. Il se créa un profil sur plusieurs applications de rencontre, et ne fut pas peu fier de décrocher quelques rendez-vous.

Il retranscrivait avec soin chaque épisode afin d'avoir un panorama sur l'ensemble de sa vie sociale. Cette organisation méticuleuse avait quelque chose de profondément réconfortant.

Un matin, alors qu'il sortait de son immeuble, il vit un groupe d'élagueurs tailler les arbres de la rue. Cela le laissa songeur toute la journée. Le soir, en rentrant, il croisa la concierge de son immeuble sur le perron. Elle observait d'un œil désapprobateur les résidus de branches et de feuilles mortes qui n'étaient pas parties avec le gros du lot et qui allait lui incomber de nettoyer. Barnabé saisit l'opportunité et s'engagea dans un exposé sur les différentes essences de bois qu'il préférait. Il insista sur son intérêt pour l'acajou, un bois si chaleureux qu'il rendait aussitôt convivial tout intérieur qu'il tapissait. La vieille femme parut décontenancée par cette harangue saugrenue. Mais Barnabé souriait lorsqu'il se dirigea vers l'ascenseur pour rejoindre son appartement : il savait que le jour venu, quelqu'un se souviendrait de son affinité avec les bois exotiques. Il inscrivit « acajou » dans la rangée à côté de « cercueil ».

Parfois, quand il entrait une information dans une cellule du fichier, son sentiment de satisfaction était brouillé par l'intuition assez floue que personne ne pouvait comprendre l'œuvre qu'il était en train de réaliser. Il craignit même que son ordinateur soit piraté et que quelqu'un trouve le fichier. Lorsqu'il y réfléchissait, il s'avouait, au fond de lui, que tout cela était un peu étrange. Et puis une autre case cochée balayait ses scrupules.

Barnabé faisait ses courses au supermarché un dimanche matin comme les autres. Il nageait dans un océan de satisfaction : la veille, il avait complété la dernière case du fichier Excel, « lieu de la cérémonie ».

En parcourant les rayons de légumes, il voyait défiler les potagers devant lesquels il s'était promené la veille, à Plessis-les-Rosiers. Il s'agissait du village où il avait passé ses premiers étés et ses grands-parents leurs vieilles années. Ces derniers n'avaient jamais quitté le bourg : l'heure venue, ils avaient simplement été transvasés de la cuisine en Formica au caveau de marbre poli, de l'autre côté de la rue.

Barnabé savait que le tombeau familial était déjà complet. De toute façon, il n'avait guère envie de rejoindre cet édifice rose trop brillant dont les plaques aux écritures en arabesques dorées exagéraient aimablement la fortune réelle de ses occupants. Lui désirait des décorations simples. Sur Internet, il avait repéré une agence de pompes funèbres qui proposait une ligne de plaques funéraires épurées. Il avait copié-collé le lien de la page web dans le fichier Excel et indiqué quelques modèles qui lui plaisaient.

Bien sûr, Barnabé s'était rendu au cimetière pour un recueillement rituel sur la tombe familiale. Il profitait seulement de son excursion pour vérifier qu'il restait au fil des allées quelques emplacements vides. Heureusement, c'était bien le cas : il avait repéré près de la fontaine un bout de terrain ombragé pas encore défriché, juste à côté de la cabane du jardinier. Le site lui convenait parfaitement.

Alors qu'il s'apprêtait à reposer sur un rayon une boîte d'houmous classique pour en choisir une au poivron, ses oreilles se dressèrent malgré lui. Barnabé ne l'avait pas remarqué jusqu'à présent, mais des haut-parleurs diffusaient la programmation d'une station de radio musicale dans le magasin. Il reconnaissait le morceau qui venait d'être entamé - il en avait fait la découverte quelques jours plus tôt. Il s'agissait d'une musique récente, dont il avait apprécié le rythme dynamique et l'inspiration sud-américaine. Elle s'était aussitôt retrouvée sur sa playlist : il savait précisément à quel endroit il pourrait l'insérer - elle ferait une liaison parfaite entre deux morceaux dont l'enchaînement ne fonctionnait pas très bien.

Après avoir sélectionné le bon houmous, il se mit en queue de la file à la caisse en fredonnant doucement la chanson. Devant lui, un jeune couple se chamaillait.

« Peut-être que ce n'est pas la musique du siècle, mais j'ai quand même le droit de la trouver bien, protestait la fille.

— Tu n'écoutes pas les paroles quand tu chantes une chanson ?
Parce que c'est quand même de la merde, là.

— J'aime bien l'air. Ça me donne envie de danser.

— Ah, c'est sûr que trois accords et un petit rythme latino, tout de suite ça fait craquer les meufs, se moqua le garçon. Ça sera peut-être un tube cet été, mais dans un an, on n'en entendra plus parler. »

Barnabé fronça les sourcils alors que la fille cessait de débattre de musique pour orienter la conversation sur le respect que méritaient ses opinions.

Un sentiment de malaise s'était emparé de lui à la dernière phrase prononcée par le garçon. Il était un peu vexé par la façon dont celui-ci avait jugé le morceau. Mais surtout, une inquiétante pensée, laquelle ne s'était encore jamais présentée à lui, surgit dans son esprit : et si le garçon avait raison ? Si cette musique était complètement démodée dans un an ? On ne pourrait certainement pas passer un tube devenu ridicule à un enterrement. La musique n'était pas encore ringarde, puisqu'il avait dansé dessus à un *afterwork* prolongé avec ses collègues pas plus tard que vendredi soir. Qu'en serait-il d'ici quelques mois ?

Cette révélation vertigineuse menaçait l'intégralité de son logiciel, car cela ne concernait bien sûr pas seulement la chanson. Tout était prêt, sauf une chose, à laquelle il n'avait pas pensé : l'obsolescence inévitable des données de son fichier.

Était-il condamné à l'actualiser régulièrement, jusqu'à ce que son utilité soit avérée ? Il allait évidemment rencontrer de nouvelles personnes ; des collègues seraient mutés, avec qui il perdrait contact ; certaines musiques qu'il avait choisies tomberaient dans l'oubli ; peut-être même que les

pompes funèbres finiraient par fermer et le traiteur par changer son menu. Et l'emplacement qu'il s'était attribué dans le cimetière serait réquisitionné pour les besoins d'un autre cadavre.

Il tendit machinalement sa carte bleue à la caissière qui lui avait indiqué une somme qu'il n'avait même pas entendue. Il avait l'impression d'avoir pris un coup sur la tête. La vacuité de son entreprise lui sauta aux yeux.

Le monde allait continuer d'avancer. S'il voulait que le fichier Excel qu'il préparait soigneusement depuis plusieurs semaines puisse servir un jour, il fallait que tout s'arrête maintenant. Il avait programmé sa mort à la date où la dernière ligne serait complétée.

Barnabé se trouvait devant le magasin, à présent. Le passage piéton était encombré de voitures qui défilaient à toute allure. Il s'approcha du bord du trottoir. Ce serait si simple de faire un pas maladroit qui le conduirait sur la chaussée. Un malheureux accident pour les autres. L'acmé de son entreprise à ses yeux.

Provoquer sa mort fortuitement serait une belle et secrète revanche sur cette vie qu'il n'avait pas choisie. Cela serait le point d'orgue de son ouvrage. L'élaboration minutieuse de ses funérailles, à l'insu de tous, constituait indéniablement son chef-d'œuvre. Les convives présents joueraient le ballet qu'il avait composé à leur intention. Chacun penserait être l'auteur du texte qu'il lirait à voix haute devant un parterre ému et s'imaginerait convoquer d'instinct des souvenirs que Barnabé avait patiemment construits. Rien ne serait en mesure de rendre plus bel hommage à son départ que cette omniprésence paradoxale. Il serait le véritable maître de la cérémonie.

La pointe de ses chaussures dépassait maintenant du trottoir, il était prêt à plonger.

Soudain, une question prosaïque émergea dans son esprit, noyant toute autre pensée. Elle concernait le fameux fichier Excel, dont il était si fier : fallait-il le supprimer, pour plus de naturel, ou bien le conserver, pour plus d'efficacité ? Barnabé redoutait que quelqu'un le trouve après sa mort - il avait conscience que cela passerait pour quelque chose de très bizarre - mais il peinait à se résoudre à supprimer un document qui lui avait demandé un tel travail. Et qui pouvait s'avérer bien utile, puisqu'il donnait avec clarté

toutes les informations à connaître pour préparer au mieux la cérémonie selon ses vœux : lieu, listes d'invités et de musiques à passer, jusqu'au buffet auquel il avait songé.

Cependant, si quelqu'un fouillait son ordinateur après son décès et le découvrirait par hasard, ne serait-il pas tenté de faire aux autres le récit de son étrange trouvaille ? Tout le monde viendrait alors à la cérémonie avec en tête des questionnements sur cette bizarrerie plutôt que d'authentiques souvenirs de lui. Cela deviendrait une croustillante anecdote à raconter. Le secret qu'il n'avait pas emporté dans la tombe et qui révélerait sa véritable personnalité. La mise au jour du fichier rendrait caduque l'intégralité de ses efforts.

Il retint son pas. Et puis, il avait un rendez-vous Tinder le lendemain soir. Il devait l'honorer. Il reporta à plus tard ses projets.

De l'autre côté de la rue, le petit bonhomme passa au vert.

Adèle Daumas, 23 ans, France

Après des études de géographie, Adèle est actuellement en master de journalisme. En plus de la lecture, elle aime la randonnée, faire du bateau ou tout simplement profiter du soleil en terrasse avec ses ami.es. Ses écrivains préférés sont Goliarda Sapienza, Sally Rooney et Aurélien Bellanger.

Insectarium
Aqiil Gopee

Les armées de Salomon composées de djinns, d'hommes et d'oiseaux furent rassemblées et placées en rangs devant lui. Et lorsqu'elles arrivèrent à la vallée des fourmis, l'une de celles-ci s'écria : "Ô fourmis ! Regagnez vos demeures de peur que Salomon et ses armées ne vous écrasent sans s'en apercevoir."

- Le Coran, Sourate des Fourmis (27:17-18)

L'homme pousse la porte en fer forgé du cimetière. L'allée en macadam crisse sous ses chaussures de cuir. La légère brise qui souffle des montagnes porte le parfum de mangues éclatées. Ses narines se dilatent : mangues et autre chose. De l'attar, parfum des fidèles. Le garçon lui avait parlé des fioles que l'on plaçait le long des fenêtres de la mosquée. Les fidèles faisaient rouler les pointes odorantes – suintant de distillats de rose, de jasmin, de santal et d'épices – sur le dos de leurs mains et se frottaient l'huile sur la peau. Le parfum, puissant, durait des jours.

Les yeux de l'homme font le tour du qabarastan. Pas de pierres tombales. Ça aussi, il le savait, grâce au garçon. « Les musulmans enterrent leurs morts dans le plus grand anonymat – les pierres tombales et les mausolées sont du gaspillage et incitent à des formes de culte malencontreuses. » L'homme avait hoché la tête. Dans sa propre tradition religieuse, on brûlait les morts, et leurs cendres étaient dispersées au-dessus des rivières et des mers. Il remarque que des plaques commémoratives ornent néanmoins certains des tumulus. Les gravures sont anciennes et recouvertes de rouille, l'écriture arabe s'enfonçant dans le latin. Certaines sont vieilles de plusieurs siècles, datant de l'époque des coolies, lorsque des hindous et des musulmans embarquaient du Bihâr pour aller travailler sur une île où les rochers, leur racontait-on, recouvraient des gisements d'or.

Sa gorge le démange. Il a dû attraper quelque chose. Il continue à marcher, ayant repéré un rassemblement d'hommes sous le grand banian à l'extrémité du cimetière. Il s'approche d'eux en silence. Ils ont les yeux humides, et les mains levées vers les nuages en prière. Personne ne le remarque, même s'il porte encore sa blouse de médecin. La tête de son stéthoscope dépasse de sa poche. Il avait quitté l'hôpital dès qu'il avait entendu la nouvelle, et les détails des obsèques, du transistor qui grésillait dans un coin de la pièce. Il avait marmonné des excuses précipitées au jeune ouvrier bangladais qu'il auscultait. Il avait regardé l'homme, confus, le corps brûlant de fièvre, des flocons de mucus séché parsemant sa moustache.

Le trafic était lent, et le trajet de quinze minutes en prit trente. Il craignait que l'enterrement ne soit terminé lorsqu'il atteindrait le cimetière.

Il soupire en trouvant la fosse rectangulaire toujours ouverte. Un linceul blanc est posé à côté, sur un brancard de fortune. Il arrive à distinguer les détails du visage qu'il connaît, pressé contre le tissu diaphane. Le nez pointu, l'arche du front, peut-être même, s'il se concentre suffisamment, la pulpe arrondie des lèvres. Le corps doit avoir été baigné il y a peu ; de grandes taches humides parsèment encore le tissu. Le parfum des cheveux propres, lavés à l'eau de camphre, se mêle dans le vent à l'effluve des mangues.

Il reconnaît, assis à l'ombre de l'arbre, le père du garçon. C'est un grand homme aux yeux doux ; il l'avait vu en photo. Ses yeux sont secs. L'épuisement dessine, au khôl, des cernes sous son regard. La douleur semble avoir creusé un abîme au fond de lui. Ses lèvres sont moites et tremblent doucement. Une guêpe est accrochée aux poils de son bras, bijou scintillant, comme porté pour les funérailles. Une fourmi de feu remonte le long de sa joue, poursuivant un filet de sueur. Un mille-pattes tourbillonne à ses pieds chaussés de sandales.

C'est le garçon qui lui avait appris à remarquer les plus infimes des créatures. « C'était le don de Salomon, » disait-il. « Dieu lui a offert le contrôle des bêtes, des insectes, des djinns et des vents. Il leur parlait, et ils écoutaient. »

Ils s'étaient rencontrés il y a un an. L'écran de son téléphone s'était allumé dans l'obscurité de sa chambre, passé minuit. Une notification, provenant de

l'application qu'il méprisait, mais qu'il continuait à télécharger les nuits de solitude. Hey. Le message était accompagné d'une photo du visage du garçon, suivi de son torse nu, reflété dans un miroir sale. L'homme n'avait pas été séduit. Il le trouvait trop mince, portant des lunettes trop grandes pour son visage. Mais poussé par l'ennui, il avait répondu.

Ils s'étaient rencontrés une semaine plus tard dans un magasin de thé aux perles, à l'insistance du garçon. Il était plus beau en vrai. Il portait un pantalon crème, une chemise corail, échancrée jusqu'à la poitrine, une montre en cuir au poignet. Il parlait avec une pointe de timidité mais ses yeux brillaient d'une lueur pénétrante, malicieuse, derrière ses lunettes. Une moustache translucide se dessinait au-dessus de ses lèvres.

— Alors, tu es artiste ?

— Je dessine.

Pour prouver ses dires, l'homme s'était emparé d'une serviette pour commencer un croquis du visage du garçon. Il avait voulu faire une blague, mais le garçon était resté parfaitement immobile, les yeux rivés sur le dessin, dans l'expectative. Se sentant soudainement gêné, l'homme avait écrasé la serviette dans sa paume et s'était excusé.

Le garçon avait poliment souri, en sirotant son thé au lait de taro : « Je remarque ce que la plupart des gens ne remarquent pas. » Il retourna avec délicatesse le bras de l'homme, exposant la peau cuivrée en-dessous. L'homme frissonna lorsqu'il traça du doigt le renflement de ses veines, s'arrêtant vers le haut du bras, à quelques millimètres du moustique gras qui festoyait. Il le tapa gentiment de son index, et le moustique s'envola paresseusement dans les airs, l'abdomen gorgé de sang. « Je ne les tue pas, » avait dit le garçon en caressant la piqûre rouge qui avait fleuri sur la peau de l'homme.

Le vieux gardien du cimetière boitille entre les monticules funéraires, une paire de cisailles entre les mains. L'homme l'aperçoit au loin. La clôture en fer forgé se profile derrière sa silhouette abîmée, séparant le cimetière de la petite mosquée où la famille et les amis du garçon avaient prié plus tôt. Il se sent soudain étranger. Personne ne lui a demandé qui il était, ou ne lui a exigé d'expliquer sa présence. Pourtant, il sait qu'ils le chasseraient, s'ils

savaient. Le garçon n'en avait jamais parlé, mais à voir la façon dont il se tenait quand ils étaient en public, ses frissons au passage de gens qu'il pensait connaître, ses yeux fuyants lorsque l'homme abordait des questions d'avenir.

Le garçon avait eu dix-sept ans à la fin de l'année précédente. L'homme les avait conduits à la plage pour fêter l'événement, même si le garçon n'en pensait pas grand-chose. « Nous ne célébrons pas vraiment les anniversaires. Mais j'aime passer du temps avec toi. » Leur promenade avait été longue. Le garçon avait enlevé ses chaussures et marchait pieds nus sur le sable. Il s'arrêtait de temps en temps et remuait avec ses orteils les algues jetées sur le rivage. Il renversait les rochers et les coquillages et creusait des trous à pleines mains, à la recherche de crabes. Il aimait les attraper, sentir le chatouillement de leurs pattes au creux de sa paume. Il les relâchait. Sur les rochers, ils trouvaient les carapaces brisées de ceux qui avaient été saisis par les mouettes. Le garçon ramassait les morceaux violets et les pinces qu'il trouvait et les rangeait au fond de sa poche : « Je les collectionne. »

À ce moment-là, puisque la plage était déserte et que le soleil se couchait, l'homme avait essayé de l'embrasser. La bouche du garçon s'était ouverte mais il avait gardé serrée la forteresse de ses dents. Ses lèvres avaient le goût du sel. Le garçon, sans violence, l'avait repoussé, et avec un sourire doux, lui avait annoncé qu'il était l'heure pour lui de prier, car le crépuscule, déjà, envahissait le ciel, le tapissait d'un édredon mauve qui dissolvait les nuages et les goélands. Il s'était dirigé vers l'océan, enfonçant ses orteils sur la ligne du rivage pour faire ses ablutions à l'eau de mer. Il se rinça les poignets et gargarisa trois fois, se nettoya le nez et le visage, les bras jusqu'aux coudes, les cheveux, les oreilles.

Les bris du sable chaussèrent ses pieds mouillés d'une couche minérale lorsqu'il se mit debout sur la plage et leva les mains au ciel. Il murmura des mélopées en arabe. L'homme, accroupi près des filaos, observait sa silhouette coupée contre un ciel de tourmaline. La voix d'un muezzin mourait au loin. Il vit le garçon se courber, se redresser, puis se prosterner. Son front reposait près d'un trou de crabe, des algues aqueuses dansaient sur le sable, antres de la chair gisante d'holothuries pourpres crachées par les vagues. Il voulut dessiner ce paysage qui éveillait en lui une nostalgie de poète. Il

repensait à la serviette qu'il avait écrasée, au dessin du garçon qu'il n'avait jamais terminé. Lorsqu'il penserait à lui, les années, les décennies qui suivront, c'est cette scène qui se dessinerait dans sa mémoire, ce coucher de soleil violacé, les empreintes lourdes que laissait le corps prieur du garçon sur le sable.

Il se trouvait troublé par la foi de fer du garçon, l'amour pur qu'il portait à un Dieu invisible et absent. Lui n'avait connu, dès l'enfance, que des dieux de cuivre et de pierre, étreints par la flamme des temples et adorés par des prêtres danseurs. Leurs visages fermes et redoutables le fascinaient et le terrifiaient à la fois, ouvrant des portails dans son imaginaire. Il frissonna à la mémoire de Kali, la destructrice, déesse mortifère qui décapitait les hommes et dominait le monde, à la peau bleue et au beau visage de Shiva, dont le corps aérien avait éveillé et nourri ses désirs d'adolescent. Il pensa à Ganesh, l'éliminateur d'obstacles, et à sa majestueuse tête d'éléphant, que les siens venaient immerger dans l'eau de la mer chaque année, là même où le garçon venait de faire ses ablutions.

L'homme ne comprenait pas, non plus, le désir sauvage qui s'était emparé de lui depuis qu'ils s'étaient rencontrés. Il n'était pas inconscient de son âge, de l'homme mûr, aux cheveux amincis, aux yeux creusés, et à la peau tannée qui le jugeait chaque matin de la buée du miroir. Il avait connu la chair des hommes et des femmes, avait parcouru les tortuosités du désir. Il avait cru le sien fini, mais la peau lactée du garçon l'attirait comme une offrande des dieux, une coulée d'or dans le paysage dévasté de sa vie. Il savait que ce mirage finirait par s'évaporer, comme la vapeur des dunes dans le désert. Une tristesse prémonitoire jeta une froidure sur son cœur, et il pensa aux éphèbes des temps anciens, les échansons des Grecs, les garçons aux corps enduits d'huile qui dansaient nus pour les maharajahs, les adolescents qui peuplaient les harems des sultans. Il aurait été un temps où sa sénescence et la jouvence du garçon auraient été complémentaires : lui, médecin grisonnant, porteur d'une sagesse qu'il passerait à un jeune amant, promesse charnelle d'un avenir.

Le garçon termina la prière du crépuscule, salua les anges scribes à sa droite et à sa gauche, se tourna vers l'homme, et sourit.

Les hommes du cimetière baissent les mains au passage d'un imam petit et joufflu. Il porte une djellaba couleur nuit trop grande qui traîne au sol et caresse les mauvaises herbes, dérange les papillons. Il récite des versets du coran d'une voix belle et caverneuse, qui fige le temps et les hommes autour de lui.

Le garçon avait l'habitude de réciter ces mêmes versets. L'homme les reconnaît. Il les lui avait chantés sur la colline près de sa maison, un après-midi. Il venait de pleuvoir et ils étaient allongés sur la terre mouillée. Leurs vêtements étaient humides et boueux. Une odeur de cuivre flottait dans l'air tandis que les insectes sortaient de leurs tanières. L'homme, curieux, avait écouté. À la fin de sa récitation, il avait demandé une traduction. Le garçon était resté silencieux, les yeux rivés sur une mante religieuse émeraude qui les regardait depuis l'écorce d'un arbre. Il a tendu la main. Alors que la créature se posait timidement sur sa paume, il a répondu : « Dieu a décrété la mort de Salomon, mais son armée de djinns ne s'est pas rendu compte qu'il était mort jusqu'à ce qu'un ver ronge son bâton de bois – sur lequel il s'accoudait – et ce qu'il tombe avec un bruit sourd. »

Ils restèrent allongés sur le sol. La pluie avait laissé place à un soleil d'étain qui calcifiait la boue sur leurs bras et leurs visages. L'homme fut surpris lorsque le garçon l'étreignit et approcha ses lèvres des siennes. L'homme ouvrit la bouche pour accueillir le baiser. Le garçon, parfumé d'abandon, avait un délicieux goût de ruine. Ses cheveux longs étaient humides et se transformaient, à la lueur du soleil, en mordorures fauves. La peur faisait trembler son souffle. Cependant, ses doigts qui dansaient sur la peau de l'homme, déboutonnaient sa chemise et devinaient son sexe à travers le tissu de son pantalon, semblaient convaincus de l'objet de leur recherche. Ils parcoururent son torse, effleurèrent ses cheveux gris, sondèrent sa bouche. Le garçon mordilla les tétons de l'homme, goûta la sueur au fond de son nombril, huma l'odeur de ses aisselles. Une chair de poule embrasa leurs corps, et l'homme se crut immortel. Il remarqua le moustique gras qui s'était posé sur l'épaule nue du garçon.

Après la récitation du Coran, une échelle en bois est abaissée au fond de la fosse. Deux hommes descendent, maintenant le corps du garçon en place tandis que d'autres inclinent le brancard contre le mur de terre. Le linceul est

déposé au fond de la fosse. Les hommes remontent à la surface et enlèvent l'échelle. Le père du garçon s'avance et saisit une motte de terre. Il la disperse dans la fosse. Les autres hommes font de même à tour de rôle, et s'embrassent entre deux sanglots. Le père du garçon s'approche de l'homme, l'étranger, et le serre aussi dans ses bras. Il sent l'attar et la terre fraîchement retournée.

Lorsque tous les autres sont partis et que le vieux gardien s'approche avec sa pelle, l'homme se tient toujours au bord de la fosse, sa motte de terre serrée dans son poing. Il observe un ver de terre, couleur de quartz rose, s'en échapper, et s'enrouler lassement autour de son doigt comme un anneau.

Aqiil Gopee, 24 ans, Ile Maurice

Aqiil est titulaire d'une maîtrise en religion comparée de Harvard et a également étudié l'archéologie. Il vit aux Etats-Unis. Déjà lauréat du PJE, il travaille à l'écriture d'un premier roman et une traduction littéraire du Coran. Parmi ses écrivains favoris figurent Ananda Devi, Marguerite Yourcenar, Jean-Baptiste Del Amo, Arundhati Roy, S.A. Chakraborty.

La Formule du korrigan
Anton Goubier

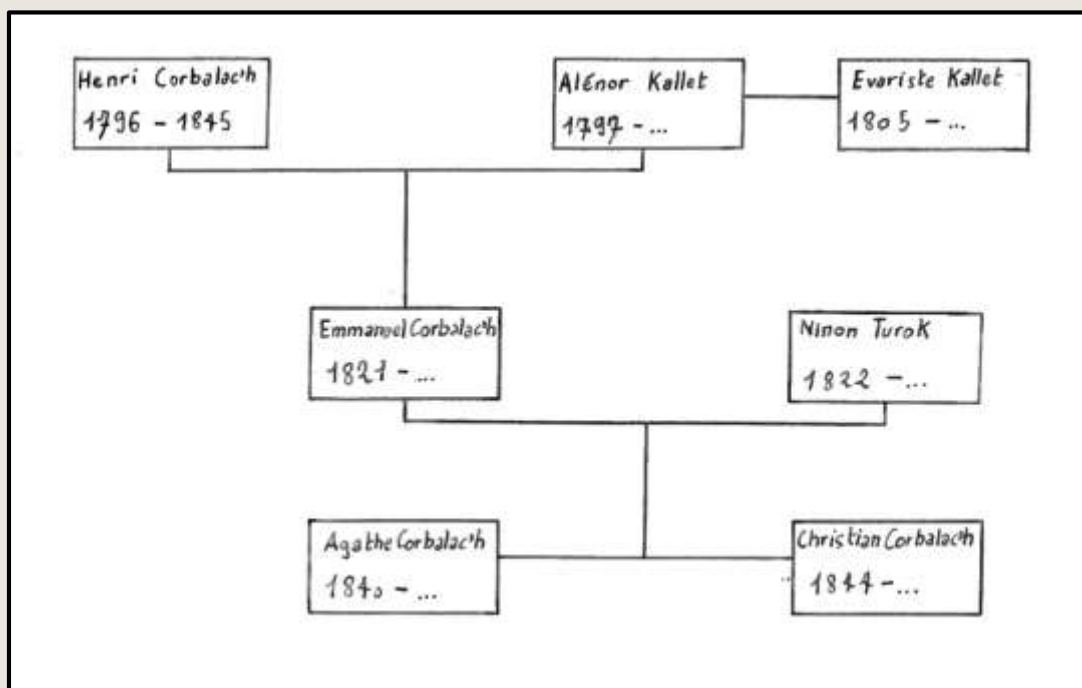
Puisse le grand moteur des belles Destinées

Pour prolonger vos jours retrancher nos années.

Corneille, Cinna ou la clémence d'Auguste, acte V, scène 3

ARBRE GENEALOGIQUE DE LA FAMILLE CORBALAC'H

A LA FIN DES ANNEES 1840



La famille Corbalac'h, rassemblée autour du lit d'agonie d'Aléonor, sa doyenne, comptait les respirations de la vieille femme avec inquiétude. Son souffle se faisait de plus en plus ténu et rauque. Mais, si le corps avait perdu de sa vigueur, se soulevant sous l'effet de toux fréquentes, l'esprit conservait sa vivacité. Aléonor le prouva en déclarant soudain, d'une voix qu'on eût volontiers imaginée plus faible :

« *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* Voilà bien un enseignement recevable de la Bible. »

Les heures passaient. La chambre aux rideaux tirés semblait déjà un tombeau. L'oncle Evariste tripotait la mousse rouge de ses favoris, Emmanuel et Ninon se blottissaient l'un contre l'autre, tels deux oiseaux frileux, et les enfants, que l'on ne remarquait plus, se tenaient dans un coin, muets d'ennui et de tristesse, ces deux sentiments que seul le jeune âge sait conjuguer avec une innocente honnêteté.

Depuis une semaine, au château de Havelong, la demeure ancestrale, on vivait dans l'attente de la mort. La domesticité elle-même se faisait recueillie, donnant l'impression de servir quelque culte secret, remplaçant les bougies avec des gestes d'officiant de messe et ouvrant le moindre placard avec plus de respect qu'on eût employé pour un tabernacle.

Quinze heures sonnèrent. A l'instant où Ninon se dégagea des bras de son mari pour quitter la pièce étouffante, la forme allongée dans le lit à baldaquin remua. Aussitôt, les Corbalac'h se rapprochèrent vivement. La vieille Alénor fut redressée sur ses oreillers, son bonnet de coton fripé réarrangé sur ses cheveux rares et ses mains tremblantes tendrement pressées. Mais l'objet de ces attentions les repoussa toutes et, au grand étonnement de sa famille, se laissa glisser sur ses pieds, saisit sa canne noueuse et se dirigea vers la porte. Emmanuel, stupéfait, la prit doucement par les épaules et lui murmura :

« Maman, où allez-vous... ? Retournez vous coucher. Vous allez vous blesser.

— Je n'en peux plus. Je dois marcher. Je ne veux pas mourir couchée, non. »

Péniblement, la poitrine torturée par quelque mal sans remède, Alénor se déplaça jusqu'à la porte, que l'on se hâta d'ouvrir devant elle, puis elle descendit les escaliers, soutenue par son fils et son frère, réprobateurs mais impuissants. Toute leur vie, cette femme avait représenté une force inaltérable, la retrouver agitée de cette même énergie les rassurait un peu, repoussait l'inévitable disparition et le vide qu'elle engendrerait.

Les escaliers descendus, elle s'enveloppa dans un manteau de laine, chaussa des bottes de cuir fourrées et insista pour marcher seule, soufflant à chaque pas. Deux bonnes ouvrirent la porte d'entrée à deux battants comme un portail d'église.

On voulut la retenir, on voulut l'accompagner. Rien n'y fit. L'oncle Evariste regarda partir sa sœur en rappelant que les chats se cachaient pour mourir, faisant une fois encore preuve de ce pragmatisme qui lui avait valu une réputation de cynique.

Le ciel grisonnait. Près du château, l'air marin se mêlait à l'odeur du sol humide, car une averse était passée, qui s'était alliée au piétinement des chevaux que l'on menait au village de Kaëlkern, en contrebas, pour transformer la neige immaculée de la veille en une bouillie brune. Mais quand la vieille femme s'approcha de la forêt épargnée par la pluie, l'atmosphère se fit plus pure, les congères retrouvèrent leur blancheur. Les chênes encore un peu habillés et les vaillants sapins offraient les réminiscences d'une enfance heureuse. Alénor, avant d'épouser feu le baron Henri Corbalac'h, avait habité de l'autre côté de la colline, et tout dans ce bois lui était familier. Elle revit une pierre rose et pointue sur laquelle elle était tombée petite, s'égratignant le front et alarmant son père qui l'avait portée jusqu'au cabinet de l'officier de médecine. La vieille femme, qui combattait semblable nostalgie depuis des années, se laissa submerger. S'appuyant contre un arbre, elle pleura.

A travers ses larmes, elle aperçut soudain une petite clairière, disque étroit de neige au milieu duquel s'élargissait un cercle de champignons dont les chapeaux présentaient des nuances allant du brun au lilas. Au centre, se dressait une souche noire. « Le rond de sorcières », murmura-t-elle ; celui que son père lui avait montré, au cours d'un lointain après-midi dont les souvenirs lui apparaissaient à travers les brumes de sa mémoire.

Elle s'assit sur la souche. Il était temps de se résigner, de laisser son âme être emportée par le vent, on ne sait où, peut-être nulle part, peut-être aussi vers Dieu. Elle essaya d'oublier son père adoré et la peste du scepticisme qu'il avait apporté de Paris, après un séjour en 1792. L'attente, en tout cas, était insupportable. Que tout cela prît fin !

Alénor avait fermé les yeux dans l'espoir de hâter son trépas, mais, de guerre lasse, elle les rouvrit et sursauta. En face d'elle, se tenait un garçon aux oreilles pointues vêtu d'un gilet et d'un pantalon verts aux motifs complexes réalisés avec du fil d'argent. Des reflets mordorés traversaient ses cheveux bouclés. Il s'approcha, ses pieds nus s'enfonçant dans la neige sans qu'il parût en souffrir. En un instant, il fut dans le cercle et parla d'une voix caressante :

« Bonjour, vieille femme. » Celle-ci demeura muette d'étonnement. Le garçon reprit alors :

« Ne vous effrayez pas, je suis un korrigan. M'entendez-vous ? Etes-vous sourde ?

— Je vous interdis... ! s'offusqua Alénor. Je ne suis pas si vieille.

— Ah oui ? Je vous aurais crue à l'article de la mort.

— Etes-vous envoyé par une sorcière ? demanda la vieille femme.

— Oh mais il n'y a pas de sorcières dans cette forêt. Des fées et des gnomes, voilà tout. Beaucoup trop de gnomes, si vous voulez mon avis. »

Alénor fut prise d'une terrible quinte de toux qui fit réagir le korrigan :

« Vous n'allez vraiment pas bien. Est-ce pour mourir que vous êtes venue ici ?

Et il colla sa bouche souple à l'oreille ridée où il déposa quelques mots d'une langue ancienne, après quoi, inclinant la tête sur le côté, il prit congé, non sans s'être retourné une dernière fois pour avertir :

« Vous pouvez "emprunter" six lunes à la fois. Ne vous y livrez pas excessivement, chaque être dispose d'une durée de vie au-delà de laquelle il doit mourir. »

Il s'en alla. Alénor, elle, se répéta les mots une centaine de fois avant de regagner le château de Havelong. Elle avait presque oublié son agonie.

Le retour de la doyenne des Corbalac'h, ragaillardie, ne produisit chez personne une émotion aussi vive que chez Emmanuel. Le baron – car ce titre

lui avait échu à la mort de son père, en 1845 – s’était précipité sur le perron et, en larmes, avait fait promettre à sa mère de ne plus quitter le château. Cette dernière avait accepté, avant de demander qu’on la montât dans sa chambre avec une soupe bien chaude. A présent que la nuit était tombée, il s’épanchait auprès de son épouse :

« N’est-elle pas incroyable, cette femme ?

— Oh si, mon amour, concéda Ninon, dont les sentiments à l’égard de sa belle-mère avaient toujours été complexes à cerner.

— C’est une force de la nature ! A croire, comme a écrit je ne sais plus qui, qu’ “ Elle vida d’un trait le chaudron de Dagda / Dérobant les pouvoirs de ce fils d’Elada ”.

— C’est Ossian, mon amour.

— Ah oui, Ossian. Eh bien, ne l’a-t-il pas écrit pour elle ? D’ailleurs... Entrez, fit-il, alors que l’on frappait à la porte de leur chambre. »

Une bonne ouvrit et lui dit que madame la baronne l’appelait auprès d’elle. Laissant Ninon à sa broderie, il traversa le couloir du premier étage comme le vent.

Sa mère l’attendait dans un fauteuil sombre. Son rétablissement s’était évanoui, la vieillesse avait repris ses droits, et d’elle ou de la lampe à huile qui tremblait sur une commode, on eût bien été en peine de deviner laquelle s’éteindrait la première.

« Maman, murmura Emmanuel, vous vouliez me parler ?

- Mon enfant, savez-vous que je vous aime au-delà de tout ? J’ai passé ma jeunesse à aimer votre père, et cet amour, je l’ai versé en vous après sa mort. Je quitterais cette vie sans un soupir si je ne vous laissais derrière moi.

— Oh maman...

— Sans un soupir, assura Alénor. Mais il faut se quitter très bientôt. Cependant, peut-être le monde m’offrirait-il de passer encore

quelque temps auprès de vous. Si seulement j'avais l'audace de demander votre aide...

— Oh maman ! Vous le savez bien, que vous obtiendriez mon secours !

— Vous m'aidez, dites ? Tu m'aideras, Emmanuel, tu m'aideras ?

— Oui ! Mais que pouvons-nous ?

— Beaucoup, il me semble, dit sa mère avec mystère. Approche-toi de moi ! »

Le baron lui offrit son oreille, dans laquelle se déversèrent les accents d'une langue étrange. Sans comprendre, croyant à quelque délire qu'il ne fallait contrarier, il s'y prêta, puis, sa mère le lui ordonnant, il répéta la formule. Quand il eut fini, il regarda la vieille femme. Parler autant l'avait épuisée, mais elle ne toussa pas comme elle l'aurait fait auparavant. Une lumière s'alluma dans son regard. Elle se leva soudain d'un bond.

« Maman, que vous arrive-t-il ?, s'étonna Emmanuel.

— Puis-je te confier un secret, demanda-t-elle ? »

Elle lui raconta le cercle de sorcières, le korrigan, la formule, les six mois de vie donnés... Bien qu'il se fût toujours targué d'un certain rationalisme, le baron ne rêvait que de s'abandonner à un univers merveilleux, à condition d'obtenir la preuve de son existence... Il considéra le récit de sa mère, de même que son regain de santé, comme une authentification suffisante, et l'embrassa sur le front et les mains, puis se retira, troublé, heureux.

Contrairement à l'oncle Evariste, Ninon ne manqua pas d'être informée par son mari de ce que celui-ci avait accompli. Elle douta, bien entendu. Mais le lendemain, en voyant sa belle-mère donner des ordres aux domestiques et plaisanter avec les enfants qui, eux, avaient accepté sans s'interroger ce miraculeux rétablissement, elle ne put continuer à nier l'évidence d'une intervention surnaturelle.

Durant plusieurs jours, elle crut maintenir à distance l'étrangeté en évitant de croiser la vieille Alénor, mais le comportement de la doyenne ne

correspondait pas à sa volonté, celle-ci se plaisant à se déplacer partout très vite et sans prévenir.

« Au moins, dans six mois, nous serons débarrassés d'elle, pensa Ninon. Enfin, je veux dire que les choses rentreront dans l'ordre. »

Mais plus elle voyait sa belle-mère, plus ses idées devenaient confuses. Cette rémission n'allait-elle pas entraîner un mal terrible sur toute la famille ? Et Emmanuel avait-il vraiment perdu six mois de vie ? Bien qu'elle fût, de toute la famille, la plus religieuse, elle n'en dit rien à son confesseur – à la demande de son mari.

L'hiver s'installa sur Havelong. L'air devint froid comme la mort, le sol gela, la glace pendit aux branches. On ne compta plus les pierres fendues le long des chemins. A l'intérieur du château, le combat annuel s'organisa : les âtres débordèrent d'un feu vital, que l'on entretenait comme celui des Vestales ; on se couvrit de ces épaisseurs artificielles que l'Homme a créées pour pallier sa faiblesse physique, et qui font rire les ours velus dans les cavernes humides. Dans cette bataille de la vie pour la vie, la vieille Alénor jouait les phénix, s'activant nuit et jour, allumant les bougies et versant l'eau chaude elle-même dans les bouillottes et les théières fumantes.

Noël vint, puis le Nouvel An, lui-même suivi de l'Epiphanie. Les prémices du printemps concordèrent avec le retour de la maladie d'Alénor, qui, depuis le soir où son fils lui avait murmuré la formule, avait tenté avec succès de nier être en sursis. A présent, alors que sa toux revenait, elle ne pouvait continuer à s'aveugler et se fit très anxieuse. Chaque jour, ses mains devenaient plus débiles, son souffle plus court. Ses déplacements se restreignirent à une ambulation pénible entre les quatre murs de sa chambre. Dehors, les pollens se déposaient déjà sur les jeunes brins d'herbe où s'aventuraient les premiers insectes, bourdons, coccinelles et papillons.

Emmanuel s'en aperçut et sombra dans la mélancolie. Il s'était passionné pendant un an pour l'installation de la république à Paris, et s'était beaucoup investi auprès des villageois de Kaëlkern qui l'appelaient respectueusement « Monsieur le baron », en leur conseillant telle ou telle prise de position que lui dictait son opinion libérale, mais à présent, le déclin de sa mère éclipsait les discours de Lamartine. Les jours passant, la conduite à suivre lui sembla

évidente, et un soir de mai, il alla voir sa mère. Or, la vieille femme n'était pas seule. Une autre, plus jeune, se tenait dans un coin ; c'était Ninon. Elle ne portait qu'une simple chemise de nuit et un bonnet de flanelle blanche qui tranchait avec ses cheveux bruns et son regard noir.

« Emmanuel Corbalac'h, je vous attendais ! dit-elle en prenant de vitesse sa belle-mère. Vous vouliez recommencer, n'est-ce pas ? »

Son mari opina, ce qui la mit en furie :

« J'ignore si votre âme sera damnée par cette magie, mais ce dont je suis certaine, c'est que je ne vous laisserai pas disposer aussi généreusement de vos années ! Combien de temps comptez-vous les semer, petit Poucet insouciant ?

— Une fois ! gémit le baron. Pour ma mère ! N'est-ce pas un devoir sacré ?

— Votre devoir sacré est envers votre épouse et vos enfants ! Quelle sera notre vie si vous mourez demain ? Pensez à Agathe et à Christian ! »

Alénor se releva dignement de sa couche et déclara qu'elle ne serait plus une charge pour personne, et qu'elle avait accepté son sort depuis longtemps, qu'elle s'en irait le soir-même, puisqu'on était si cruel, et que nul ne la regretterait de toute manière. N'y tenant plus, Emmanuel se jeta à ses pieds en balbutiant les plus touchants témoignages d'amour filial. Ninon dut céder, mais pas sans condition :

« Je vais lui donner de mes propres années, décida-t-elle. Une fois, une fois seulement, et nous nous retrouverons ainsi comme avant. »

La vieille sourit non sans quelque malice, tandis que sa bru procédait à l'échange.

« Ne la jugez pas trop durement, demanda Emmanuel après s'être répandu en reconnaissance. Qui ne voudrait pas reculer l'heure de sa mort ? »

L'été fit tout oublier à chacun. Le baron vit son énergie engloutie dans sa haine contre le prince-président, sa femme se dépensa sans compter pour

les enfants et le domaine, et Alénor lut et entreprit de longues promenades. Mais l'automne revint. Sur la dizaine d'habitants de Havelong, les trois qui connaissaient le secret de la magie des korrigans virent s'imposer à leur esprit le décompte fatidique ; chaque horloge devint un ennemi, chaque nouveau soleil la promesse d'une lutte prochaine. L'oncle Evariste, qui vivait dans l'aile sud où se trouvait son laboratoire dont il sortait peu, finit même par le ressentir. Ninon, dont il s'était toujours imaginé proche – sans qu'elle-même l'appréciât beaucoup –, lui révéla tout, la veille de la Toussaint, alors qu'ils se trouvaient seuls à lire dans le petit salon. Cédant sous le poids du secret, elle parla de la formule du korrigan, du premier échange consenti par son mari, de celui qu'elle avait elle-même accepté, et de l'imminence d'un troisième, qu'elle redoutait. Sceptique, l'oncle Evariste se fit confirmer ces dires par sa sœur (qui maudit la langue pendue de sa bru), après quoi il réunit toute la famille et prit la parole avec enthousiasme :

« Merveille des merveilles ! Imaginez tout ce qui va s'offrir à nous ! Les progrès incroyables ! Les trains, les air-navires, les canons pour aller sur la lune ! Et, à plus petite échelle, le phono-vidéographe, le canal d'Egypte, l'énergie volcanique... Moi, je vais donner six mois de ma vie à ma chère Alénor, et j'espère que vous aurez l'intelligence d'accepter ce que je m'apprête à vous proposer. »

Jamais sa barbe rousse ne lui avait donné un air plus diabolique que ce soir-là.

« Accordons-nous, déclara-t-il après avoir cédé de sa vie comme on donne dix centimes au boucher, sur le fait que la mort est le grand mal. La terrible perspective qui donne un goût amer à toutes les autres. Emmanuel, souffririez-vous de mourir avant d'avoir vu se réaliser votre idéal républicain ? Et vous, Ninon, avant d'avoir vu vos enfants grandir et enfanter à leur tour ? Et vous Alénor... Mais vous, je vous sais assez vieille pour me comprendre. La vie nous offre un extraordinaire moyen de riposter ! Saisissons-le comme des gens du dix-neuvième siècle raisonnables et sensés. Transformons notre course effrénée vers la mort en une marche triomphale jusqu'à l'existence des Hommes-dieux ! Chacun devrait donner de sa vie à Alénor à tour de rôle, puis à moi, car je suis le plus âgé de nous trois. Ensuite,

Agathe et Christian grandissant, il sera temps de leur proposer ce magnifique échange...

- Jamais ! hurla Ninon. Comment osez-vous parler ainsi de nos enfants ?
- Je comprends pourquoi mon père a toujours refusé que vous veniez vivre ici, dit Emmanuel, et je regrette de l'avoir moins bien compris que lui.
- Mais je voulais dire, le moment venu ! Ils auront eux-mêmes des enfants pour les soutenir, etc. pour les siècles des siècles ! »

Ninon quitta la pièce en se signant, son mari sur les talons.

« Ils se raisonneront, glissa Evariste à sa sœur, ils se raisonneront. »

Durant trois ans, l'oncle Evariste assura seul la survie de la doyenne. De fait, la détérioration des rapports familiaux entraîna le départ d'Emmanuel à Paris où il projetait d'entrer en politique, rejoint par sa femme et leurs enfants. Mais l'attachement du baron pour sa mère le forçait à écrire fréquemment à Havelong, où l'on prenait toujours soin de répondre comme si rien ne s'était produit.

Après le coup d'Etat du prince-président, la vie parisienne perdit de son intérêt. On complotait vaguement... Mais à quoi bon ? La partie était perdue. En janvier 1853, Ninon et Emmanuel rentrèrent en Bretagne.

L'oncle Evariste avait vieilli, quant à Alénor, elle jouissait d'une santé parfaite. Les deux complices avaient organisé une réception pour les notables du village. Le baron se coula dans le rôle du châtelain qui, ayant vu les réalités de Paris, pouvait en dissenter doctement. Ninon, touchée de ce qu'elle avait découvert à la capitale, projetait d'ouvrir une école à Kaëlkern. Tout semblait aller pour le mieux.

Mais le soir, alors que l'on décrochait les guirlandes de la salle de réception, Evariste tomba lourdement au sol ; ses mains tremblaient, ses yeux se révulsaient. Alénor se lamenta, car c'était à force de trop lui avoir donné de son temps qu'il s'était rapproché de sa fin, son pauvre petit frère, au moins, elle allait lui donner les cinq mois qu'elle possédait encore.

Emmanuel consentit à céder six mois à son oncle par alliance et, excédé par cette mise en scène, monta se coucher.

Un mois plus tard, Ninon tomba malade. On annonça une fin rapide qui dévasta Emmanuel. Il avait proposé son aide à sa femme, mais celle-ci avait refusé qu'il prononçât la formule. Digne et calme, elle regardait défiler les visages tristes autour d'elle, et ne semblait véritablement consternée qu'en voyant Agathe, à présent âgée de quinze ans, entrer en larmes dans la pièce avant de repartir sans avoir dit un seul mot. Le reste du temps, la jeune fille se pressait contre les fenêtres froides du rez-de-chaussée, comme elle aurait aimé le faire contre les joues de sa mère, si la maladie ne l'avait à ce point effrayée. Un soir, son grand-oncle vint s'asseoir près d'elle, à même le sol de la cuisine, une pièce obscure comme le purgatoire.

« Je comprends parfaitement ce que vous traversez, mon enfant, dit le vieil homme. Il est difficile de dire adieu à ceux que l'on aime.

— Je ne veux pas en parler, répondit Agathe en dessinant des visages sur la buée du verre.

— Il le faut, pourtant. Parfois, les grandes personnes ne sont pas si sages qu'on le croit, et causent de la peine alors qu'une solution limpide s'offre à elles.

— Que voulez-vous dire ? demanda vivement la jeune fille. »

L'oncle Evariste sourit.

« Il est un secret chez les Corbalac'h, vois-tu, un secret bien gardé... »

Il avait la voix suave du loup des contes merveilleux, lorsqu'il propose une course au Petit chaperon rouge ou bien qu'il frappe à la porte des sept chevreaux.

Le soir même, Agathe, résolue, entra dans la chambre de sa mère. Elle ne devait en sortir qu'une heure plus tard, ayant obtenu ce que son amour inconditionnel avait su arracher, et plus légère, il est vrai, de six mois de vie.

« Nous sommes tous damnés », furent les premiers mots que prononça Ninon en quittant son lit. Par la suite, elle craignit la mort et la comparution devant le souverain juge. Emmanuel, dépassé par la situation et ayant renoncé à reprocher à sa fille ce qu'il se réjouissait qu'elle fût parvenue à faire, crut pouvoir abandonner pour toujours la politique et se prit de passion pour l'apiculture, pareil à un empereur romain décadent. Il ne s'opposa plus aux prélèvements de vie, les fournissant lui-même à sa femme, à sa mère et à son oncle, dépérissant de ce fait à vue d'œil.

En 1857, Agathe fut en âge de se marier et, comme elle recevait depuis peu les avances d'un jeune hobereau dont les terres avoisinaient celles des Corbalac'h, l'union fut célébrée sans que quiconque fût de difficulté. La jeune mariée déserta Havelong, mais ne manqua pas d'y revenir souvent pour s'enquérir de l'évolution de la situation.

A ces occasions, elle restait surtout avec le petit Christian, qui grandissait dans cette étrange demeure peuplée de défunts en sursis. Sa mère ne parlait plus que d'éviter de mourir, son père se racornissait, sa grand-mère, en revanche, ne manquait jamais de l'accompagner se promener et lui parlait longuement de créatures fantastiques. « Tonton » Evariste, lui, le laissait parfois entrer dans son laboratoire et lui remplissait la tête d'images fantastiques d'engins volants. Agathe finit par exiger que son frère fût envoyé en pension à Rennes. On obéit sans discuter.

La modernité fit son entrée à Havelong. Les premiers prototypes de *vaccum-cleaner* furent introduits au tournant des années 1860 par Evariste, devenu le chef de cette communauté recluse. Ayant nettoyé toutes les pièces pendant trois jours, il disséqua la machine et tira de ses observations un compte-rendu qu'il envoya à la société de fabrication. Le vieux savant se sentait prêt, confia-t-il à sa sœur, à poursuivre un million d'années cette vie d'émerveillements répétés. L'hiver, pourtant, n'avait jamais semblé si pesant sur le sombre château.

Au printemps 1862, les forces d'Emmanuel achevèrent de décliner. Contre sa volonté, on rappela son fils de pension. Le jeune homme arrivait sur ses dix-huit ans, mais n'en paraissait pas quinze. Pâle, le regard et la voix mal assurés, les gestes gauches, il évitait sa mère qu'il avait appris à craindre pour ses soudaines envolées fanatiques, et, privée de sa sœur, passait ses journées à marcher dans le parc, les yeux levés vers un autre monde plus vivant. En mai, le secret des korrigans lui fut révélé, et il remplit sa mission avec application, c'est-à-dire qu'il donna de sa vie à ses deux parents, à sa grand-mère et à son grand-oncle. Agathe, avertie, se rendit au manoir un soir et déclara :

« N'en avez-vous pas assez, de vivre en vampires ? Et croyez-vous que le monde l'ignorera toujours ? Nos gens meurent, et nous, nous demeurons inchangés.

- Le risque est mineur, répondit l'oncle Evariste. Le jour venu, nous déménagerons. Vous parliez des vampires, eh bien, à en croire la littérature populaire, que mes expériences me laissent le temps de parcourir, la fuite en avant est le lot des immortels.
- Tôt ou tard, cher grand-oncle, ils finissent avec un pieu dans le cœur, la tête sur les genoux, dans une fosse non-consacrée. Quoi qu'il en soit, je ne veux plus que Christian soit mêlé à cette folie. Arrangez-vous comme vous le souhaitez, mais ne lui ponctionnez pas un seul jour de plus. »

Après cela, tous les six mois, on parlait de trouver un remplaçant au jeune homme, mais l'on n'en cherchait pas. A la suite de l'infléchissement libéral de « l'aigle à moustache », ainsi qu'Emmanuel appelait l'empereur, le baron brûla de mener la grande carrière politique à laquelle il se croyait préparé par son observation des abeilles, mais il avait donné beaucoup trop de temps. Son corps le trahissait. Alénor lisait, Evariste faisait de la chimie et Christian s'ennuyait ; ainsi allait le monde près du village de Kaëlkern.

Au matin de l'Épiphanie de 1868, Agathe se rendit à Havelong, profitant de l'absence d'Evariste parti chasser. Alors qu'elle discutait avec son père dans le petit salon, Christian s'effondra sur un tapis, près du feu qu'il

s'amusait à raviver. Alénor murmura tandis qu'on envoyait chercher un médecin : « Inutile, il a perdu des dizaines d'années de vie... Je sais quoi faire. »

Les Corbalac'h l'écoutèrent et portèrent le jeune homme dans les bois. Ils parvinrent à la petite clairière à la souche, et Alénor cria : « Korrigan ! Korrigan ! ». Alors, prompt comme un majordome, la créature s'avança en souriant.

« Ne vous avais-je pas prévenu ? dit-il à la vieille femme. Il ne sert à rien de vous avertir, vous, les humains. Vous n'entendez que pour oublier. Je peux le ranimer, ajouta-t-il, mais sachez qu'il s'agira pour chacun de reprendre son temps de vie normal. Ce qui vous tuera tous, je pense, hormis cette jeune femme. »

Agathe soupira, soulagée, mais sa mère frémit.

« Non, non, pleurnicha Ninon en dodelinant. Je refuse d'aller en enfer.

— Tout est proportionnel, répondit le korrigan. Si vous êtes courageuse, vous répondrez de vingt ans de crime. Si vous attendez le Jugement, vous comparâtes devant Dieu pour des fautes étalées sur des siècles. »

Cette leçon de théologie achevée, le korrigan ouvrit la bouche, prêt à entamer le rituel, mais il s'arrêta net et chancela un instant avant de basculer par-dessus la souche. A l'autre bout de la clairière, l'oncle Evariste inclina son fusil, l'air satisfait, presque prêt à ouvrir sa gibecière pour la garnir du fruit de sa traque. Il dit :

« Heureusement pour vous, je vous ai suivis. Nous rentrons ? Voulez-vous enterrer ça – non, pas votre fils, Ninon, le lutin – ou le laissons-nous aux oiseaux ? »

D'un même mouvement animal, la famille Corbalac'h, transformée en meute, se jeta sur le vieillard, lui arracha son arme des mains et le renversa. Il ne se releva pas, sa tête ayant heurté la pierre rose et pointue qui avait naguère fait couler le sang de la petite Alénor. Une fumée verdâtre s'éleva du corps du korrigan ; et une voix parla à travers cette manifestation physique de son âme :

« Nous manquons de temps, je vais prononcer la formule. »

Il s'exécuta et, très vite, Alénor, Ninon et Emmanuel s'affaissèrent sans un cri. Evariste sembla seulement un peu plus mort qu'avant ; soudain, leurs tissus se décomposèrent, leurs os se réduisirent en poudre.

Agathe, assise dans la neige, contempla l'envol de l'âme du korrigan à travers la poussière de cadavre soulevée par le vent. Puis elle vit son frère ouvrir les yeux, tousser et se relever, hébété. Elle le prit par la main, comme un tout jeune enfant, et le ramena jusqu'à Kaëlkern, où leur seul élixir de vie fut un chocolat crémeux et bien sucré.

Anton Goubier, 20 ans, France

Anton est en master d'histoire antique à l'Université de Montpellier. Il écrit des poèmes, des livrets d'opéra et un premier roman. Il trouve une source inépuisable d'émerveillement dans l'élevage de fourmis. Il aime les auteurs conférant une dimension réaliste à leurs œuvres, parfois teintées de fantastique : Pétrone, Victor Hugo, Emilie Brontë, Gustave Flaubert, Georges Sand.

Tu ne mentiras point
Ophélie Mbogle

I.

Je n'ai pas de prénom. Je l'ai perdu, ruisselant, entre mes cuisses, un samedi caniculaire de juillet ; il a été emporté par le vent qui fredonne dans les champs de maïs, celui-là qui remue la cendre d'un feu éteint. Depuis lors, j'attends l'amour. Je prononce le mot avec hésitation, *a-mour*. Il contient trois voyelles et deux consonnes. J'associe un mot à une forme pour mieux l'orthographier. Alors, je l'imagine en forme de losange, l'amour. Fantasmagorique, je fabrique des papillons en pâte à modeler qui, je le suppose, vont parcourir mon ventre sous un ciel étoilé.

Je suis née près d'une forêt dense, aux côtés de pirogues amarrées contenant des mammifères dorés et des lueurs du jour. Les signes d'affection dissimulés, il faut fouiller longtemps la terre aride pour retrouver des gestes fugaces, conservés telles des matières dangereuses. J'ai grandi au soleil, entourée d'autres fleurs dont la semence a été conditionnée par la religion, les responsabilités et que sais-je d'autre. Des fleurs bercées de traditions précieuses et de chants d'oiseaux difficiles à reproduire. Je suis née en abandonnant de la poussière sur d'innombrables questions, travaillée par le poids des énigmes ; elles palpitent dans le noir. Un jour, j'ai vu mes parents danser, comme ces gens dans les feuilletons, mais sans se regarder une seule fois dans les yeux. Je ne sais pas combien de regards il est permis de détourner de la personne que l'on dit aimer.

Puis j'ai fleuri, abreuvée de pleurs aphasiques qui ruissellent paisiblement, de l'autre côté des sourires, s'échouant sur les berges des désillusions. Ces averses n'ont pas emporté les tabous. Les tabous-écharde, accumulés au creux de mon larynx, ont submergé ma voix durant le temps d'une vie. J'aimerais posséder une éternité pour tous les retirer, l'un après l'autre, pour emplir enfin mes poumons d'oxygène. Alors, je prie. Je prie Dieu d'effacer mes péchés, le mensonge, la haine et le reste. Je prie Dieu de mépriser la douleur qui s'est glissée sous mes pores, celle qu'on ne nomme pas et qu'on estompe avec de la poudre pour maintenir un éclat sur le visage.

Je suis née entre l'arbre et l'écorce ; à l'endroit où le gentil monsieur a mis ses doigts âpres, graduellement. La moitié du corps tétanisé, je révise les

chiffres grâce aux taches d'humidité sur les sièges. La première fois, le sang afflue dans sa trajectoire tandis que je baisse ma robe à pois blancs. Je n'ai pas pu esquiver le naufrage qui hérissé mes poils. Il triche, le gentil monsieur. Je n'ai pas été embrassée, comme ces gens dans les feuilletons, au niveau de mes lèvres à qui il a souvent été interdit d'avoir une objection. J'ai perdu mon chemin dans le garage désert que je connais si bien, mon terrain de jeu. Le regard balayant les alentours, un peu pressé, le gentil monsieur m'emmène par le coude lors des prochaines parties.

La première fois, le temps a été changé en pierre, de celle qui prive les ricochets, de celle qui meuble les ornières. Le temps mesuré avec le métronome de mes murmures de tourment. Quand on se sépare, le gentil monsieur a ces yeux suppliants, cette voix d'émotion, d'une violente satisfaction, qui formule, *reviens ici demain nous allons encore jouer*. J'aime jouer, il le sait. Mes parents n'ont pas l'occasion de le faire, il le sait bien. Maman s'attelle à la cuisine. Papa travaille sur l'ordinateur. Moi, je possède des livres de coloriage, des chaussettes à volants, une poupée avec une minijupe rose. Ses bras m'engloutissent, *tu gardes bien notre secret tiens achète-toi une gourmandise*. Il me tend une pièce grise-jaune, tout à fait aimable, des gouttes de sueur dégoulinantes de son front ridé. En l'attrapant, je caresse ses doigts convertis en pelles. Ils ont creusé des bouts de mon âme sous l'air épais, *j'ai hâte de te revoir*. Maintenant, ils parcourent les nattes qui surplombent ma tête rigide.

✱

Le gentil monsieur, les adultes l'appellent Roger. Pour moi comme pour les autres enfants, c'est tonton Roro. Sous ses muscles, j'invite des souvenirs, le début d'un cirque. Je cède l'épouvante à ses aspirations. Je cède l'ignorance à sa soif. La voix enrouée de tonton Roro transperce un nuage de candeur, s'aventure tout doucement et fait un nid à l'échine, *ne dis rien d'accord je sais que tu es une gentille fille*.

Le soleil disparu, j'ai dessiné sur des feuilles en papier carton. Je dessine pour conserver une chose infime d'enfance. J'ai huit ans et j'aurais voulu dessiner sa voix sauvage, une voix de forêt à la nuit tombée, une voix de bête

en fuite. J'aurais voulu dessiner un gémissement de plaisir, sa satiété, un spasme d'effroi. Je n'ai utilisé que le crayon de couleur rouge pour la maison avec deux fenêtres et une porte, les bonshommes avec les pieds en branches, le couchant, la tomate et le sang. Il n'est resté que le rouge dans ma mémoire.

J'ai été fascinée par la dualité du rouge sang, celui qui domine une callidie, celui qui surgit d'une blessure, celui de l'amour.

J'aurais voulu dessiner la hâte et la surprise.

Parfois, je pense à un détail. Peut-être la faute de l'oubli, des apparences normales pour ne pas déranger, la mémoire des tréfonds ? Peut-être. Sur le chemin de retour de l'école, j'ai rencontré Madeleine, la femme du gentil monsieur, l'amie fidèle de ma mère. Pour moi comme pour les autres enfants, c'est tantine Maddie. Elle s'activait sur la corde à linge. J'ai distingué des chemises, des tricotés, des pantalons. Elle les disposait un à un, avec minutie, s'abaissait, se redressait, décidée, patiente. Les gestes qu'elle faisait la rendaient davantage belle, une sorte de danse gorgée d'hardiesse. Je n'ai pas pu m'empêcher de la regarder, inerte, mon cartable au dos. Tantine Maddie est aussi née ici, la brise mouvant les fleurs de balisiers autant que les rubans d'écume. Elle avait tout sacrifié pour son mariage et ses cinq enfants. C'est ainsi, on appelle ça la norme. Il ne lui restait qu'à superposer des vêtements à longueur de journée, les mains durcies. Plonger des tubercules dans de l'eau bouillante, commenter des téléromans sans se cacher d'envier ces histoires d'amour idéales.

La voici devant moi tantine Maddie, mon cœur serré dans ma poitrine sans que la raison n'en soit claire. En soulevant ses yeux plissés à cause du soleil, elle sourit à ma vue, complimente mes nattes, *tu as été sage en classe j'espère*, bienveillance habituelle. J'ai levé ma main pour saluer, mais aucun son n'est sorti. Ma parole a migré ailleurs, une hirondelle d'aspect fragile. Inspirer. Expirer. Se retourner et marcher vite. Elles sont légion les occasions qu'on aimerait affronter à nouveau pour dire le mot juste.

Bien des mois plus tard, elle a été surprise de ne plus me voir courir entre les voitures cabossées du garage, ma poupée à la main. Des excuses ont été

formulées. Je ne me souviens plus comment, en regardant le sol certainement, par pudeur. Avant, je m'enfermais dans un de ces vaisseaux désuet et je prétendais savoir conduire. J'ajustais le rétroviseur pour regarder mon reflet. J'accélérais encore et encore. Je jouais pendant des heures, à tourner le volant dans un sens puis l'autre. Le klaxon était mon outil préféré. Cet après-midi-là, je l'ai vu s'approcher de la voiture, le gentil tonton Roro, le jean sale, le pas alerte, le sourire toujours rassurant. Il n'y avait personne d'autre que nous et le vaste espace de notre secret qui s'étendrait au-delà de la plaine marine de mon village natal et ferait chavirer l'imminente beauté de l'avenir. Je n'ai pas désobéi. J'ai été une gentille fille.

Et j'ai cru, pendant longtemps, que le rôle des filles était de le dissimuler quand elles souffrent, d'implorer, d'attendre, de garder des secrets lourds et bouleversants, qui sillonnent entre leurs dents serrées, en gage de dignité.

II.

La fenêtre entrouverte, je quitte le reflet du crépuscule sur le carrelage, les non-dits suspendus dans l'atmosphère, le parfum floral de l'encens d'une prière à l'aube. Je traverse la nuit, sans tristesse. La tristesse est un mot en forme de demi-cercle, une prison aux contours invisibles dont on doit en trouver la sortie mais qui est souvent niée. En partant, j'ai pris la valise blafarde, un livre d'intercession à la Vierge Marie et une poignée de coquillages que je jetterai un jour de solitude à un coin de rue. Je calcule la distance qui me sépare de la saveur succulente des fruits juteux, du souffle fraternel des chants festifs, de la volupté des eaux et des jugements incrustés dans les murs en briques de terre.

Six mille sept cent trente et un kilomètres.

Incapable d'écouter une autre clameur que les hurlements de mes souvenirs, je range mon corps frêle à l'intérieur d'un amphithéâtre bondé. Ensuite, j'essaie d'appartenir à mon avenir prémédité au moindre millimètre. Délicat, mon regard longe le Rhône et la nicotine me soulève le cœur. J'espère ranimer tout ce qui a de perdu, une injonction du bonheur. À la

place, je remarque des regards agressifs scruter mon épiderme. Inspirer. Expirer. S'immiscent les paroles ambiguës sur la texture de mes cheveux, mon identité, ma culture, un discours irrémédiable, des comptes à rendre. D'abord, parler avec une étrange prudence. Puis vient le réflexe de capituler. Pour avaler le vase de haine si profondément ancrée.

Tous les matins, j'enfile un costume d'adulte au-dessus de mon enveloppe charnelle arrivée à maturation. Parce qu'il faut être quelqu'un, je suis celle que je connais le mieux : la gentille fille. Je range mes émotions derrière un meuble et je souris pour me faire aimer. J'abandonne mon corps aux hommes qui me demandent à l'unisson quelle est ma couleur préférée. Ceux-là sont construits de fantasmes épineux, de stéréotypes pornographiques, des collectionneurs à encenser. Je voudrais reprendre possession de mon histoire, effacer le champ lexical de la bestialité qui me poursuit entre les cuisses. Pourtant, j'invite leurs mains fouineuses qui ne joueront pas la mélodie de mes cicatrices, elle est beaucoup trop intime. Ils avaleront tout sur leur passage, un sein, un poumon, une vulve, une entaille à la lame. Cartographie d'un cratère béant.

Tonton Roro n'est plus sur la planète bleue et rouge sang. *Il faut se souvenir de sa gentillesse*, a dit ma mère en tirant du nez au téléphone, *et prier pour le repos de son âme*. Le gentil monsieur n'est pas mort de culpabilité, mais de pneumonie, étendu dans la chaleur réconfortante de son lit. Mon imagination s'est enchevêtrée à la réalité. J'ai compris qu'il serait difficile de rafistoler le passé. La physionomie des autres hommes, soudaine métamorphose à chaque mot prononcé. Je m'égare en leur présence, une vague de mélancolie, donne un faux prénom, porte mon masque de fatigue. Je vous présente Stéphanie, enchantée. J'emmène ces individus chez eux pour jouer une pièce de théâtre. Je marche droit avant d'embrasser à pleine bouche. La comédie leur est égale, je le devine. Leurs ongles se plantent dans ma chair, avides. Je crains de me fragmenter, de perdre racine, de tomber et m'éparpiller comme un pantin en bois mal assemblé. D'une lenteur exagérée, je me déshabille pour conserver ma précieuse roche, mon joli trauma en agate. Ce spectacle est dévoilé en totale obscurité car je suis persuadée que le filet écarlate luit près d'une tache de naissance. De mes

yeux immenses, je découvre la violence. Ne plus supporter son reflet qui se dérobe face au miroir rectangulaire. Être dans une arène avec l'amour de soi. Aucun cours universitaire ne m'apprend à me pardonner.

✱

Lorsque les hommes sont endormis, la bouche ouverte, leurs pieds cherchant à retenir les miens, les rideaux se ferment devant leurs silhouettes repues. En secret, je les quitte, un orage le long des cils. Inspirer. Expirer. Sous le jet de douche, grâce aux gouttes d'eau trop chaude, je récurve la vie pour l'assainir, une rasade d'alcool pour amortir l'anxiété, ensuite l'incapacité de définir ce qui habite le brouillard.

Mon père se rassure, *tu sais que tu n'as pas le droit à l'erreur*. Ma mère se félicite, *je te confie à Dieu tous les soirs*. En moi, je couve le secret qui enfle et n'en finit plus. Il pourrait m'étouffer, incognito, pendant des étirements de sport – car il faut bien prendre soin de sa dépouille pour qu'elle ne vieillisse pas – ou en dansant lors d'une célébration, le cri d'adieu happé par le ressac du vent hivernal. C'est cette idée qui me tourmente, l'intensité du rien. Aux commissures de mes lèvres, le secret menace de suinter, se frayer un chemin par-delà les plaines et les collines, allumer des brasiers d'où s'exhalera la clarté.

J'ai hâte de fermer les yeux. Seulement, ils sont liés aux affres du passé. Entre les draps moelleux, j'attends un signe, une sentence. J'attends le sommeil comme j'ai attendu l'amour : indéfiniment. Sur l'écran de mon téléphone, des lettres défilent. Les nouvelles sont des parenthèses sur lesquelles on ne s'attarde plus : les frasques d'une célébrité, le réchauffement climatique, un féminicide. J'ai arrêté de dessiner des petites filles candides et des monstres aux mains immenses sur du papier. Ce que je peins en général, c'est une fresque de mes traits. Je commence par les paupières ; elles contiennent toutes les larmes qui ne se déversent pas. Il n'est resté que le rouge sang dans ma mémoire, couleur-lumière, qui interrompt ma lancée sur l'autoroute, arrondit mes seins et les galbe dans une robe, pigmente le carrelage lorsque la lame fond, en esquivant les

veines. Comme la cire d'une bougie consumée, j'attends de m'éteindre, en douceur.

Sur un réseau social à la mode, je m'accapare de la moindre attention pour couper l'appétit de mes lamentations. Je lis les opinions exaltées au sujet de mes photos d'une centaine d'inconnus, me laisse absorber par ces commentaires hétéroclites, des louanges, des invitations, des verbes crus qui froncent les sourcils. Et, au fond de moi, git l'absurdité de se sentir rassurée par ces échanges si prévisibles, d'y fureter un baume pour soulager.

Suit le cauchemar une fois les yeux fermés. Je me demande pourquoi le même. Je ne sais pas ce qu'il signifie, n'ai jamais cherché à lui octroyer un sens. Au tout début, un endroit parallèle où j'aurais pu fleurir sans précaution. Je le distingue dans les ténèbres saisir mon être de tendresse, un flux d'images de plénitude, une rivière qui baptisera un bébé impuissant, des habitations distantes de quelques kilomètres, les rangs de bananiers qui portent des fruits pas encore mûrs. La lumière aveuglante embrase ce cosmos à l'apparence tranquille. L'air frais si doux, si agréable, cajole les méliacées, les fait tanguer.

Mais une main gigantesque vient d'en haut. Le membre est lié à une ombre. Elle me déracine d'un coup sec, laisse une fissure dans la terre, me broie, me tord. Je me réveille en sursaut. Inspirer. Expirer. *Oh pauvre petite fleur cueillie trop tôt, pauvre toi, j'irai te raccommoder au fil à coudre, ne t'inquiète pas petite fleur, j'irai te planter à nouveau.* Avaler un somnifère sur le bout de ma langue, un coussin serré entre les bras. Ma vision s'émiette peu à peu. Inspirer. Expirer. J'aimerais rêver. Toute ma vie, j'ai entendu parler d'hommes qui pénètrent des contrées qu'ils estiment inexplorées, qui en expulsent les propriétaires, qui en asservissent d'autres. Des hommes égoïstes et méchants, des hommes austères et distants. J'ai écouté les témoignages de ceux qui quittent une femme, une maîtresse, des enfants. Reviennent. Partent à nouveau. Ou restent, sans plaisir, la bonne humeur volatile, évaporée, inexistante. Revendiquent leur condition d'homme, en toute légitimité, le poing à la frontière de l'argument, la raison au fond de la bouteille. Ils ont éclipsé les autres. J'aimerais rêver d'avoir rêvé.

Seulement, la nuit est brève. L'alarme sonne déjà, j'ai pu l'entendre, annoncer le matin qui débute en confusion. Si l'ampleur de mon mal-être se résumait à une fracture de la cheville, ce serait plus facile à expliquer. Je me convaincs, *aujourd'hui sera plus beau petite fleur, il faut le croire, aujourd'hui sera plus joyeux.*

III.

Bien sûr, j'allais revenir déposer ma valise sous mon lit une place. Sur moi, l'étiquette de l'étrangère instantanément apposée. Je suis la musaraigne venue grappiller des miettes de douceur. Le bibelot égaré, peu subtil et criard, sur la table basse. Cet endroit m'est familier. Parce que rien n'a changé ici, ni le bruissement du fleuve, ni les mouches prises à travers la fenêtre-moustiquaire, ni la porte principale qui grince. Rien n'a changé ici, ni la minuscule nappe sur la télévision éclipsant l'image, ni les jupes après les genoux pour le culte dominical, ni la radio locale aux informations équivoques. Je redeviens microscopique face aux marées qui heurtent la grève. Au sein d'un univers tendre, mon paradis d'immobilité.

Ma mère, sourire radieux, navigue sur mon visage juvénile à l'aide de son index droit, *ici tu étais si belle*, elle tourne les pages d'un album de vieilles photographies jaunies avec minutie. Mon père, les lunettes au bout du nez, léthargique, tourne les pages du journal hebdomadaire. Je hausse les épaules, *tu ne trouves pas que tu as toujours été une fille adorable ?* Au fond de ma valise, une dizaine de pulls à longues manches, en contradiction avec l'humidité ambiante. Dissimuler le paysage de mes lésions, empreintes de temporalité. En dessous du doigt de ma mère, dans un maillot de bain une pièce fourmillant de cerises, je fais un sourire à l'appareil, bras grands ouverts, de toutes mes dents, enfouie dans l'océan Atlantique. Les pieds pataugent, encouragés sans doute par la chaleur intense. Je découvre une mystérieuse ressemblance, une réalité effacée ou momifiée. La nostalgie, remontée à la surface, issue d'un abîme. Cette enfant est peuplée de merveilles. Elle rassemble le sable mouillé, construit des bâtiments de ses paumes, crée un monde tout entier. Blottie contre ses parents, le

scintillement de l'eau avale une partie de sa figure et plonge l'autre dans l'ombre. Elle ne jouera plus non, cette petite fleur. Elle ne jouera plus jamais avec la quiétude d'un océan.

✱

En cette fin du mois d'août, sur les rives sablonneuses de mon village, les soirées s'allongent à travers le paysage pastoral. On enjambe les cailloux tranchants, les troncs d'arbres ramollis. Devant un amas de bûches qui seront enflammées à la tombée de la nuit, je tourne sur moi-même, chorégraphie intrépide. Descendus dans l'eau auparavant, des enfants courent en se jetant du sable qui leur colle à la peau. Bientôt, la fumée se mêlera aux nuages et ils partiront à la recherche d'autres branches cassées.

Dans mon dos, quelqu'un m'épie. Nos yeux se rencontrent. Patrick, mieux connu sous le petit nom Patou, s'avance vers moi, euphorique, passe une main dans mon dos, me retient dans une étreinte, s'écarte d'environ deux pas, subitement embarrassé par son entrain. Je me liquéfie. La pulsation de mon cœur, elle, s'accélère. Je feins un sourire pour ne pas déborder. Inspirer. Expirer. Formalités d'usage, pris entre musique et éclats de rire environnants. Grand, maigre, à présent barbu, Patou travaille comme instituteur à la capitale et rend visite à sa mère quand il en a l'occasion. Dépose des produits inédits, reçoit des bénédictions, conseille ses petites sœurs selon des expériences rapportées, démarre sa camionnette et accélère sur la route en direction du centre. Plus jeune, le fils aîné de tonton Roro et tantine Maddie me parlait peu. Il était rare de voir les filles et les garçons jouer ensemble de peur qu'ils ne deviennent habités par de mauvaises intentions.

Quinze ans plus tard, les paroles se multiplient – de son côté – avec une énergie dévorante, un curieux mélange de ton solennel et de grand trouble. Je le regarde déambuler, indifférente. Éloge de mets culinaires. Je jette des coups d'œil furtifs dans la foule m'efforçant de garder un sourire pétillant. Débat sur les progrès de la pédagogie. Je réponds à demi-mots. Les minutes se dispersent. Brusquement, comme un torrent, à la suite d'un rappel d'épisodes flous d'enfance, nos enfances, une invasion inattendue, le ton

bas, d'où dépasse l'aveu, *je m'en veux pour ce qu'il t'a fait tu sais*, prononce Patou déconfit, *je ne pouvais rien dire*. Des applaudissements rythmiques retentissent, nous effrayant. Osmose d'ondulations vives de hanches et du tambour, incursions d'alacrité chez les jeunes et les vieux. Le secret a été un caillou dans la chaussure, Patou vient de l'extirper.

Une larme inattendue s'échappe sur une de mes joues. Malgré tout, prétendre ne rien comprendre. Inspirer. Expirer. Son histoire se déroule, fine peau de clémentine. Rentré d'un match de foot qu'il n'avait pas le droit de jouer, il s'était caché derrière une tôle froissée pour changer de vêtements, avait vu un instant, son père m'attirer vers lui comme un animal qu'on mène à l'abattoir. L'incompréhension déferlant de la tête au pied. Le sentiment d'avoir échoué à douze ans. La culpabilité. Aujourd'hui, le silence se précipite. Le bégaiement de la flamme, un effet particulier sur ses yeux humides. Tout à coup, se sentir libérée de quelque chose, une chose plus insidieuse que la solitude. Avaler goulûment une gorgée de vin de palme. Regarder ailleurs pour ne s'effondrer qu'à moitié. S'accroupir, le buste tendu en avant. Triturer les braises avec une branche d'arbre. Ne rien dévoiler. Il faut tout cacher, tout, absolument tout, les mots vrais surtout, les mots sincères, qui font rayonner la nébulosité, une illusion du contrôle.

Le dos des maisons éclairés par les étoiles, la fête persiste, bruit de verres trinqués, d'autres instruments de percussion, des conversations éparées.

Enfin, les digues, cédées, rompues, dans un éclatement épileptique.

IV.

Voilà, ce sera aujourd'hui. Le garage a été rasé. La terre a été remuée pour l'y insérer. En sa mémoire, une pierre tombale, un père, un mari, un ami. Ce sera là, maintenant. Au mauvais moment. La bouche pâteuse, en équilibre sur mes pieds joints, j'interromps une émission télévisée sur la déforestation en Afrique centrale par un géant minier proposant une réparation qui, étrangement, donne une impression subtile qu'elle n'aura jamais lieu. Inspirer. Expirer. Des minutes pour se transvider, éparpiller les

mots sur le plancher, croiser du regard des troncs d'arbre empilés à l'arrière de centaines de camions, filmés en boucle. Inspirer. Expirer. Le calme criard à l'intérieur de ma maison d'enfance. Au mauvais endroit. Inspirer. Expirer. Au mauvais public ? Inspirer. Expirer. Ma mère baisse légèrement le volume de l'appareil, mon père ferme son journal. Vigilance.

Un prolongement de pensée me conduit au commencement. Après un quart d'heure de marche, j'ai retrouvé mes parents au salon. Une autre dispute sans émettre le moindre bruit ; ma mère hochait la tête et mon père avait le dernier mot. À la porte, ennuyés, ils ne remarqueraient pas ma présence. Le plus anodin a été que le chaos n'ait rien de tonitruant. Devant le miroir, j'ai posé mon corps, mes bras, mes dents, mon visage. J'ai rincé le rouge sur fond jaune de ma culotte, craignant d'éventuelles représailles sur son état. J'ai frotté entre mes deux mains avec ardeur, javellisé le bout de tissu, frotté à nouveau. L'eau a coulé depuis, la vie coule toujours.

La voix de mon père, une scie rocailleuse, se répand, distincte, *Roger n'aurait jamais fait une abomination pareille c'est très grave ce que vous dites*. Les oiseaux immobiles à la fenêtre. Ma mère est formelle, il est impératif de me faire exorciser. *Les morts sont sacrés*, susurre-t-elle en détournant le regard, *que Dieu vous pardonne*. Patou, effondré, insiste, se soulève, la langue robuste, il dépose l'affront, le cœur émacié. Mes parents lui ordonnent de partir et de faire preuve de repentance. Tardivement, je reconnais ces raccourcis sinueux, ceux qui s'épanchent en végétation drue, ceux qui empestent l'opprobre. Je maîtrise chacune de leur courbe, tant de refuges pour abcès ensevelis sous un tas de feuilles, en décomposition. La terre alimentée de délicieuses tortures muettes.

Les morts sont sacrés, en effet.

Les morts sont sacrés, oui.

Les morts sont sacrés.

L'oxygène se raréfie.

Les mots sont sacrés, je l'ai compris.

Les morts sont...

– Voyons inspirer

Expirer –

... Sacrés je

m'étrangle tout

est sacré tout

absolument tout

non même pas tout une

filles vivantes la leur ne compte

pas ou si peu pardon vive

les morts ne pas crier jamais

inspirer expirer

V.

Un jour nouveau se lève. J'avance à pas mitigés sur la colline verte. Le clocher sonne à six heures du matin. Je suis ici avec les autres, les homosexuels, les délinquants, les enfants difficiles. Sur la colline verte, il y a beaucoup d'herbe, de l'herbe à n'en plus finir. Le rythme est à la routine quotidienne. Un temple de redressement suffisamment grand pour accueillir un miracle.

Les sœurs de la congrégation psalmodient, vocalisent, remuent des soupes à l'unisson. Un vendredi, un samedi, un dimanche. Les jours ont été aussi longs que le ciel. J'avale des morceaux de pain. Un prêtre intime au démon du mensonge de me quitter devant une assemblée. Il invoque le

Christ en m'aspergeant d'eau bénite. Les bras grands ouverts, je vais tout imbiber, des éraflures aux genoux, transparente. Il m'attrape par la nuque, un geste qui raidit ma mâchoire. Je suis au combat. Un lundi, un mardi, un mercredi. Confessions répétées, promesses redoutables.

À vingt heures, heure du coucher, les voix dans la nuit se perdent au loin. Le bruit des voitures qui passent des rares fois, en contrebas, entraînent mon esprit hors-piste. Des traces de vie nécessaires. Je ne pense à rien de précis dans les hauteurs de la colline verte, rien d'autre qu'être sauvée. Je fais vœu de piété et de silence. Sur la colline verte, on aspire à la délivrance, elle se veut patiente. En attendant, lire les Saintes Écritures, se taire, puis recommencer. Le trajet est long pour acheminer nos doléances à Dieu. Je le sais désormais.

Un matin, je collecterais mes vêtements après avoir essoré mes paupières et assimilé le goût de leur sel. Mes parents, soulagés, me diront que j'ai meilleure mine. Et je serais guérie. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Ophélie Mbogle, 25 ans, Cameroun / Québec

Ophélie est analyste en environnement et vit actuellement au Canada. Elle souhaite publier un recueil de nouvelles sur le thème de la fragilité de la vie. Outre l'écriture, elle se passionne aussi pour la randonnée. Ses écrivains favoris sont Mongo Beti, Mariama Bâ, Chinua Achebe, Bell Hooks, Haruki Murakami et Oxmo Puccino.

La Veuve noire
Jean-Bernard Montel

Le bousier et la coccinelle sont tous les deux des coléoptères. Ça veut dire qu'ils sont de la même famille. Même si l'un transporte du caca et que l'autre exauce des vœux en s'envolant de ta joue. Je ne sais pas trop pourquoi, mais moi, j'adore les insectes. Man dit que c'est parce que dans la vie, on ne choisit pas ce qu'on aime. Man a eu un joli sourire quand elle dit ça, celui qui lui remonte jusqu'aux yeux et qui lui illumine son petit nez de chat. Pa dit que je perds mon temps à apprendre autant de trucs sur les insectes. Pour lui, les petites bêtes n'intéressent personne, ou à la limite que les gens bizarres. Pa m'a interdit de parler d'insectes quand il y a des invités à la maison. Pourtant, la venue de l'été annonce que la période d'éclosion arrive, tout le monde devrait être intéressé. À l'école, on m'a fêté mon anniversaire aujourd'hui. Man avait oublié d'apporter un gâteau. La maîtresse est allée chercher du quatre-quarts. J'aime bien ce gâteau car ça fait plein de miettes que je récupère dans mes poches. Man et Pa m'ont fêté mon anniversaire à la maison avec des crêpes. Pa m'a offert un ballon de foot. Ils disent que le cadeau vient des deux, mais je sais que c'est Pa qui insiste pour que je fasse du foot. Man m'a offert, en secret, une palette de crayons de couleur et le carnet avec des coccinelles dessinées dessus. Elle a souri d'un air malicieux puis m'a chuchoté :

« J'ai vu que tu le regardais, la dernière fois, ne le montre pas à Pa. »

Désolé de te l'écrire, mais moi, j'aurais préféré un insectarium.

Trop dégoûté de ne pas avoir eu un insectarium. J'aurais pu y mettre les phasmes que j'ai trouvés dans le jardin de Madame Martin. Ces insectes sont difficiles à trouver. Malgré mes lunettes, j'ai discerné leurs prodigieux camouflages. Le phasme est capable de se dissimuler dans son environnement parce qu'il prend l'apparence d'une feuille ou d'un bâton. Lorsqu'il bouge, on dirait qu'il est balloté par le vent comme les végétaux qu'il essaye d'imiter. Pa m'a emmené au stade aujourd'hui. Man a eu le droit de ne pas venir. Pa m'a mis un de ses maillots qui me faisait comme une robe. Il m'a mis du maquillage sur les joues aux couleurs bleu, blanc et orange, puis

on est partis au stade. Il s'est commandé un de ces trucs qui a la couleur et l'odeur du pipi. J'ai eu le droit à un coca et des chips. J'ai récupéré quelques miettes dans mes poches. À proximité des projecteurs, des essaims d'insectes dansaient à travers la lumière blanche. Une sorte de bal pour les minuscules volatiles. Le ballon est rentré plusieurs fois dans les cages situées devant nous, à la plus grande colère de Pa. Il s'est resservi du liquide jaunâtre, plusieurs fois. Les supporters ont crié et ont chanté fort lorsqu'on ne voyait plus les joueurs de l'autre côté du terrain. Après le match, Pa voulait partir chez un ami à lui. Je lui ai dit que j'étais fatigué. Pa m'a mis une tape sur la tête pour m'encourager à fêter le match nul. S'il était nul ce match, je ne vois pas pourquoi il fallait le fêter. J'ai répété que je voulais dormir. Il m'a mis une gifle pour me réveiller, mes lunettes sont tombées par terre, mon nez m'a piqué, j'ai eu envie de pleurer. Pa m'a dit qu'un garçon, ne pleure pas. Je ne sais pas pourquoi mais moi je n'arrive pas à retenir mes larmes.

Le lombric ne possède pas d'œil. Il n'en a pas l'utilité sous la terre puisqu'il fait toujours noir. Le ver de terre peut néanmoins sentir les vibrations de ce qui l'entoure. Man et Pa se sont encore disputés hier soir. Je crois que la cause était mes lunettes brisées. Pa a dit que je les ai cassées en jouant au foot avec les autres garçons. Que pour une fois que j'étais normal, ce n'était pas bien grave. Man lui a demandé pourquoi j'avais bobo à la lèvre et pourquoi j'étais rouge sur la joue. Pa lui a ordonné de fermer sa gueule. Man a dû être fatiguée après, puisque Pa lui a mis une claque. Je me demande si le ver de terre sent les vibrations du sol quand l'oiseau essaye de le becter. Je ne pense pas qu'il pourrait se défendre dans tous les cas.

L'éphémère est un insecte qui ne vit que vingt-quatre heures. Il ne se nourrit pas, il n'a même pas d'appareil digestif. Le pauvre, il ne goûtera jamais à la glace italienne. Pa nous a emmenés au zoo aujourd'hui. Les girafes sont les animaux préférés de Man. Pa dit qu'elles ont un long cou pour éviter de renifler les derrières comme les chiens. C'était rigolo. Man fait parfois des bruits de cochon quand elle rit. Son grouinement nous fait beaucoup rire, Pa et moi. Pa, il préfère les ours. Il a essayé de leur parler en rugissant. Il en a même fait rugir un en retour. C'était fort, quand même. Moi, je n'ai pas trop d'animal préféré, je préfère les insectes. Même si je ne sais pas lequel je

préfère. Pa nous a offert une glace. J'ai pris vanille-chocolat. Je me suis baladé dans la petite forêt autour du manège. Quand je suis parti, Man et Pa s'embrassaient. J'ai croisé une fourmilière cachée derrière des tulipes. Je leur ai jeté des miettes que j'avais dans les poches, puis j'ai attendu que ma glace fonde pour leur verser quelques gouttes. De la nourriture juste à côté de leur maison, elles n'auront pas à s'aventurer bien loin, j'imagine qu'elles célébreront ce festin. Le soir, Man a fait du popcorn et on a regardé Spiderman. Tu vois, si je devais vivre qu'une seule journée comme les éphémères, ça serait une journée comme celle-là.

Tu sais, les fourmis sont capables de se comprendre mutuellement sans avoir à se parler, grâce à leurs antennes. Man a crié ce matin. Une gigantesque araignée grise avait fait sa toile là où on range le bois pour l'hiver. Je lui ai dit que je m'en occupais. Je l'ai attrapée par la toile, elle était suspendue à ma main, elle agrandissait son fil pour m'échapper. J'ai couru dans le jardin à toute vitesse et je l'ai jetée dans le jardin des Fournier. Man m'a regardé d'un air surpris en faisant un grand O avec sa bouche, puis elle a ri de son mignon grognement de cochon.

« C'est leur problème maintenant ! » a-t-elle dit en mettant un doigt sur la bouche en guise de secret.

J'ai mis mes deux mains sur mon visage pour ne pas rire trop fort. Imagine si les Fournier apprenaient qu'on jette des araignées dans leur jardin. Trop drôle. Man a vraiment un joli sourire. À chaque fois qu'elle sourit, je ne peux pas m'empêcher de sourire à mon tour. Les fourmis sont capables de porter jusqu'à soixante fois leur propre poids. Chaque fourmi a un rôle bien précis dans la fourmilière. Certaines sont des guerrières, d'autres sont des exploratrices, certaines sont des couveuses et d'autres sont des reines. Mais ne te méprends pas, les reines ne sont que des pondeuses, ce ne sont pas elles qui commandent. Le livre de la médiathèque ne dit pas si elles changent de rôle de temps en temps, je ne sais pas, peut-être qu'un jour, une couveuse est devenue guerrière. En tout cas, je crois que les fourmis sont mes insectes préférés. Elles sont si soudées les unes aux autres qu'elles donnent envie de faire partie d'une fourmilière.

Pa m'a appris à jouer au poker cet après-midi. C'est marrant, c'est un jeu où tu as le droit de mentir. On a joué avec des bonbons. J'ai tout perdu. Mais Pa me les a rendus en échange d'un bisou. Sa barbe pique. Man n'a pas voulu jouer avec nous, elle lisait un livre. Pa a commencé à boire des bières.

« Il faut bien se préparer pour le match de ce soir » qu'il a dit en riant. Je n'ai pas compris mais j'ai fait semblant de sourire. Pa veut que je vienne avec lui au stade. Il m'a dit qu'il y aurait Jérémy et Nicolas, les fils de je ne sais plus qui. Je ne les aime pas. Ce ne sont pas mes potes, ils n'aiment pas les insectes. Je suis sorti dehors. J'ai traîné devant la maison des Fournier. J'espérais croiser Ed, même s'il m'ignore depuis qu'il est au collège. Dans la piscine des Fournier, une guêpe se noyait. Je suis remonté et j'ai demandé la pince à épiler à Man. Pa a dit :

« Putain Raphaël, mais pourquoi t'as besoin d'une pince à épiler ? »

Je ne vois pas en quoi ça le concerne. J'avais envie de lui répondre : t'occupes. Mais non. Je lui ai répondu que c'était pour attraper un insecte. Il a juste fait « pfff » et a regardé la télé. Man est revenue avec la pince à épiler. Elle a regardé Pa et a levé les yeux au ciel. Puis elle m'a fait un clin d'œil. Man avait encore ses griffures sur les bras. Je suis sûr qu'elle voit un chat quelque part dans le village. Pa en parle des fois de sa chatte le soir, ou avec ses potes du stade. J'ai récupéré en cachette un pot de confiture vide que Man garde quand elle fait sa confiture de figues. J'ai capturé la guêpe et je l'ai mise dans le bocal. Elle ne peut pas s'envoler quand ses ailes sont mouillées. Je suis parti voir la fourmilière en dessous du figuier à côté de la maison abandonnée. Je n'ai pas regardé la maison, j'ai trop peur de voir un fantôme. J'ai capturé une ouvrière et une soldate. Je les ai mises dans le bocal avec la guêpe. Si les fourmis gagnent, je dirais à Pa que je ne veux pas aller au stade ce soir. La fourmi ouvrière essayait de s'enfuir mais j'ai refermé le bocal. La guerrière s'est jetée avec ses mandibules au cou de la guêpe. La méchante s'est tordue pour piquer de son dard la soldate. La fourmi gardait son emprise. J'arrêtais pas de lui répéter :

« Arrache-lui la tête, arrache-lui la tête ! »

L'ouvrière a compris qu'elle était emprisonnée. Elle s'est attaquée aux ailes de son ennemie. Une ouvrière peut se battre ! Elle lui a sectionné une aile puis l'autre. La guêpe s'est agitée dans tous les sens et a fait virevolter mes deux compagnonnes. La guêpe s'est redressée et a piqué l'ouvrière. La petite fourmi s'est raidie. La soldate a percé son ennemie au bas-ventre. Du sang blanc est sorti. C'était cruel à regarder. La grosse fourmi est revenue sur sa tête. La guêpe agitait mollement ses antennes malgré sa tête hors de son corps. Les fourmis ont gagné ! Je pense que je vais informer Man que je ne veux pas aller au stade.

Pa m'a insulté de taffiole parce que je ne lui ai pas dit moi-même pour le stade. Il m'a mis un coup de pied dans le ventre pour me gronder. Que ça m'apprendrait le courage. J'ai pleuré. Man est venue vers moi. Pa l'a poussée et elle est tombée par terre.

« Arrête de le couvrir, bordel de merde ! Moi, j'allais tout le temps au stade avec mon père, j'étais heureux d'y aller. C'était un putain d'honneur. Mais toi, tu le rends bizarre à le couvrir comme ça ! Espèce de taré, avec ses insectes de merde. »

Et il est parti. Man est restée au sol. Elle a pleuré. Je lui ai dit que j'allais mieux, que j'avais plus mal. J'aurais dû assister à ce putain de match de foot de merde.

Lorsqu'on écrase une punaise, on dit que ça pue. J'ai pas trouvé que ça puait vraiment. J'ai pu identifier deux types de punaises dans notre mas, des grises et des vertes. J'ai décidé que j'allais faire une carte qui irait de la maison de la sorcière au bout de l'allée, aux roseaux entourant le ruisseau boueux, jusqu'à la grande maison et même les champs de vignes derrière. J'irai dans les jardins des Fournier, de madame Martin et de Cazotte. Si je leur explique mon projet, ils comprendront. Je mettrai des points de différentes couleurs pour indiquer les insectes que j'ai vus. Il faut absolument que je pense à écrire quelles couleurs pour quels insectes. Ça va être bien.

Il y a toujours plus de moustiques vers le coucher de soleil. J'ai appris dans le livre de la médiathèque que seuls les moustiques femelles piquent. C'est pour alimenter leurs œufs en protéines. Vu que c'est pour leurs enfants, des fois, je me laisse piquer. Ça fait mal, mais je supporte la douleur contrairement à ce que croit Pa. Quand je pleure, ce n'est pas parce que ça me fait mal. Man va encore croire que j'ai la varicelle.

La nuit est tombée. Je regarde les papillons de nuit se cogner contre la lumière du jardin. Ils ont beau se cogner, ils continuent toujours de revenir vers cette lumière. À ce qu'il paraît, c'est parce qu'ils croient que c'est la lune alors que ce n'est qu'une ampoule. Certains tombent par terre et ne se relèvent pas. Man ne m'a toujours pas appelé pour le dîner. J'ai faim, je vais rentrer. Man est restée dans le coin. D'habitude, Man me met dans ce coin pour me punir. Je suis allé la voir pour lui demander ce qu'on mangeait ce soir, elle m'a gueulé de dégager. J'ai beaucoup écrit aujourd'hui. Merci de m'écouter. Tu sais quoi, un carnet est presque aussi bien qu'un insectarium en fait. Je vais aller me faire un bol de céréales.

Man s'est endormie sur le canapé. Pa n'est pas rentré. Il y avait les bouteilles à moitié pleines de Pa et des boîtes de médicaments vides sur la table. J'ai fini les Chocopop's hier. C'est interdit mais je vais me rendre à la maison abandonnée aujourd'hui pour voir si des insectes sont dedans. Ed m'a dit qu'un jour, il avait surpris un scorpion là-bas. Il l'avait même enfermé. Je ne sais pas si c'est vrai. Il veut me faire croire que si un scorpion se sent enfermé, il se pique lui-même et meurt de son propre poison. J'aimerais vérifier cette théorie.

Je me suis éraflé la tête en passant vite par l'écart des barreaux tordus et rouillés. J'ai eu tellement peur. J'espère que je ne vais pas avoir le tétanos ! Mais cette maladie n'aurait été rien comparée à sa morsure. La maison de la sorcière était terrifiante. Il y avait un recoin où il y avait des tonnes de coquilles vides d'escargots. Des corneilles croassaient, perchées devant la maison, sur les fils électriques. Dans le jardin abandonné, il y avait des ronces

et beaucoup de mauvaises herbes qui m'ont griffé les jambes. J'ai vu des gendarmes et des sauterelles. Un nid de guêpes est à proximité du coin de la porte, je me suis faufile par l'une des fenêtres brisées pour entrer. L'intérieur sentait le moisi et une nuée de moucheron planait autour des bouteilles de vins fracassées à terre. Une flaque violacée séchée hantait le parquet pourri. C'est de là que la sorcière réapparaît les nuits de pleine lune. Ed disait qu'on pouvait entendre ses pas. Une partie du premier étage s'était effondrée. Je voulais explorer en haut, mais c'est en montant l'escalier qu'entre la sixième et la septième marche de l'escalier de bois, j'ai vu une toile d'araignée, avec au centre sa propriétaire. Je ne l'ai pas reconnue de suite, mais une fois que j'ai examiné ses petits points rouges sur son ventre noir bombé, il n'y a eu plus aucun doute, c'était une veuve noire. La piqure de la veuve noire n'est pas mortelle pour un adulte mais peut être fatale pour un enfant. J'ai pris mes jambes à mon cou, oubliant le nid de guêpes à l'entrée, je me suis enfui par la porte. Des guêpes me poursuivaient mais j'ai sprinté pour me mettre à l'abri. La veuve noire est nommée ainsi parce que lors de l'accouplement, elle dévore son mari.

Man s'est réveillée et m'a fait un sandwich. Elle m'a demandé d'où venait cette éraflure sur mon visage. Je lui ai dit que j'avais trébuché en regardant des insectes de trop près et que je suis tombé tête la première. J'ai accompagné mon mensonge d'un mime. Elle m'a fait un non de la tête en posant les mains sur ses hanches, puis elle m'a ébouriffé les cheveux. Je lui ai demandé d'où venaient ses griffures sur ses avant-bras. Elle m'a dit que c'était encore un chat. J'ai hoché de la tête. J'ai pensé à la veuve noire. Elle n'avait pas bougé quand je m'étais approché d'elle, elle était restée immobile, menaçante. Chez les araignées, la femelle est plus grosse et plus forte que le mâle. Vu sa grosseur, c'était une femelle. Peut-être que la sorcière l'avait amenée là pour en faire des potions. Les sandwiches de Man sont vraiment bons. J'ai mis les croûtes dans mes poches pour les offrir aux fourmis.

Je suis resté toute l'après-midi en face de la maison de la sorcière. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai envie de retourner à l'intérieur. Regarder de loin

la veuve noire. C'est une espèce rare. Je pourrais la capturer. La montrer à Ed, mais une voix dans ma tête répétait : la piqûre de la veuve noire n'est pas mortelle pour un adulte mais peut être fatale pour un enfant. Il va bientôt falloir que je rende le livre sur les insectes à la médiathèque. La grosse bibliothécaire avait dit la dernière fois que je n'aurais pas le droit de le reprendre. Il faut que j'écrive un maximum d'informations sur les insectes pour pouvoir les relire ensuite. Je vais rentrer à la maison, mais avant, je vais cueillir un bouquet de fleurs pour Man. Elle n'a pas beaucoup souri, aujourd'hui. Attention, il faut que je me rappelle de ne surtout pas lui prendre de coquelicots, Man dit qu'il ne faut pas les cueillir parce qu'ils se fanent trop vite. Man, ce qu'elle aime surtout, c'est les marguerites.

Man et moi étions endormis sur le canapé. J'ai entendu Pa revenir. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai fait semblant de dormir. Je crois que Man faisait la même technique parce que j'ai senti sa main bouger. Pa l'a tirée du canapé. Même si ça m'a découvert, j'ai continué de faire semblant de dormir. Man a chuchoté :

- Arrête, tu vois pas qu'il dort.
- Laisse-le dormir ici et vient dans la chambre ! n'a pas chuchoté Pa.
- Non, je n'ai pas envie, lâche-moi, tu pues l'alcool.

Pa lui a donné une gifle, enfin, j'ai entendu un claquement. Man a explosé en sanglots. Je l'avais déjà entendu pleurer, mais pas comme ça. J'ai ouvert un œil. Pa la traînait sur le sol. Man étouffait ses pleurs avec ses mains, pour ne pas faire trop de bruit. Ensuite, il y a eu des cris, pas des cris de douleur, mais des cris de terreur, comme le cri que j'ai poussé quand j'ai vu la veuve noire. Je me suis caché où l'on range les couettes dans le canapé. J'ai bien fait d'y mettre ma lampe de poche. Cette fois, j'ai pu lire mon livre sur les insectes et écrire dans mon carnet. Man le suppliait d'arrêter. Pa a répondu que c'était qu'une salope.

Il pleut aujourd'hui. C'est le jour des escargots. Contrairement à ce que je croyais, les escargots ne sont pas des insectes et ils ont une bouche. Le manuel des insectes méditerranéens informe qu'ils ont même une langue

longue, dure et rigide comme une lime à ongles. J'ai essayé de trouver leur bouche, mais je n'y suis pas arrivé. J'aime bien leur toucher les antennes. Le livre raconte qu'il y a leurs yeux au bout, ainsi lorsqu'ils se rétractent, ils ne voient rien du tout. Le livre était à rendre pour hier. Je suis immédiatement allé prévenir Man pour qu'on parte à la médiathèque. Man n'a pas bougé du canapé et a regardé la télévision toute la journée. Man m'a assuré que je pouvais garder le livre, que ce n'était pas important. Man n'a pas souri quand elle m'a fait ce cadeau. Si elle m'offrait ce livre, elle aurait dû sourire. Mince, j'ai encore oublié d'observer la fourmilière pour savoir comment elle réagit quand il pleut ! Mon petit carnet, je t'ai aussi oublié sous la pluie. Je t'ai séché avec le sèche-cheveux de Man. Ma carte est bousillée. Tes pages sont ondulées, tes notes sont floues, l'encre fait comme des flaques. Je peux réécrire sur tes premières pages. Je vais me faire une page de rappel où je vais noter de suite : regarder la fourmilière quand il pleut.

Les femelles lucioles sont incapables de voler. Elles possèdent parfois des ailes mais elles ne fonctionnent pas. En revanche, les femelles brillent bien plus que les mâles. La tempête est passée et il n'y a plus aucun nuage dans le ciel. J'admire les étoiles et les lucioles. J'en ai attrapé une. Elle vibrait dans ma main. Une fois attrapée, la luciole ne brille plus. J'ai pris ma lampe-torche et je suis parti dans la maison de la sorcière. J'avais envie de me faire peur. Les guêpes dormaient. Je suis passé doucement par la porte que j'avais laissée ouverte la dernière fois. Le sol craquait. Pas de sorcière. Je ne suis pas fou au point d'y aller une nuit de pleine lune. La veuve noire restait au même emplacement. Je l'éclairais. Elle dansait sur sa toile. Elle devait être éblouie. J'ai lancé la luciole dans son piège. Les fils de soie n'ont pas rompu. La luciole était prisonnière et sans lueur. Je suis parti. Un jour, je l'attraperai.

Il y avait un scarabée-rhinocéros dans les herbes du portail des Fournier ! C'est Ed qu'est venu me chercher.

« Salut Raf' ! Faut que tu viennes voir, j'ai un truc cool à te montrer », m'a-t-il dit avec son faux sourire débile, mais je voulais voir son truc cool alors je l'ai suivi.

Il est énorme. Il est noir brillant avec des poils brun-rouges. Ça lui donne un aspect féroce. Chez les scarabées-rhinocéros, seul le mâle possède une corne sur sa tête. Il s'agit d'un dimorphisme sexuel, un mot scientifique pour dire que la femelle et le mâle ont des différences notoires. Le mâle a besoin de se battre.

« T'as vu, c'est cool. »

Il n'a que ce mot à la bouche. Cool. Je ne suis plus très cool moi, apparemment, parce qu'il ne m'a pas parlé de toute l'année. J'ai répondu ouais.

« Sinon ça va toi ?, a-t-il dit d'un air gêné et idiot. J'ai répondu ouais.

- Dis ton père, il fume toujours ?

Moi qui croyais qu'il s'ennuyait pendant l'été et qu'il voulait qu'on redevienne potes. J'ai répondu ouais.

- Tu crois que tu pourrais me piquer quelques cigarettes ? Genre une ou deux, je comprendrais si tu veux pas Raï', mais s'il te plaît, le dis pas à ma mère.

- C'est pour ça que tu m'as montré le scarabée-rhinocéros ?

- Non c'est pas vrai Raï', allez, sois cool, tous au collège, ils fument, et je m'y suis mis aussi, mais du coup j'ai quelques dettes de cigarettes. On va me traiter de gratteur si je ne les rembourse pas. Je peux te payer, si tu veux.

Je disais rien. J'aimais bien qu'il me supplie.

- Puis je voulais te l'attraper et te l'amener mais ses poils et sa corne, ça fait un peu peur quand même, non ?

Je l'ai regardé dans les yeux et j'ai saisi des deux mains l'énorme insecte. Le scarabée agitant ses ailes dans mes mains. Ses griffes m'agrippaient. Je lui ai dit :

- Tu sais, je suis allé à l'intérieur de la maison abandonnée tout seul, deux fois, dont une fois la nuit, en plus. C'est plus que toi qui avais touché la porte.

- Pfff... Je suis déjà allé à l'intérieur aussi, tu sais. Même un soir de pleine lune ! - Ah ouais, et t'es déjà allé à l'étage ?

J'ai vu à son regard qu'il mentait. Le scarabée vibrait.

- Lâche-le !

- Non, je vais le mettre dans mon insectarium, Man et Pa m'en ont offert un pour mon anniversaire.

Je pense qu'il a cru à mon mensonge.

- Je ramènerai des cigarettes samedi, on les fumera dans la maison abandonnée, à l'étage. Je t'en donnerai en plus si tu veux.

- Je savais que t'étais cool.

J'ai répondu ouais. Le scarabée-rhinocéros retourne son adversaire pour affirmer sa dominance. Dans certaines cultures, cet insecte est un symbole de chance. Je l'ai enfermé dans le pot de confiture. J'y ai fait des trous avec une aiguille à coudre de Man en tapant avec le marteau de Pa. Le minuscule rhinocéros essayait de s'échapper. Il n'arrête pas de se retourner, je suis obligé de secouer le pot à intervalles réguliers pour le mettre à l'endroit. Je l'ai appelé Patrick. Quand je pense qu'Ed avait peur de Patrick, et après, il veut me faire croire qu'il a capturé un scorpion et qu'il l'a vu se piquer. La piqûre de la veuve noire n'est pas mortelle pour un adulte mais peut être fatale pour un enfant. Je n'arrête pas de penser à cette phrase.

Man a vomi ce matin. Je crois qu'elle est malade. Pa et moi, on a fait des passes de ballon dans le jardin. Le foot m'ennuie, mais je fais semblant pour lui faire plaisir. Il m'a cuisiné des croque-monsieur après. Le fromage n'était pas fondu. Il m'explique que Man ne va pas bien mais qu'il doit quand même partir au travail. Man m'a invité à aller jouer dehors parce qu'elle ne veut pas que j'attrape sa maladie. Je suis allé chercher du bois pourri à la maison de la sorcière, pour nourrir Patrick. Je suis passé voir la veuve noire. Elle était toujours là. Il ne restait plus que la tête de la luciole. Je suis passé dire bonjour à la fourmilière. J'ai hésité à lâcher Patrick sur la colonie, pour assister au combat que ça ferait. Mais j'aime bien Patrick. Je lui parle des fois quand je ne t'écris pas. J'essaye de faire de la télépathie avec lui. De temps en temps,

il bouge une patte quand je le lui ordonne. Je vais demander à Man si elle peut faire des crêpes.

Je suis chez Madame Martin. Man s'est blessée dans la salle de bain. C'était terrible. Il y avait du sang de partout. Je ne sais pas quelle maladie fait ça. J'ai appelé les pompiers. J'ai hurlé à l'aide. Madame Martin est venue me chercher. Le pompier m'a assuré que Man guérirait mais j'ai jamais vu autant de sang. Je criais Man ! Man ! Man ! Elle ouvrait légèrement les yeux et elle baragouinait quelque chose que je n'ai pas compris. Pa n'est toujours pas rentré et ça pue le chat chez Madame Martin. Je n'ai plus trop envie d'écrire. À demain. Peut-être.

Ça fait longtemps que je ne me suis pas confié à toi. J'ai peur que Pa te trouve, je ne sais pas ce qu'il serait capable de te faire. Il est tout le temps à la maison depuis que Man est à l'hôpital. Patrick est mort. Il s'est retourné pendant qu'on était au stade. J'aurai dû le relâcher. Je ne peux même pas le donner à la veuve noire. Cette espèce n'aime que la chair fraîche et vivante. J'ai laissé les fourmis s'en charger. Une dame est passée aujourd'hui. Elle est en train de parler avec Pa. Pa m'a dit que si elle est là c'est à cause de Man. Pa croit que Man est folle. Pa m'a obligé de raconter à la dame que tout va bien, que je vais bien, que je mange bien, que je vis bien, que je m'amuse bien. Je lui ai un peu parlé d'insectes à la dame parce qu'elle voulait savoir ce que j'aime. Pa m'a dit de ne pas parler de son éducation, que ces bonnes femmes ne comprenaient jamais comment on fait un homme. Une sorte de dimorphisme sexuel à ce que j'ai compris. Man me manque terriblement. J'ai cherché des photos d'elle, mais elle n'a jamais le sourire que j'aime, celui qui lui monte jusqu'aux yeux et qu'il lui fait un nez de chat. Hier soir, Pa s'est endormi sur le canapé. Je l'ai regardé. Je me suis approché de son visage. Je lui ai chuchoté :

« J'aurais préféré que ce soit toi, à l'hôpital. »

Il s'est arrêté de ronfler quelques secondes. J'ai eu peur et je suis parti en courant. J'ai pas de trucs sur les insectes à te raconter.

Les chenilles sont en réalité des larves. Elles tissent autour d'elle une structure de soie appelée cocon afin de se mettre à l'abri en vue de leur transformation en papillon. Les papillons sont les insectes préférés de Man. Elle me l'a dit aujourd'hui, on lui a rendu visite à l'hôpital. Elle était toute lente, comme une chenille qui marche. Elle avait des bandages sur l'avant-bras. On a fait une promenade dans le parc de l'hôpital. Pa jactait rien. Man m'a confié qu'un jour, elle t'avait lu et qu'elle aimait bien ce que je te racontais sur les insectes. J'ai dit à Man qu'Ed et moi, on était à nouveau potes. Ça lui a fait plaisir même si c'est faux. Elle m'a donné un long câlin, bien fort. Je l'ai savouré. Elle ne sait pas quand elle pourra revenir.

« Reste fort mon garçon, maman t'aime, tu le sais », puis elle est repartie dans sa chambre toute blanche. Man a besoin d'entrer dans un cocon pour devenir un beau papillon.

Une abeille meurt lorsqu'elle pique parce que son dard reste accroché à ses intestins. Une abeille pique uniquement pour protéger sa reine. J'ai piqué six cigarettes à Pa. J'ai capturé la veuve noire. Ed ne me parlait plus depuis l'accident de Man. Sa mère l'a forcé à jouer avec moi. Ed était avec un pote à lui, Léo. Je leur ai dit que j'avais des cigarettes. Ils étaient contents ces cons. Je leur ai proposé qu'on aille les fumer dans la maison abandonnée. Ed n'était pas emballé parce qu'il connaît les histoires qui font peur que nous racontait son grand frère, mais Léo trouvait l'idée « trop stylée » puisqu'il a pris des vidéos sur son portable. J'avais besoin de complices qui me viennent en aide au cas où. Quand on est entrés, Léo et Ed ont tout de suite allumé une cigarette en disant que ça servait à rien d'aller en haut, puisqu'on nous verrait pas dans le salon démolé. Pendant qu'ils fumaient, je m'approchais de la sorcière de ses lieux, la véritable, celle qui m'a envoûté depuis notre première rencontre. Elle ne bougeait pas. J'étais rassuré par la présence des deux idiots. Je m'étais entraîné une centaine de fois à ouvrir et à fermer le bocal quand Patrick était à l'intérieur. J'étais prêt. J'ai approché de côté les escaliers en bois pourri de sorte qu'avec ses huit yeux, elle ne me repère pas, et en un coup vif, j'ai capturé l'araignée avec un morceau de sa toile dans le pot de confiture. Ed m'a demandé ce que je faisais. Il ne m'avait même pas vu faire.

« J'ai entendu des pas » lui ai-je répondu en souriant.

La cigarette avait bon goût après cette victoire.

J'ai peur quand il fait nuit. Pa est parti. J'ai compté treize taches rouges sur son corps bombé. Deux dards, plus fins que des aiguilles, pointent en crochet. Entre les deux, c'est là que sort son fil de soie. Rien qu'à la voir s'agiter comme une furie me tambourine le cœur. Elle a sorti une de ses pattes par l'un des trous que j'avais faits. J'étais terrifié et j'ai lâché le pot. Heureusement, il ne s'est pas cassé. La piqûre de la veuve noire n'est pas mortelle pour un adulte mais peut être fatale pour un enfant. Je ne sais pas combien de temps une araignée survit sans manger, mais ce qui est sûr, c'est que je n'ouvrirai pas le pot pour lui donner à manger comme à Patrick. J'ai pris le pot de confiture. Je suis sorti dans le jardin. J'ai voulu le jeter. J'avais trop peur de dormir à côté d'elle. Le bocal entre les mains, j'ai pleuré, beaucoup pleuré. Des larmes pénétraient dans sa prison. Les câlins de Man me manquent.

Pa est rentré avec une dame que je ne connais pas. Ils ont fait beaucoup de bruit. Quand je suis sorti pour aller aux toilettes. Pa m'a dit de venir dire bonsoir à la dame. Je n'avais pas envie. Je lui ai dit que j'étais fatigué. Il m'a demandé pour qui je me prenais et il m'a appris le respect, un respect qui s'apprend par des coups. La dame était choquée et elle est partie. Pa s'est encore plus énervé contre moi. Il a bu de son whisky, et m'a obligé à le regarder boire. Vu que j'ai fait fuir sa compagnie, je devais rester avec lui. C'était dégueulasse, au fond de la bouteille, il y avait des résidus noirs. Je le regardais l'engloutir en priant que ce soient des moucheron. Je ne comprenais plus ce qu'il disait après, mais il a fini par s'endormir sur le canapé. Je l'ai insulté à voix basse :

« T'es qu'un gros con »

Puis je l'ai répété plus fort. Il ne m'entendait pas. Il ronflait comme un gros con. Je suis allé prendre le pot de confiture. La veuve noire a glissé une fois de plus l'une de ses pattes à travers les trous. Cette fois-ci, je l'ai saisie,

j'ai appuyé sur sa patte pour la bloquer. Elle essayait de s'échapper de mon étreinte. J'ai tiré sur sa patte jusqu'à l'arracher. J'ai dévissé le couvercle, et vidé le contenu sur le visage de Pa. Je suis parti en courant dans ma chambre. J'ai jeté le pot par la fenêtre et j'ai gardé le couvercle et la patte sous mon matelas. Un bruit de verre brisé. Je suis sous ma couette. J'attends. Pa ne s'est pas réveillé. La piqûre ne doit pas faire si mal que ça. Et si l'araignée venait me chercher pour se venger pendant la nuit ? Man.

Je suis chez Madame Martin. Pa avait une piqûre en forme de cible de tir à l'arc sur la joue. Il ne s'est pas réveillé ce matin. Son cœur s'est arrêté. La veuve noire a tué Pa. J'ai tué Pa. Je crois que j'aime les insectes parce que même s'ils sont petits, ils peuvent être redoutables. J'ai rien avoué aux pompiers. J'ai pas envie d'aller en prison. Ça pue la pisse de chat.

Je ne t'ai pas écrit depuis longtemps parce que je t'avais oublié. J'ai été chez grand-mère pendant toute la fin de l'été. Là-bas, les grillons chantent toute la journée. Man est venue me chercher et on est rentrés à la maison. Quand elle m'a vu, elle avait un beau sourire. De retour à la maison, en voyant le verre vide de Pa sur la table basse, je n'ai pas pu m'empêcher de fondre en larmes. J'ai tout raconté à Man, comment j'avais trouvé la veuve noire, comment Patrick était mort, comment j'avais réussi à la capturer, comment je voulais m'en débarrasser, comment Pa avait fait venir une autre femme et voulait me forcer à lui faire un bisou, comment il m'avait tapé ensuite, comment j'avais arraché une patte à la veuve noire et comment je l'avais jetée ensuite sur le visage de Pa. Elle a pris la patte et le couvercle de pot de confiture et les a jetés à la poubelle. Elle a saisi la bouteille de whisky et le verre et ils ont subi le même sort. Elle m'a rassuré :

« Ne t'inquiète pas, mon chéri, si ton père a bu cette bouteille tout seul d'une traite, sans rien sentir, ta petite araignée n'y est pour rien dans sa mort. »

À l'éclosion des chrysalides, les papillons savent déjà voler.

Jean-Bernard est étudiant en master de littérature générale et comparée de la Sorbonne. Il souhaite éditer son premier livre, mélange de roman policier et space-opéra. Il aime les échecs, le théâtre, faire des vidéos sur sa chaîne youtube, la boxe, le sport en salle et bien évidemment l'écriture. Ses auteurs favoris sont Fiodor Dostoïevski, Guy de Maupassant, Albert Camus, Joël Dicker et Bernard Werber.

Little Edenwood
Mathilde Murray

Un soir, en rentrant chez elle, Maggy découvrit que sa maison avait disparu. « On perd ses clés, se dit-elle, une chaussette, ses lunettes, à la limite sa tête... mais pas sa maison ». Elle avait cru, au départ, s'être trompée d'endroit. Elle s'était figée quelques secondes, avait ri de sa bêtise, fait demi-tour et était repartie cette fois pour prendre le bon chemin. Mais non, pas d'erreur, c'était bien son quartier. Saisie par la panique et l'incompréhension, Maggy avait refait le tour des pâtés, sillonné chaque rue, scruté attentivement les environs, à la recherche du moindre indice, de la moindre indication. Il lui était arrivé par le passé de prendre la mauvaise direction et de s'en rendre compte immédiatement après. Mais de courir à droite à gauche pour retrouver l'endroit où elle habitait, c'était inédit. Elle ne comprit pas. Elle resta immobile, oublia de respirer, reprit sa respiration et ne comprit pas davantage.

Little Edenwood, le paradis tropical, le domaine de la biodiversité, était, comme on dit, un village sans problème. Sans problème dans la mesure où madame Ombrage qui perd ses lunettes et les retrouve chez le voisin trois jours après, ou monsieur Russo, étourdi comme personne, que l'on retrouve emmêlé dans un piège à filet, ne constituent pas des problèmes. Ce sont des accidents, puis des anecdotes. Les problèmes, ils n'existaient simplement pas. C'était d'ailleurs là le vrai problème. La plupart des habitants du village, à peine politisés, se gointraient de presse à scandale, semaient des ragots, et passaient leur temps à réciter des banalités. Becky allait répéter à qui voulait l'entendre que la-fille-de-la-voisine-de-Madame-Pie-qui-devait-se-marier-avec-le-neveu-du-boulangier-était-allée-batifoler-avec-le-fils-aîné-du-traiteur-deux-semaines-avant-la-cérémonie. Le fils du traiteur ! Deux semaines avant la cérémonie ! Résultat : dispute, colère, on annule tout, regrets, réconciliation et mariage malgré tout. Mais voilà que l'imperturbable havre se heurtait à un problème qui ne pouvait cette fois-ci être réglé par enchantement. Une maison qui disparaît, ça, on ne connaissait pas. De quoi occuper nos habitants pendant un moment. Il fallait chercher des solutions, demander l'avis d'experts, se retenir de céder à la panique. Ce phénomène était si étrange, si singulier, même pour la presse à scandale ; on ne savait quoi en penser. On envoya une équipe examiner les lieux. On constata que

le travail avait été fait proprement. Le coupable, semblait-il, avait rasé la maison en ligne droite, sans zigzag, sans morceau tombé à côté, en somme, sans apparente difficulté. Seules les fondations demeuraient, au niveau du sol. Difficile de croire que la veille encore, une maison se dressait à cet endroit précis.

« Le soja, une matière première économique et très riche en protéines, est l'une des industries les plus rentables. Il appartient à la famille des légumineuses et pousse sur presque tous les types de sol, à l'exception des sols sablonneux. Ses fruits contiennent des protéines végétales en grande quantité. Ceux-ci bénéficient d'une large application, tantôt utilisés pour la préparation de différents plats, tantôt récoltés pour l'alimentation des animaux de la ferme. Pour le producteur Arnaud Gosier, l'aspect financier n'est pas négligeable. « Je fais du soja depuis 25 ans, destiné à l'alimentation des bêtes. Au niveau du rendement, je dois en être à 35-40 tonnes par an. Parfois je peux compter jusqu'à 50 ». En sauce, sous forme de steak de supermarché et surtout par le biais de la viande, il reste l'un des produits les plus consommés au monde. »

Maggy éteignit la télé. Julia, une amie, lui avait arrangé une salle avec un canapé et une télé comme solution temporaire, le temps d'éclaircir ce mystère. Deux coups avaient frappé sur la grande horloge et Maggy n'était pas sereine. Un mauvais rêve était venu salir sa nuit et elle avait espéré que la télé l'aiderait à changer de chaîne. Elle ne parvenait pas à déconnecter. Phénomène naturel lorsque l'on vient de perdre son lit, ses affaires, ses habitudes en moins de 24h. Ce qui la dérangeait n'était pourtant pas tant les pertes matérielles, mais plutôt le sentiment que quelque chose n'était pas à sa place. Bien que Maggy ne fût pas particulièrement pessimiste, elle ne pensait jamais au futur. Non pas parce qu'il lui faisait peur, mais parce qu'elle était incapable de se l'imaginer. Il n'y avait pas de ligne d'horizon au-delà de la vie quotidienne. Elle ne prévoyait rien sur la durée, elle ne faisait aucun plan, aucuns travaux, n'économisait que très peu. Elle avançait pas à pas sans lever la tête, sans regarder plus loin que ses pieds.

Le jour suivant, les habitants découvrirent à leur grande surprise que deux autres maisons avaient disparu. Certains, paraît-il, avaient entendu des bruits lointains, comme des grondements, à peine plus fort que des

ronronnements, mais rien d'alarmant. Lolita, une mère élevant seule ses quatre enfants, avait cru voir roder une lumière orange dans son quartier, à la nuit tombée. Lolita était d'un tempérament si anxieux qu'un simple « bonjour, excusez-moi » ou un tapotement sur le bras lui arrachait un sursaut d'effroi. On prit tout de même note de ces témoignages et l'enquête se poursuivit. En attendant, l'ambiance était propice aux rumeurs et les villageois ne manquèrent pas de livrer leur propre version des faits. Certains prétendaient avoir lu dans les journaux des articles sur ce genre de phénomène, qu'il s'agissait d'un vicieux complot visant à restreindre le pouvoir du peuple. Madame Ombrage assurait avec obstination que le coupable était ce satané Brochard, qui lui avait volé ses lunettes deux ans auparavant. On lui rappela qu'il les avait trouvées sur le sol, en rentrant chez lui et qu'elles avaient dû tomber sur le chemin. Mais madame Ombrage n'allait pas se laisser duper par ce traître de Brochard, qui fut autrefois un excellent compagnon de thé. Monsieur Russo, un poil plus rationnel, prétendait, lui, qu'il s'agissait d'un bouleversement climatique. On lui demanda de quel type de bouleversement il s'agissait, à quoi il répondit qu'il n'en savait rien et qu'il ne pouvait pas tout savoir. En guise d'explication, un malicieux jeune homme du nom d'Enzo avait déterré une vieille légende de village en la réadaptant à sa sauce. Un soi-disant monstre des forêts à l'appétit de guerrier aurait entendu dire un jour que pour être bien bâti, il fallait manger quelque chose de grand, solide, et fort.

« ...c'est alors que, pour satisfaire sa faim, le croque-brique se mit à rôder autour des maisons d'un village voisin et à les dévorer une par une lorsque les regards étaient tournés. Mais plus il mangeait, plus son appétit grandissait : ce n'était jamais assez ! Il voulait gagner en force à tout prix. Lorsqu'il eut avalé la dernière maison, il se mit immédiatement à en chercher d'autres. C'est ainsi que le croque-brique est arrivé récemment à Little Edenwood, et bientôt, il ne restera plus aucune maison à croquer et le village sera réduit à néant ! »

Enzo s'amusait à raconter l'histoire avec de grands gestes, en prenant une voix grave et menaçante. Lolita, plus troublée qu'à son habitude, suggéra qu'il fallait partir au plus vite, avant qu'une tragédie ne se produise. On lui assura, sur un ton amusé, qu'il ne fallait pas se tourner vers des mesures si

extrêmes. Becky, quant à elle, se contentait de dire qui avait été vu en dernier à l'endroit où les maisons manquaient.

— D'après Monsieur Sing, Julia était dans les environs hier soir alors que ce n'est pas du tout son quartier.

— Julia était allée chercher des champignons pour le dîner car il avait plu la veille, répondit Maggy agacée.

Becky haussa les épaules :

— Je ne fais que répéter ce qu'on me dit.

« De nombreuses routes forestières sont en projet afin de faciliter l'accès aux cultures et la circulation de marchandises. Ces forêts prennent progressivement l'aspect de quartiers de ville sillonnés par des routes. Celles-ci sont entretenues régulièrement afin d'assurer la fluidité du transport de marchandises. Parmi ces routes, on compte des axes majeurs, comme des autoroutes, mais également des pistes non officielles, souvent liées à l'exploitation du bois. Ces routes mineures créent un effet « arêtes de poisson » au sein de la forêt, en se développant autour de l'axe principal. Des projets de chemin de fer sont également envisagés afin de traverser les espaces forestiers plus rapidement et ainsi accroître le rendement. »

Une odeur de soupe en provenance de la cuisine chatouilla les narines de Maggy. Julia leur faisait à manger. C'était son tour. Cette odeur la ramena à une autre époque, lorsque son père s'adonnait à la tâche, et lui concoctait les meilleures soupes. Alors que la plupart des enfants de son âge rechignaient à toucher au liquide orange, grumeleux et fade préparé par leurs adultes, elle, admirait la surface soyeuse du potage et savourait avec appétit le savoir-faire de son papa. À l'école, on lui demandait comment elle faisait pour aimer un plat si peu goûteux, mais elle se contentait d'un « ché pa » et gardait jalousement ce secret, comme pour protéger un trésor. Elle aimait penser que, si elle avait grandi trop vite, c'était à cause des nombreux bols de soupe qu'elle avait l'habitude d'avaler.

Le lendemain encore, deux maisons supplémentaires manquèrent, puis huit le jour suivant, puis treize. Entre temps, Monsieur Russo n'avait pas été vu, même pendant ses heures de promenade habituelles. On ne s'en

inquiétait pas plus que ça. Il était souvent retrouvé dans des endroits insolites, et la manière dont il y avait atterri était tout aussi insolite. Comme à l'accoutumée, un groupe de personnes se mit à sa recherche et paria sur la situation dans laquelle on le retrouverait cette fois-ci. On conclut que les maisons disparaissaient lorsqu'elles étaient laissées sans surveillance, la journée, alors que leur propriétaire se trouvait au travail. Afin de surprendre le coupable en pleine action, on demanda à quelques courageux ou courageuses de garder un œil sur les habitations. Les volontaires les surveilleraient d'en-haut, afin d'avoir une vue d'ensemble. Au bout d'une demi-heure, un nouveau guetteur prendrait le relais pour laisser l'autre se reposer. Ces derniers seraient dispensés de travail mais recevraient quand même une paye pour services rendus à la commune. Cela rassura les habitants, surtout Lolita qui ne quittait pas aisément ses enfants des yeux. Lolita était connue du village pour se soucier de tout, et en particulier de ses petits. Elle n'était pas d'un caractère très sociable et, lorsqu'elle se retrouva prématurément veuve, ses enfants constituèrent le centre de son existence. Sa vie était leur vie, leur quotidien était le sien. Elle n'allait jamais nulle part sans eux, elle ne les laissait jamais seuls avec du monde autour. L'unique moment qu'ils passaient libérés de l'attention de leur mère était le mardi, jour de réunion, où il était impossible pour eux de l'accompagner. Bien entendu, elle se séparait d'eux à contre cœur et lorsqu'elle les retrouvait, le soir, après cette brève absence, elle éprouvait chaque fois un intense soulagement. La mise en place de tournées d'éclaireurs pour sillonner les alentours était donc à ses yeux la meilleure des nouvelles. En attendant, les propriétaires des maisons les plus spacieuses avaient pour obligation d'accueillir les malheureux qui se trouvaient soudainement à la rue. Il fallut bien du temps et une bonne poignée d'arguments pour convaincre madame Ombrage de laisser entrer chez elle d'abord trois, puis quatre, puis cinq enfants et leurs parents. Elle accepta finalement, non sans se plaindre continuellement du bruit et du bazar que ces affreux diables provoquaient. « Ces éclaireurs ont intérêt à bien faire leur travail, grogna-t-elle, ou alors ma demeure se transformera très vite en crèche ! »

Rien n'y faisait, pourtant : les maisons continuaient de disparaître en nombre. On comptait désormais trente-cinq maisons en six jours. Lorsqu'on

interrogeait les éclaireurs, ceux-ci livraient le même discours. Vues de haut, elles semblaient être tour à tour avalées et leur cime disparaissait presque instantanément. Personne n'avait osé s'approcher du phénomène. Chaque écroulement était systématiquement précédé d'un affreux rugissement dont on ne connaissait pas l'origine. Une chose était sûre, cependant : la bête féroce qui émettait ces mystérieux grondements leur voulait du mal. Le mot d'ordre était « prudence » et les éclaireurs avaient préféré s'enfuir plutôt que de s'engouffrer entre les arbres, et possiblement succomber sous les griffes du monstre inconnu. On ne le leur reprocha pas. Personne ne souhaite disparaître ainsi, sans motif et sans justice. On se mit à douter. On se mit à s'inquiéter. Rapidement, les habitants commencèrent à manquer de place et à vivre les uns sur les autres. Certains malicieux en profitaient pour piquer et cacher les lunettes de Madame Ombrage, ou du moins, le prétendait-elle. Le relogement des habitants était prévu mais avant, l'urgence était de stopper le phénomène. Il fallait impérativement savoir de quoi il s'agissait. L'enquête se poursuivit.

L'affaire prit un tournant lorsqu'un cri perça la forêt, un soir, depuis la rivière à l'ouest du village. Les habitants accoururent. On reconnut à peine Lolita, défigurée par l'horreur, qui se roulait de douleur sur la souche de sa maison. On ne comprit pas tout de suite. Les habitants, affligés, respectaient son deuil, exprimé par des cris indistincts, une panique profonde et des tortillements sur l'emplacement de sa maison absente. Mais peu à peu, on réalisa : on était mardi.

« Mes enfants, j'ai perdu mes enfants ! Mes bébés ! Ah, où sont mes petits ? »

Personne ne sut quoi faire. Lolita se mit à courir à droite à gauche, comme un animal en cage qui serait devenu fou. Elle cherchait avec fureur, habitée par la folie, elle n'excluait aucun recoin, comme si ses enfants pouvaient surgir à tout moment, à la file indienne, de derrière chaque buisson. Un sentiment de panique se propagea rapidement au sein du village : jusque-là, on n'avait officiellement compté aucune victime. Les habitants se mirent à prendre réellement la mesure du problème. On commença à s'inquiéter pour Monsieur Russo, toujours porté disparu. On convint finalement qu'il ne fallait pas rester là, que le village était devenu dangereux, que l'on pouvait chaque

jour craindre pour sa vie. Mais comme devant toute décision difficile, personne ne voulait se décider à mettre les choses en place, ni même définir réellement ce qu'était que cette chose qu'il fallait faire. Personne ne prononça le mot « exil » ou « fuite ». On parla plutôt de « voyage », comme quelque chose de prévu, organisé, souhaité. Les pleurs de Lolita continuèrent d'exploser tout au long de la journée. Beaucoup étaient restés auprès d'elle. Certains fouillaient les environs, à la recherche de ses petits, comme pour la convaincre qu'il y avait encore un espoir. Rien ne la calmait. Ses sanglots étaient une revanche sur toutes ces années passées dans la discrétion. À l'approche de la nuit, ses pleurs prirent la forme d'une lamentation. Ils s'étaient espacés, devenus de plus en plus réguliers, cessant parfois, et reprenant sur le même volume. Ils rappelaient les cris de lassitude d'un petit animal pris au piège depuis un long moment déjà, tout près de la mort, qui s'était fait à son sort. La douleur restait vive mais la fatigue atténuait sa manifestation.

« Les barrages sont un vrai tremplin dans le développement économique d'un pays et se multiplient depuis les années 1970. Utilisée depuis plus de 5000 ans, la force hydraulique est l'une des sources d'énergie les plus anciennes au monde. Un barrage peut alimenter à lui seul 10 millions de foyers en électricité avec une capacité totale de 3 750 mégawatts. En outre, l'inauguration d'un barrage ouvre des emplois, car sa construction nécessite un certain nombre d'ouvriers – environ 25 000, mais ce nombre varie selon l'ampleur du projet. Les barrages répondent également à la demande croissante en eau pour alimenter les cultures, elles-mêmes de plus en plus nombreuses. Ainsi, ils sont essentiels pour nourrir la population toujours en croissance dans le monde. »

Un cri las brisa la nuit pour la énième fois. Lolita. Il était 4 heures. Maggy connaissait la douleur. On s'y habitait sans s'y habituer. Maggy reposa son livre *Trouver de nouvelles sources d'énergie* et s'abandonna à quelques réminiscences. Elle n'était pas née à Little Edenwood et n'y avait pas non plus grandi. Elle venait d'un village situé à environ 50 kilomètres à vol d'oiseau, d'un foyer paisible, avec ses hauts et ses bas, ses défauts et ses joies. Sa venue au monde avait été accueillie comme un véritable miracle par ses parents, qui avaient tant peiné à avoir un enfant. Sa survie et sa bonne santé

furent de plus grandes surprises encore. C'est tendrement couvée, surcouverte certainement, qu'elle avait fait ses débuts en ce monde. De toutes les personnes de son entourage, c'était chez ses parents qu'elle trouvait le plus grand réconfort. D'un tempérament timide et réservé, du moins auparavant, elle ne se faisait pas des connaissances facilement. Par la suite, les circonstances l'obligèrent à s'ouvrir. Un terrible incident l'avait poussée à faire sa vie ailleurs. D'abord, la fumée avait commencé par embrasser les maisons, emprisonnant les moins chanceux dans un nuage toxique. Beaucoup périrent à ce moment, en tentant de s'échapper. Par la suite, l'orange des flammes avait jailli, menaçant, lézardant les branches d'arbres, embrasant les habitations et leurs habitants. Elles terminèrent l'ouvrage en éliminant les derniers survivants. Le feu s'étendait sur plusieurs hectares, condamnant toute échappatoire. Ainsi, en quelques minutes seulement, l'incendie avait détruit son pays, emporté ses parents, sa routine, ses amis, en somme, sa première vie. Sa survie était un mystère. L'incendie avait laissé un trou béant. Sa mémoire, dernière victime de la tragédie, avait étouffé les flammes des souvenirs les plus déchirants. Elle avait simplement atterri là, dans ce village aux habitants à peine politisés, avides de presse à scandale, semant des ragots, et criant des banalités. Un village tout au moins comme le sien. Par la suite, l'oubli et les années pansèrent progressivement les plaies.

Lorsque le lendemain, une vingtaine de maisons supplémentaires manquèrent, ayant emporté avec elles certains villageois, le reste des habitants organisa le grand départ. On n'avait pas réellement le temps de préparer quoi que ce soit, la destination elle-même restait floue. Il s'agissait de parcourir quelques kilomètres vers le nord, jusqu'à une île dont on avait entendu parler et qui semblait peu habitée. Le voyage n'avait pas commencé que Maggy se sentait fatiguée. On lui avait volé deux maisons déjà. Sa vie de cavale devait pourtant se poursuivre si elle espérait survivre. Une nouvelle fois, elle allait déménager. Une nouvelle fois, elle quitterait ses repères. Et elle savait que ce ne serait pas la dernière.

Mathilde Murray, 22 ans, France

Après un master 2 d'études anglophones à la Sorbonne, Mathilde est actuellement lectrice à l'University College London. Elle travaille sur l'écriture d'un recueil de nouvelles. Elle se passionne pour le trekking, la course à pied, le théâtre, la musique et les chats. Ses écrivains préférés sont Jane Austen, Arundhati Roy et Guy Maupassant.

Les Parapheurs
Elise Picandet

Parfois, du dernier étage, je m'ennuie un peu, et je regarde par la fenêtre. On y voit des rues, des petits immeubles en travaux, l'arrêt de métro, l'université, une étendue d'herbe où s'assoient les étudiants, avant qu'ils se lèvent et marchent lentement vers leurs vélos ou leurs bâtiments respectifs, Lettres, Histoire, Philosophie, Arts appliqués. Quand j'oublie de cligner des yeux, écrasée d'ennui, tout se dilue dans la chaleur qui monte du béton, et je laisse mon regard nager dans cette aquarelle à la lumière floutée par le double-vitrage.

Une petite tache bleue, mouvante, attire mon attention à l'orée de mon champ de vision: je cligne des yeux, et ma rétine retrouve doucement son focus sur une étudiante en bas de mon bâtiment, un dictionnaire de latin sous le bras, qui fourre négligemment un contrat de travail dans son sac à dos. Elle a les courbes un peu enfantines de celle qui ne porte pas de soutien-gorge sous sa salopette et un masque en tissu blanc qui ne l'est plus tellement. Elle pose son dictionnaire sur un muret pour détacher son vélo, qu'elle enfourche en laissant glisser son masque sur le menton, dévoilant un sourire rouge et blanc de bonheur vrai, puis balaie le monde de ses grands yeux vifs, et je crois qu'elle me regarde, non, elle n'a vu que le reflet de la vitre, mais cette fraction de seconde a suffi à me vider brusquement les poumons. Appuyée au mur, la vue brouillée, je cherche dans mes entrailles cette chaleur saisie dans les yeux de l'étudiante, ce bonheur sourd, presque douloureux, qui se porte dans le ventre, se diffuse dans tout le corps, et explose à la première bouffée d'air frais inspirée quand on baisse son masque en enfourchant un vélo. Je sais confusément qu'une émotion aussi physique a existé dans ma vie, mais le bonheur est devenu un concept abstrait, admis. Je cligne à nouveau des paupières pour ne pas perdre la silhouette qui s'éloigne. Bientôt, il ne restera que le dictionnaire oublié sur le muret.

Elle est sans doute étudiante en lettres, et en sortant des cours elle pédale dans une cartographie d'amis avec qui refaire le monde autour d'une bière. Elle écrit probablement des petits poèmes au gré de ses peines de cœur, en répétant à qui veut l'entendre qu'un jour, quand elle aura le temps, elle écrira un roman. Peut-être qu'elle sera écrivaine, peut-être pas, tout est possible, en tout cas elle sera artiste, elle prend souvent un vieil appareil photo avec elle, parfois même un carnet de dessin pour croquer quelques rues les jours

d'automne. Quel genre d'artiste, elle ne le sait pas exactement, mais de ceux qui semblent vivre dans une photo argentique et ont toujours quelque chose de décalé à dire sur les tenants et aboutissants de l'existence humaine.

Elle pédale sans empressement, elle va peut-être boire un verre en terrasse, s'asseoir dans un parc avec son carnet, ou écrire chez Maëlle, mais elles s'y mettront très tard, parce qu'il faut d'abord raconter en détail leurs vies amoureuses et quelques considérations hasardeuses sur l'avenir du monde en mangeant des tartines, au milieu des tentures et des fumées de cigarette. De sa voix douce, Maëlle lui racontera l'art d'aimer hors des structures héritées, passionnément, librement, pluriellement, réinventer un système à chaque relation, surtout ne jamais s'enfermer dans un couple. L'étudiante hochera la tête, mais évidemment, elle tombera bien vite amoureuse d'un Axel, un anarchiste aux longs cils, artiste et torturé juste ce qu'il faut, qui vivra dans un vieil appartement rempli de plantes et de pancartes de manifs, avec des tomates et un lombricompost sur le balcon. Il l'obsèdera, elle passera des heures à regarder les photos qu'elle aura prises de lui dans la lumière diffuse de sa fenêtre, elle le dessinera, le découpera en poèmes où les mots manqueront, rêvera de lui tout éveillée en traversant la route au milieu des bruits de klaxon.

La silhouette sur son vélo disparaît au coin de la rue, mais je reste à la fenêtre. À voir son sourire et le dictionnaire oublié, pas de doute : cet après-midi, elle ne va pas boire une bière en terrasse ni un café chez Maëlle, elle va aimer. Depuis la première nuit passée là-bas, elle a déserté sa petite chambre d'étudiante, où son lit défait reste vide et un pot de confiture de fraise moisit lentement. Ce soir, Axel lui dira de ne pas signer ce contrat de travail, elle n'a pas besoin de travailler, ce serait du gâchis, il faut écrire un roman, faire pousser des tomates sur le balcon, lire, manifester, brûler le capitalisme ! Elle acquiescera, mais enfin, c'est juste un CDD de deux mois, un mi-temps en plus, elle profitera d'être sur le campus pour écrire à la bibliothèque, ça fera une expérience, elle pourra acheter un ordinateur portable et payer sa part du loyer. Dans les ressources humaines, répètera Axel, tu te rends compte, *les ressources humaines*, ils n'ont même pas pris la peine de trouver un terme politiquement correct. Elle se dira qu'il exagère, mais comme à son habitude, hochera la tête pour faire oublier qu'elle est bien moins politisée que ce

qu'elle laisse croire. Elle a juste besoin de devenir adulte, et le vide l'effraie, il faut que la vie se remplisse de quelque chose de simple et solide. Maëlle comprendra – elle comprend toujours tout, Maëlle – il faut bien gagner un peu d'argent dans ce monde de galères. Forte de cette validation, elle ira signer le contrat, au rez-de-chaussée, dix étages en-dessous du mien.

Premier jour. Minuscule au pied du grand building vitré, avec son skate sous le bras et son vieux masque en tissu de travers, l'étudiante arrive un peu en retard sur l'avance qu'elle avait prévue, mais sans se presser. Quelqu'un l'attend, connaît son prénom, a pour elle un sourire dans le regard au-dessus du masque, qui aurait sans doute été une poignée de mains autrefois. Elle s'appelle Marine, et il faut la suivre dans les escaliers, ça ne la dérange pas, les escaliers ? Marine aime bien les prendre au lieu de l'ascenseur, pour se dégourdir les jambes. Elle semble très jeune, alors l'étudiante demande :

– Toi aussi, tu es étudiante contractuelle ?

– Oh, non, moi je suis *salarlée*.

Peut-être un peu vexée, elle a prononcé ce mot en rajustant son col de chemise.

– Je suis au service de recrutement. Je serai, en quelque sorte, ta supérieure, dans le sens où c'est moi qui vais superviser ce que tu fais. Mais on peut se tutoyer, hein. On t'a expliqué ce que tu vas faire ?

– Pas vraiment.

– C'est la période où on va recevoir une vague de contrats. Le reste de l'année, je gère ça toute seule, mais en cette période, tout arrive d'un coup, alors tu vas m'assister. N'aies pas peur, mais tu verras, il y a *énormément* de choses à faire.

– Et ils vont travailler dans quoi, ces gens ?

– Eh bien, ils vont faire un peu comme toi.

– Gérer les contrats des nouveaux qui viennent gérer des contrats ?

Ce n'est qu'au troisième étage, pourtant les escaliers n'en finissent pas.

– C'est une mécanique très complexe, mais enfin, oui, si tu veux, en quelque sorte.

– D'accord, très bien.

Elles empruntent un couloir où les portes sont entrouvertes sur des employés silencieux qui détachent parfois les yeux de leurs écrans à leur passage, ou fermées, à travers lesquelles on entend les voix déshumanisées d'une vidéoconférence. Leur pièce est semblable à toutes les autres, avec deux bureaux qui se font face, une grande armoire métallique, un porte-manteau, et rien d'autre. Comme Marine se dirige vers l'un des bureaux pour y prendre une pile de grandes enveloppes, l'étudiante se dirige vers l'autre.

– Allume l'ordi, je te mets le code, je vais te montrer ce qu'il faut faire.

On l'a prévenue, c'est un travail plutôt rébarbatif. Il faut imprimer les contrats et les ranger dans des parapheurs, dix par dix, puis elles montent, avec Marine, elles en portent cinq chacune à l'étage de la présidence, où la moquette a une couleur différente, plus douce, et gorgée de soleil sous les vélux. Là, les bureaux sont plus spacieux, avec dans chacun une imprimante et une cafetière, parfois des tableaux aux murs et quelques plantes vertes. Marine marche à petits pas, son regard se glisse par toutes les portes ouvertes pour essayer d'en accrocher d'autres, et lance alors un « bonjour, ça va ? » enthousiaste, qui n'appelle rien d'autre qu'un « oui, et toi ? » calqué sur le même ton, elle varie alors entre le « très bien, merci ! » ou le « ça va, ça va ! », en réajustant sa pile de parapheurs pour teinter sa politesse de l'héroïsme d'une fatigue débordée. L'étudiante la suit discrètement, en souriant si ses yeux en croisent d'autres, d'un sourire assez distant pour montrer qu'elle n'appartient pas à ce monde. Marine, pourtant, n'économise pas ses efforts pour l'y introduire.

– La femme que tu viens de voir, c'est Sandrine de la compta, et la Françoise dont elle parlait, c'est Françoise des ASSEDIC qui a son bureau au même étage que nous, en face du service des courriers où travaille Éric, tu te souviens ?

Puis un silence respectueux se crée quand elles s'approchent du bout du couloir, illuminé par le vélux d'une lumière sacrée. Elles posent les

parapheurs à gauche du meuble en bois, très lentement, jusqu'à ce qu'une voix rauque s'adresse à elles à travers la porte à peine entrouverte :

– Bonjour Marie, ça va ? Beaucoup de nouveaux contrats ?

Marine, sans jamais oser corriger son prénom, échange quelques mots avec la voix à travers la porte en empilant les parapheurs signés dans leurs bras. La première fois, l'étudiante a demandé dans l'ascenseur :

– C'était la présidente ?

– Tu rigoles ! C'était la vice-présidente. C'est elle qui signe les contrats.

– Ah bon, pas la présidente ?

– Oh, non. Tu penses, elle a autre chose à faire.

L'étudiante n'a pas la moindre idée des choses que la présidente peut avoir à faire, si ce n'est pas de signer les contrats, mais garde le silence.

Ensuite, il faut remettre les pages dans l'ordre, les agraffer, les ranger, et remplir des tableaux de suivi Excel.

– Ça fait beaucoup d'informations, tu devrais peut-être prendre des notes.

Elle a justement un joli carnet dans son sac, que lui a offert Axel et qu'elle n'a pas encore osé entamer. Ce qu'elle retient du conseil de Marine, c'est que le carnet est un objet autorisé sur le bureau. Elle ne sait pas qu'elle s'adresse à une écrivaine, pense l'étudiante avec un petit sourire. Elle n'aura sans doute ni le temps ni la concentration pour écrire vraiment, mais pourra puiser de la matière, « faire feu de tout bois » comme dit Maëlle, rêvasser en enchaînant les tâches rébarbatives, griffonner des idées quand Marine sortira pour aller à la photocopieuse, et noter des mots découverts qu'elle trouve beaux. Sur la première page, elle écrit en gros : *PARAPHEURS*. C'est un nouveau mot, capturé dans son environnement naturel. Elle sent le poids du regard de Marine à travers son écran et, faute de pouvoir s'y plonger sérieusement, ne sait pas trop quoi écrire d'autre. Alors, elle prend la pile de parapheurs, et commence son travail de tri, en prenant son temps. Après tout, elle est payée à l'heure.

Parfois, elle reconnaît un nom, un visage sur les pièces jointes. Ils sont étudiants, ils ont son âge et vont faire la même chose qu'elle. Elle analyse les courbes hésitantes des signatures, s'arrête sur des noms étranges, Whilhem

Pecuyer, Renand Laliberté, et prend quelques secondes pour tourner les pages et s'arrêter sur un regard, gris et intense sous les *RF* de la carte d'identité, colorisé mais flou sur la carte vitale. Wilhem a les cheveux bouclés, tondus sur les côtés, des joues creuses, et un regard déjà fatigué par la vie. Il est en option cinéma, sans aucun doute le monde l'ennuie et il rêve de vivre dans un film muet des années 30, il porte des manteaux longs et fume des cigarettes aux abribus. Elle le regarde quelques secondes, puis agrafe son contrat pour l'ajouter à la pile. Plus tard, au moment de glisser son dossier dans le gros classeur des noms en P, elle l'ignorera comme un ancien amant qu'on recroise, puis l'oubliera.

Les jours passent, dans l'atmosphère intemporelle des bureaux climatisés éclairés de néons. Elle s'énervait de la vie qui continue sans elle, les amis en terrasse, le grouillement militant et culturel, Maëlle et Axel qui disposent librement de leur temps... Elle a toujours sa moitié de temps libre, mais le matin se réduit à peau de chagrin quand il faut surveiller l'heure pour manger à midi et commencer à treize heures, et l'après-midi n'a pas la même saveur quand il faut se coucher tôt. Bien vite, elle renonce à aller à la bibliothèque, elle passe déjà bien assez de temps avec un masque sur la figure.

– Tu vois, je te l'avais dit, un mi-temps c'est pire que tout, ça te prend la tête à plein temps pour une moitié de salaire.

Axel a raison. Le peu d'argent gagné est dévoré par le loyer. Elle aura à peine de quoi s'acheter un ordinateur d'occasion à la fin de son contrat.

Un jour, Marine reste une demi-heure penchée sur le clavier de l'étudiante, à se battre avec l'ordinateur qui refuse de s'allumer.

– Bon, on ne va pas y passer la journée, va dans le bureau d'Antonin, il est en télétravail aujourd'hui.

L'étudiante est ravie de cette petite perturbation, surtout que le bureau d'Antonin est très différent des autres. Les murs sont recouverts de tracts et journaux politiques distribués à la sortie du métro, NPA, cercle marxiste de l'université, CGT, Révolution, le Poing levé, le vilain petit Anar'. Il devient immédiatement son bureau préféré, d'autant plus que le rôle d'Antonin, doit être suffisamment important pour qu'il ait droit à son espace personnel.

Seule dans cette petite pièce silencieuse, sans le bruit de clavier de Marine, elle reste quelques minutes paralysée par tant de liberté. D'abord, elle ferme la porte en se disant qu'elle aura bien le temps d'ouvrir un tableau Excel quand elle l'entendra s'ouvrir, puis, après réflexion, elle l'entrouvre pour que personne ne se méfie au point de venir vérifier. Mais les bruits de pas et de claviers qui passent par la porte entrouverte polluent l'air de la pièce, elle se sent un peu coupable, et n'arrive pas à se concentrer.

Le lendemain, un gars immense, ébouriffé, à la chemise froissée, s'arrête près de la photocopieuse.

– Salut, c'est toi qui étais dans mon bureau hier ?

Voyant ses pupilles se dilater de stress à l'idée d'avoir mis le pot à trombone à la place du pot à agrafes ou oublié le coup de lingette désinfectante, il s'empresse d'ajouter :

– Antonin, enchanté, je suis l'informaticien de l'étage.

Et un souffle amusé venu de sous son masque embue ses lunettes.

De temps en temps, elle va à la machine à café pour les pauses. Tout le monde y énumère ses problèmes quotidiens, qui sont un peu les mêmes chaque jour. La fatigue, le vivement les vacances, le retard du train, le pas la forme en ce moment, la lenteur des ordinateurs qui sont *particulièrement* lents aujourd'hui, et quand tous ces petits tracasseries de la vie ont été énumérés, on passe à ceux des enfants, un conseil de classe ou un prof trop sévère. La froide amitié qui se tisse au fil des ans entre les employés se mesure à des petits détails, comme de dire « Chloé » au lieu de « ma fille » ou « Paul » au lieu de « mon mari ». Le degré maximal de proximité étant atteint quand la collègue demande d'elle-même : « il a revu le médecin, Paul, pour cette histoire de vertèbre ? ». Comme les réponses à ces questions ne l'intéressent pas le moins du monde, l'étudiante finit par renoncer à la machine à café, et utilise ses pauses pour faire le tour du building. Elle a même le temps de s'en éloigner pour marcher près de la rangée d'arbres qui longe la route et s'asseoir deux minutes sur un banc pour écouter les oiseaux. Elle prend soin de ne rien emporter avec elle, ni smartphone ni carnet, pour revenir à l'instant présent, mais se retrouve vite

à compter les secondes avec l'agacement de savoir ce répit si limité. Puis, quand elle rentre, les couloirs lui semblent plus sombres que jamais, et il lui faut de longues minutes pour dissiper de son champ de vision les taches bleues de l'éblouissement du soleil.

– Alors, t'es enfin libre ! On s'ouvre une bière ?

– C'est à dire qu'en fait...

En fait, elle a signé un renouvellement de son contrat. On lui a proposé de travailler aux archives, à temps plein.

– C'est une blague ? Dis-moi que c'est une blague.

L'étudiante sourit, mais d'un sourire un peu triste. Axel va s'accouder à la rambarde du balcon en silence, avant de se retourner vers elle pour la dévisager.

– Tu veux plus être écrivaine, en fait.

– Mais si ! T'inquiète ! J'ai accepté parce que c'est aux archives, je serai toute seule au sous-sol, je passerai un peu de temps à travailler, puis j'aurai du temps pour écrire. Personne s'en rendra compte, ils me trouveront rapide même, ils sont tous tellement ramollis.

– Tu parles. Depuis deux mois que tu as un mi-temps, tu as pas écrit une ligne. Alors un plein temps ? On a pas besoin d'autant d'argent, tu sais.

– Arrête. C'est pas que pour l'argent.

– Donne-moi une seule bonne raison de faire ce travail, alors ?

Elle réfléchit quelques secondes.

– Je sais pas. Peut-être une raison plus concrète de me lever le matin.

Le service des archives n'est pas la grande bibliothèque silencieuse et foisonnante de papiers jaunis qu'elle a fantasmée. C'est un long couloir éclairé de néons, bordé d'étagères toutes semblables où sont alignés des cartons blancs. Sa première mission consiste à imprimer et classer par ordre alphabétique les bordereaux des années précédentes, pour les agraffer à leurs contrats respectifs. Elle écrit dans son carnet : *BORDEREAUX*.

Loin de la tranquillité espérée, elle doit passer des heures, des journées, des semaines près de la photocopieuse, dont elle connaît par cœur l'enchaînement de vibrations et de petits claquements.

Vvvvvvv. Clac. Tchtchtchtchtch...

Au moins, c'est une tâche répétitive qui lui permet de penser à autre chose. Un roman s'écrit dans sa tête. Elle y racontera son expérience dans cet immense building, pensé comme une fourmilière. ça ressemblera un peu au *Voyage de Chihiro*, elle sera orpheline et projetée dans un monde obscur, il y aura des créatures imaginaires, une espèce d'oiseau moqueur perché sur l'étagère qui lui tiendra compagnie près de la photocopieuse en croassant des idées philosophiques sur la folie du monde humain, Marine aura quelque chose d'un rongeur, toujours affairée à préparer et organiser efficacement ce qui lui passe sous la main, Antonin, son allié, lui montrera les passages secrets, le petit banc sous l'arbre... Le problème de ce roman, c'est qu'il ne s'écrit que dans sa tête, ça la frustre d'autant plus qu'elle se sent narguée par la pile de feuilles blanches près de la photocopieuse. Tout est là, les idées, le papier, il ne lui manque plus que ses mains, occupées à classer et agraffer les bordereaux.

Elle emporte une pile de feuilles blanches pour la poser sur son bureau, chez elle, et chaque soir, elle s'assoit devant, un stylo à la main. Mais rien ne se passe. Elle se sent épuisée et le papier lui renvoie la blancheur de la lumière crue des archives. Au bout de quelques soirs, elle se met à pleurer, la tête dans les mains. Axel vient s'asseoir près d'elle, sans savoir quoi dire.

Même les pauses deviennent une brèche par laquelle ce chagrin amer la submerge chaque fois qu'elle sort de ses gestes répétés à l'infini et de l'écriture mentale de son roman. Quand elle s'assoit sur le petit banc, elle se sent frustrée jusqu'aux larmes de ces secondes qui s'écoulent sans qu'elle n'en fasse rien d'autre qu'être enfermée dans sa tête où résonnent les bruits de la photocopieuse.

Vvvvvvv. Clac. Tchtchtchtchtch...

Et la demi-heure qui suit est difficile, à cause de l'éblouissement du soleil qui lui trouble la vue. Alors, les jours suivants, elle tente de prendre sa pause à la machine à café, avec les autres. Maintenant que son rôle est mieux défini,

peut-être qu'on la reconnaîtra, qu'on dira « tiens, voilà la fille des archives », ou même qu'on retiendra son prénom. Mais non, seule Marine lui fait de loin un petit signe poli, après tout elle est encore étudiante, elle se tient là avec son café à la main, sans savoir comment s'immiscer dans une conversation sur les nouveaux trombones. Maintenant, ils sont en plastique et triangulaires, vraiment, on ne sait plus quoi inventer, quand quelque chose marche bien voilà qu'il faut le changer, Sandrine devra diviser en deux les conventions qui font plus de quinze pages. Désespérée, l'étudiante décide qu'après tout, le mieux serait d'arrêter de s'acharner à prendre une pause et d'utiliser ce temps pour en finir avec les bordereaux.

Chaque jour, elle passe quelques heures à la photocopieuse, puis descend au sous-sol, monte sur une chaise pour attraper les cartons, et chercher un par un les bons contrats pour enlever l'agrafe et en remettre une autre avec le bordereau. Elle ressent la présence de son carnet sur l'étagère, mais ne sait plus vraiment quoi écrire dedans. De toute façon, il y a du passage dans les archives. Et quand elle est seule, il y a l'angoisse, pesante, que la porte s'ouvre à tout moment. Elle se sent mieux quand elle oublie le carnet et se plonge dans ce qu'elle fait. Quand les contrats et les cartons recouvrent la grande table, elle aime renvoyer l'image d'une personne affairée, qui croule sous la paperasse, dans une tâche qu'elle est seule à pouvoir accomplir.

Vvvvvvvv. Clac. Tchtchtchtchtch...

– Hé. Je te parle.

– Pardon. Tu peux répéter ?

– Regarde dans quel état tu es, tu as les yeux complètement vides et on peut même plus tenir une conversation.

Axel lui prend la main.

– Et tes mains...

– Quoi mes mains ?

– Elles sont dans un état... Regarde, tu as de la corne, là.

Sans doute à force de faire défiler les feuilles entre ses doigts pour les trier par ordre alphabétique.

– C'est comme toi avec la guitare, non ?

– Bien sûr que non, c'est pas pareil ! Moi, on m'a rien imposé, je me fais saigner les doigts si je veux ! Démissionne, crois-moi, ils sont en train de détruire tout ton vvvvvvvvvv potentiel... Tu clac rentres dans la matrice ! Tchtchu tchtche rappelles, le capitchtchtchisme, le réchauffement vvvvvvvvvv climatique, la clac lutte des classes, tchchchchout ça ? Bon tchtchtchtch sang ! Regarde-moi ! Tu vvvvvvvvv me fais peur clac ! Tu parles tchtchtchtch même plus ! Vvvvvvvv. Clac. OH ! TcJEhtchTEhtchPARLEhtch...

Si on ferme les yeux, ça fait un peu un bruit de cigale. Une chanson lui revient, la Rue Kétanou, un groupe qu'elle aimait autrefois, ça disait « Y a des cigales dans la fourmilière », et elle se souvient qu'elle a grandi quelque part où il y avait des cigales, il y faisait très chaud. Elle essaie quelques secondes de s'en rappeler, puis abandonne l'effort, qui lui crée sur la rétine le même éblouissement que les pauses sur le banc. Alors elle se laisse bercer par le bruit des cigales, s'oublie dans les gestes répétés, et se sent bien. Vvvvvvvv. Clac. Tchtchtchtchtchtch... Elle écoute d'une oreille le bruit de l'oiseau perché sur l'étagère. Un oiseau ? D'où vient-il ? Elle y réfléchit quelques secondes puis abandonne aussi.

– Ah ! Tu es là ! Tiens, j'ai trouvé ça dans la salle des archives, je pense que c'est toi qui l'as oublié.

Elle prend le petit carnet qu'on lui tend. ça lui fait comme une décharge électrique dans le bras, désagréable. Le roman. Elle l'avait oublié. Elle sourit mais c'est dur de reconnaître les gens avec leurs masques. Il s'éloigne. Il lui a proposé un café. Elle a dit oui. Alors elle doit le suivre. Elle range ses photocopies sur l'étagère, et le suit.

Dans le bureau d'Antonin, elle laisse son regard se perdre entre les affiches au mur. C'est joli. Il fait deux cafés, la posture un peu fière d'avoir sa propre machine à café dans son bureau, lui en tend un, c'est des capsules, c'est pas très écolo, chez lui il a une cafetière qui moud le café et tout, mais pour ici c'est pratique, et c'est toujours mieux que les gobelets en plastique à l'entrée

du building, d'ailleurs tu as vu la tasse que je t'ai passée ? Avec Coluche dessus, elle est sympa hein ? Il suit son regard jusqu'à l'affiche qu'elle lit, et lui raconte les blocus quand il était étudiant. Aujourd'hui, oh non plus tellement, pas qu'il soit contre, au contraire, mais les étudiants s'y prennent mal, c'est contre-productif, ça décrédibilise et divise le mouvement, il soutient de temps en temps bien sûr, s'il y a une pétition à signer, ou une cagnotte, mais aller crier ACAB dans les rues et respirer les gaz lacrymo, non, vraiment, les jeunes font ça pour l'adrénaline, tu y participes toi ? La bouche de l'étudiante dit « parfois » mais elle fait non de la tête. Il sourit, la réponse lui plait, il lui raconte qu'il se sent un peu seul ici.

Pourtant, elle le trouve très sociable, il salue les gens chaleureusement et a quelque chose de drôle à dire en toute circonstance. On le voit peu, seulement les jours de bugs informatiques, ou quand il marche pour aller fumer une cigarette et en profite pour animer tout le couloir. Les collègues se réjouissent du moindre souci informatique réclamant son sourire. Mais il se sent seul, les gens travaillent ici parce qu'ils ont la tête vide, tandis que lui, il met de l'argent de côté pour acheter un terrain agricole, c'est son projet, il y fera pousser des herbes aromatiques. Il regarde l'étudiante la tête penchée, elle sait qu'il imagine combien elle aurait à dire sur sa propre vie. Elle pourrait lui avouer qu'il n'est pas seul et qu'elle aussi a quelque chose dans la tête, un roman à écrire, mais elle n'est pas sûre d'en avoir envie, et puis ça fait déjà plus de dix minutes, la pause est finie.

Elle pensait que cette histoire de bordereaux serait l'affaire d'une semaine, mais il y en a des milliers, elle met plusieurs jours par carton. Le soir, dans le métro, elle pense à son avancée du jour, elle a presque fini les K aujourd'hui, si elle avance aussi bien demain elle sera à la moitié de l'alphabet. Elle calcule combien de temps il lui faudra pour en venir à bout, et sa gorge se noue : elle n'aura jamais terminé avant la fin de son contrat et la rentrée à la fac. Ou alors... Elle va de plus en plus vite avec l'expérience, la deuxième moitié sera plus rapide que la première, surtout que W, X, Y, Z sont des petits cartons...

Ce n'est rien qu'un trait de stylo sur une feuille tendue par Marine. Marine est un peu émue : elle monte à l'étage du dessus, qui a encore du lino au sol, mais quelques plantes dans les couloirs, et un recoin avec une vraie cafetière et des canapés pour les pauses. Elle s'occupera cette fois non plus de la paie des étudiants, mais de celle des salariés qui eux-mêmes s'occupent de la paie des étudiants. Et elle, l'étudiante, prend la place de Marine. Son salaire augmente considérablement.

Elle a bu un café avec Maëlle la veille, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps, et Maëlle lui a expliqué que signer un CDI, c'est mauvais pour la santé, pour la planète, et pour l'art. Mais toutes ces choses lui paraissent abstraites et incertaines, elle voit le bonheur stable et facile de Marine qui gravit les échelons, elle pourra être comme ça, mais en étant surtout comme Antonin, garder son humanité, ses idées, sa personnalité dans cette vie-là, et cultiver sa différence dans le blanc uniforme des couloirs. Alors, elle signe le CDI, et à cet instant précis, cesse d'être une étudiante, pour devenir une salariée.

– Par contre, Marine, j'ai pas fini ce que tu m'avais demandé, pour les bordereaux.

– C'est pas grave.

– Je le finirai avant de prendre mon nouveau poste ?

– Mais non, t'inquiète pas.

– Quelqu'un le finira pour moi ?

– Peut être un étudiant, s'il y a rien de plus important à lui faire faire.

Son nouveau travail mobilise toute son attention. Elle s'est fait prescrire des lunettes de repos pour moins s'abîmer les yeux sur les interminables lignes des tableaux Excel dans lesquelles il faut rentrer les RIB toute la journée. La pause est indispensable, pour limiter le risque d'erreurs d'inattention. Elle la prend souvent avec Antonin, mais parfois elle va à la machine à café pour voir les autres, qui la saluent chaleureusement, prendre de leurs nouvelles, parler de la petite vie de l'étage. Elle est plutôt appréciée pour sa bonne humeur et ses anecdotes décousues.

Les jours passent, tous plus ou moins semblables, selon les aléas des nuages à la fenêtre et des bugs informatiques. Elle ne s'ennuie pas. Comme elle est efficace, Marine lui confie de nouvelles tâches, de plus en plus complexes, et elle laisse entendre qu'elle voit de temps en temps une secrétaire de la vice-présidente, qui peut avoir un impact sur la gestion des ressources humaines. Les choses iront au rythme où elles iront, pense la salariée, le temps ne passe que sur son visage qu'elle trouve parfois un peu différent dans le miroir de l'ascenseur, à la fois durci par les lunettes et adouci par les légères rides de sourire poli apparues au coin de ses yeux.

Une fois rentrée chez elle, elle enchaîne les mêmes gestes, poser le sac et les chaussures, les courses s'il y en a (le mercredi et le vendredi), enlever le masque, se laver précautionneusement les mains, se doucher, regarder dehors les plants de tomates desséchés sur le balcon, manger devant un épisode de série, puis en regarder un deuxième, se laver les dents et se coucher. Souvent, elle s'endort immédiatement, bercée par le bruit des cigales, mais parfois elle reste les yeux ouverts dans le noir. Il y a comme quelque chose qui manque dans l'appartement, il lui semble qu'elle a oublié un élément important, sans arriver à mettre le doigt dessus.

Très vite, en quelques semaines, ou peut-être quelques mois ou quelques années, elle n'est pas tout à fait sûre, elle a son propre bureau, à l'étage au-dessus, l'ancien bureau de Marine, qui n'est plus sa supérieure. Elle n'a plus de supérieure directe. Elle est enfin libre de décorer son lieu de travail, elle pense au bureau d'Antonin à l'étage en-dessous, mais de toute façon elle passe toujours ses pauses avec lui, donc elle n'a pas besoin d'une machine à café. Elle réfléchit à ce qu'elle pourrait mettre au mur, mais n'a pas d'idée, elle ne veut pas imiter Antonin avec ses tracts, alors elle pose une plante sur un tabouret, pour égayer un peu, Marine dit que ça suffit à « habiller une pièce ».

D'ailleurs, Marine ne restera pas son amie longtemps, car elle reste bloquée à son poste et voit cette collègue qu'elle a connue étudiante passer du service de paye à celui de la gestion, à l'étage au-dessus, changer de rôle

encore et encore, car chaque fois on la trouve plus efficace que personne. Pourtant, elle fait attention à ne pas travailler trop, à faire les choses tranquillement, comme elle est payée à l'heure, et se demande comment font les autres pour travailler aussi peu. Puis elle monte au dernier étage, au secrétariat de la vice-présidente. Certains jours, elle voit passer Marine. Elle laisse sa porte entrouverte, mais Marine fait semblant de ne pas voir, et passe à petits pas affairés sans s'arrêter. Dans son grand bureau vide, elle se sent un peu seule, et il n'y a pas grand-chose à faire, pourtant elle ne prend jamais le temps de lire le livre qu'elle a posé près de son clavier, *L'ocre des murs* de Maëlle Kovach. Elle ne lit jamais d'habitude, mais ce livre, elle l'a vu dans la vitrine, et s'est sentie si troublée par ce nom étrange qu'elle l'a acheté sans savoir pourquoi.

Parfois, quand elle s'y attend le moins, le sentiment d'un souvenir flottant qu'elle n'arrive pas à saisir la prend à la gorge, une impression tenace d'oublier quelque chose d'important. Alors, comme elle est libre de son temps, qu'elle a sa propre imprimante dans son bureau, et que personne ne lui pose de question quand elle marche d'un pas assuré dans les couloirs, il lui arrive de descendre à la salle des archives, comme en pèlerinage, pour continuer petit à petit, quelques contrats à chaque fois, la tâche qu'elle n'a jamais terminée quand elle était étudiante. Elle a l'impression que c'est là qu'elle trouvera les réponses aux questions. Quelles questions, elle l'ignore, mais quelque chose résiste à sa vie confortable, comme un oiseau agaçant qui bat des ailes dans un coin de sa tête. Un jour, elle ressent le vertige de la dernière marche d'un escalier dans le noir en tombant sur un contrat anodin, celui de Wilhem Pecuyer. La profondeur de son regard, dans l'ombre de ses cernes noirs, la met mal à l'aise sans qu'elle se l'explique. Une fois le contrat rangé au milieu des autres, il lui semble toujours que le regard de Wilhem la suit à travers le carton.

Il y a des choses qui se passent en dehors du travail, sur les photos qu'elle a accrochées au mur, autour du porte-manteau, quelques sorties entre collègues, deux ou trois enfants qui se rajoutent sur les plages de vacances. De temps en temps, elle va prendre un café à la grande terrasse ensoleillée

du dernier étage, bordée de petits palmiers, pour parler avec ses collègues des conseils de classe de ses enfants, et des profs un peu trop sévères. Parfois, elle discute avec la vice-présidente, une gentille vieille dame au sourire doux qui ne retient aucun des noms de ses trois secrétaires.

Elle a été émue le jour où elle l'a croisée pour la première fois dans le couloir de son nouvel étage, et a mis un visage sur cette voix rauque entendue mille fois à travers le mur. La vice-présidente est différente des autres salariées, elle semble détachée de tout, désintéressée du lieu, peut-être même de la vie. Alors elle se contente de sourire doucement et d'écouter d'une oreille ce qui se dit sur la terrasse, en fumant cigarette sur cigarette. C'est sa seule amie à l'étage, les secrétaires se détestent entre elles, et toujours un peu plus au fur et à mesure que la vice-présidente vieillit, car elles sentent peser la concurrence de la place à prendre.

Le jour de sa retraite, elle choisit sans hésitation cette salariée aux yeux rêveurs qui berce ses pauses d'anecdotes décousues et d'histoires d'oiseaux.

La salariée accepte ce nouveau poste.

Il n'y a rien d'autre à faire, quand on est vice-présidente, que de représenter la présidente dans des réunions où il ne se dit rien d'important, de signer les contrats dans les parapheurs, et parfois, d'échanger quelques mots avec la salariée chargée du recrutement qui monte de nouveaux parapheurs, suivie par un étudiant un peu blasé.

Parapheur. C'est un joli mot.

Antonin, lui, n'a pas bougé du troisième étage. Il garde son travail à mi-temps en parallèle de son activité de maraîchage, et ramène parfois pour ses collègues des petits bouquets de basilic, dont les désordres terreux posés sur les bords des bureaux tranchent avec la blancheur aseptisée du building. Il ne reste plus la moindre parcelle blanche sur les murs de son bureau, complètement recouverts de tracts, alors pour continuer à le décorer, il y a

ajouté des plantes, des fougères, du lierre, et même quelques légumes, qui grimpent sur les étagères. Comme il s'est aussi laissé pousser la barbe, on l'appelle parfois « le druide », pour rigoler. La vice-présidente ne descend plus prendre le café avec lui, une vice-présidente n'a rien à faire au troisième étage. Pourtant, elle aime bien passer du temps dans cette pièce remplie de plantes, et comme elle a toutes les clés du building, elle y va parfois le soir, quand il n'y a plus personne. Elle s'assoit derrière l'ordinateur éteint, et laisse son regard se perdre entre les plantes. Elle voit à côté de l'ordinateur une photo de mariage, Antonin en noir et blanc avec sa barbe encore courte, et, à son bras, une jolie blonde au regard un peu vide. Elle ressent comme un pincement au cœur, puis elle se souvient que c'est elle, la jolie blonde. Il y a aussi une photo d'enfants qui sourient sur la plage, la même que celle affichée près de son propre porte-manteau. Alors, elle ne sait plus quoi faire de son pincement au cœur, et regarde le lierre qui grimpe aux étagères.

Le temps s'écoule ainsi, et tout naturellement, elle choisit l'une de ses secrétaires au hasard pour la remplacer, et change de bureau une dernière fois.

Le bureau de la présidente est le plus grand de tous, il occupe la moitié du dernier étage. Dedans, il y a tout, même une salle de bain, où elle regarde ses cheveux blanchir dans le miroir. Elle se rend compte que, de toute sa carrière, elle n'a jamais vu la présidente. Elle en déduit que la présidente ne doit pas être vue, et ne sort jamais de son bureau. Elle aurait peur qu'on lui demande ce qu'elle fait de ses journées, et elle n'en a aucune idée. Personne ne lui a dit. Parfois, elle s'approche de l'énorme photocopieuse qu'elle a fait monter du troisième étage quand on l'a remplacée par une machine moderne et silencieuse, et y glisse une feuille blanche juste pour écouter son bruit de cigale.

Vvvvvvv. Clac. Tchtchtchtchtch...

Elle a l'impression d'apercevoir, à l'orée de sa conscience, des images oubliées, juste quelques secondes.

Parfois, elle se lève tard, elle dort plutôt bien dans le grand lit de la chambre attenante au bureau.

Parfois, elle fait un café, et le boit très lentement, derrière son ordinateur éteint.

Et parfois, du dernier étage, elle s'ennuie un peu, alors elle regarde par la fenêtre, les petits immeubles en travaux, les routes, l'arrêt de métro, l'université, et l'étendue d'herbe où s'assoient les étudiants, avant qu'ils se lèvent pour marcher lentement, enfourchent leur vélo, et se diluent dans la chaleur qui monte du béton.

Elise Picandet, 25 ans, France

Lauréate 2022 du prix Nougaro, Elise est étudiante en lettres. Elle écrit des nouvelles, des textes rimés qu'elle fait vivre lors de scènes ouvertes de slam / poésie. Elle a déjà écrit un roman et un recueil de poésie, encore non publiés. Elle lit, écrit, joue de la flûte et pratique la randonnée. Ses auteurs favoris sont Timothée de Fombelle, Daniel Pennac, P. G. Wodehouse et Emile Zola.